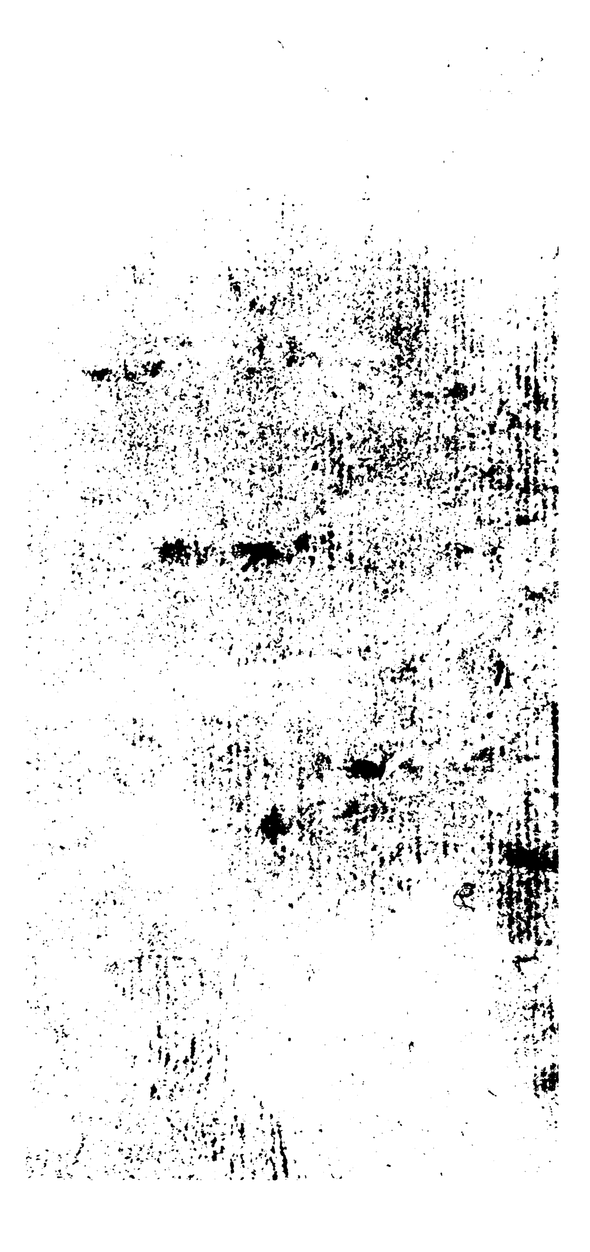



PRO REGE ET PATRIAM
Du Boulier


B a 22 (7a)
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.

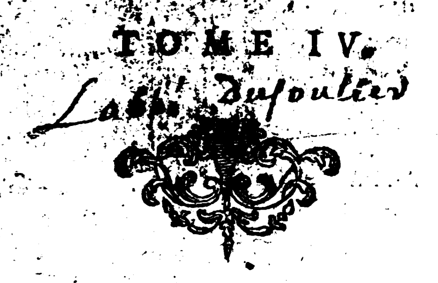



TAYLOR

THEATRE
DE MONSIEUR
LE GRAND,

Comédien du Roy.

TOME IV.



A PARIS,

Chez La Veuve de PIERRE RIBOU, ruë des Fossez S. Germain, vis-à-vis la Comédie Françoise, à l'Image saint Loüis.

PIERRE-JACQUES RIBOU, ruë S. Barthelemy, au coin du petit passage du Palais, à l'Image S. Loüis.

M. DCC. XXXI.

Avec Approbation & Privilege du Roy.



LE MAUVAIS MÉNAGE

PARODIE

REPRÉSENTÉE SUR LE THÉATRE DE L'HÔTEL DE BOURGOGNE.

PAR LES COMEDIENS Italiens Ordinaires du Roy en 1725.

Tome IV.

A.

ACTEURS.

BARBARIN.

MARIAMNE.

SIMONNE.

CLEON.

JOLICOEUR.

MARAUDIN.

GRIFFON.

ARLEQUIN.

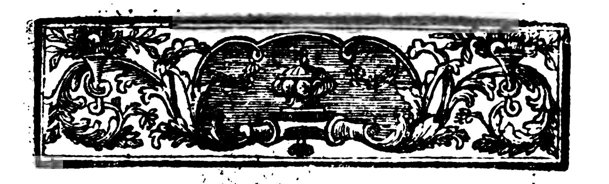
SCARAMOUCHE.

Troupe de DRAGONS.

Troupe d'ARCHERS.

Deux SUIVANTES de Mariamne

La Scene est dans une Ville de Normandie sur le bord de la Mer.



LE MAUVAIS MÉNAGE.

PARODIE.

SCENE PREMIERE.

SIMONNE, MARAUDIN.

MARAUDIN.



Ui, cette autorité qu'un Frere vous confie,
Est reconnuë en Haute & Basse Normandie :
J'ai volé vers Gisors, & traversant Roüen,
Repassé par Avranches, & de Falaise à Caën.

Madame, il étoit tems; car prompts à se dédire,
Nos Normands commençoient par tout à vous détruire:
Barbarin votre Frere à Roüen revenu,
Déja dans ces Cantons n'étoit plus reconnu;
Et ce Prévôt altier, accusé d'injustice,
De ses fraudes devoit recevoir le supplice;
J'ai vû par ces faux bruits tout ce Peuple ébranlé,
Mais j'ai parlé, Madame, & ce Peuple a tremblé;
J'ai dit que Barbarin étoit de son affaire,
Sorti blanc comme neige, & que plein de colere
Il revenoit ici plus fier, plus orgueilleux,
Se vanger hautement de tous ses envieux.

SIMONNE.

Il revient en effet, c'est une chose sûre?

MARAUDIN.

Que sa Femme nous va donner de tablature!
Il la verra, Madame, & va plus que jamais,
Se laisser enchanter par ses puissans attraits.
Elle va nous confondre & joüer de son reste.

SIMONNE.

Ne craignez rien, j'ai sçû parer ce coup funeste,
Et par un artifice obtenir un Arrest,
Qu'à faire exécuter un Exempt est tout prêt.

MARAUDIN.

Expliquez-vous...

SIMONNE.

J'ai sçû par mes intelligences

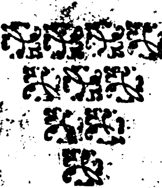
Donner à Barbarin d'étranges défiances ;
J'ai même fait partir deux faux témoins exprès,
Dont ici, grace au Ciel, on ne manqua jamais ;
Ils ont jusqu'à Roüen été trouver mon Frere,
Et sous le faux semblant d'un avis salutaire,
Contre sa femme ils l'ont si fortement aigri,
Qu'il l'a fait condamner pour le Mississipy.

MARAUDIN.

Il n'en faut point douter, ce coup est nécessaire ;
Mais avez-vous prévû si l'Officier austere,
Qui commande en ces lieux le parti de Dragons,
Que l'on a depuis peu logez dans nos maisons ;
Si Cléon, ce Marquis si fier de sa noblesse,
Souffrira que l'on ose enlever son Hôtesse
Il est logé chez elle, il peut dans son courroux....
Mais le voici lui-même.

SIMONNE.

Allons, retirons-nous.



SCENE II.

CLEON, JOLI-COEUR,
MARAUDIN.

CLEON.

Imorine & Maraudin s'éloignent de ma vûë!
ar-là leur trahison ne m'est que trop connuë!
Maraudin, demeurez : vous êtes un fripon;
e vous ferai donner mille coups de bâton.

MARAUDIN.

Monsieur . . .

CLEON.

De Barbarin vous empoisonnez l'ame,
Vous étiez du complot tramé contre sa femme.
Je voudrois bien sçavoir ce qu'elle vous a fait?
Il faut avoir du moins des raisons quand on hait;
Mais, vous n'en avez point : vous les feriez connoître,
Et vous n'êtes méchant seulement que pour l'être.
Quel caractere affreux! se peut-il tolérer?
Jamais fit-on du mal sans en rien esperer?
Quoiqu'il en soit, sçachez que je prends la défense,
De celle contre qui s'armoit votre insolence :
Vous sçavez de quel bois se chauffent les Dragons.

MARAUDIN.

Monsieur ...

CLEON.

C'en est assez, tournez-moi les talons.

SCENE III.

CLEON, JOLI-COEUR.

CLEON.

JOli-Cœur, que dis-tu? Quoi sans ton arrivée,
La belle Mariamne alloit être enlevée?

JOLI-COEUR.

Oüi, Monsieur, un Exempt dont j'ignore le nom,
Chargé d'Ordres secrets étoit dans sa maison.
Il avoit tout au moins douze Archers à sa suite,
Fiers comme des Césars, enfin tous gens d'élite,
Et qui déja par tout avoient jetté l'effroi.
Quand j'ai crié soudain, à moi dragons, à moi:
Il ont paru: l'Exempt & sa brave cohorte,
Ont pris tout aussi-tôt le chemin de la porte,
Et leurs jambes alors les servant à propos,
De cent coups de bâton ont garanti leur dos.

CLEON.

Ah! mon cher Joli-cœur, tu m'as rendu la vie;

Quoi ! ſans toi Mariamne, hélas m'étoit ravie!
Et mon amour....

JOLI-COEUR.

Ah ! ah ! voici du fruit nouveau :
Vous avez donc enfin donné dans le panneau ?
Vous qui pour le beau ſexe auſſi froid qu'une ſouche,
Ne l'abordiez jamais qu'avec un œil farouche ?
Vous qui voulez paſſer par tout pour vertueux,
De la femme d'un autre on vous voit amoureux ?

CLEON.

Les beautez de Paris par leurs minauderies,
Par leurs airs affectez, par leurs coquetteries,
M'avoient contre l'amour déchaîné tellement,
Que de n'aimer jamais j'avois fait le ferment :
De leurs chignons friſez la bizare ſtructure,
De leurs nouveaux Paniers la ridicule amplure,
Et ſur tout de leur cœur tous les plis & replis,
Pour elles ne m'avoient inſpiré que mépris.
Mais j'ai vû Mariamne, une beauté ſi pure
Tire tout ſon éclat de la ſimple nature :
Jamais dans ſon maintien aucun air affecté ;
Jamais dans ſes diſcours la moindre fauſſeté.
Cette rare vertu, de tous les lieux bannie,
L'aimable vérité qui dans la Normandie
N'avoit pû juſqu'ici trouver d'appartement,
Sur ſes levres habite, & loge inceſſamment ;
Et voilà ce qui fait que je brûle pour elle,
Mais c'eſt d'une maniere à vrai dire nouvelle ;

C'est sans en rien attendre & sans rien desirer.

JOLI-COEUR.

Bon, quel conte! aima-t-on jamais sans esperer?
Vous nous la donnez belle avec un tel langage?

CLEON.

Excusez-moi, je suis à mon apprentissage:
Je te dirai bien plus, j'ignore encor comment
On doit s'y prendre à faire un tendre compliment;
Mais, j'entens Mariamne, évitons sa présence,
Je crains de proferer quelque mot qui l'offense.

JOLI-COEUR.

Dites-lui franchement ce que sent votre cœur.

CLEON.

Non, je suis trop timide, & j'ai trop de pudeur.



SCENE IV.

MARIAMNE, ARLEQUIN, DEUX SUIVANTES.

MARIAMNE.

Je suis toute effrayée, à peine je respire,
Arlequin, demeurez; & vous qu'on se retire.
Un fauteüil, sans cela je ne pourrois parler.
Qu'on me cherche Cléon?

ARLEQUIN.

Il vient de s'en aller.

MARIAMNE.

Hé bien dans un moment dites-lui qu'il revienne;
En l'attendant, il faut que je vous entretienne.

SCENE V.

MARIAMNE, ARLEQUIN.

MARIAMNE.

ENfin, sage Vieillard, vous voyez mes chagrins ?
Et si de mon Epoux sans raison je me plains :
Je ne vous parle point de ce nouvel outrage ;
De mon cruel Epoux vous connoissés la rage,
Yvrogne, libertin, joüeur, traître, jaloux,
Toujours m'injuriant, ou me roüant de coups ?
Vous fûtes le témoin de mon triste hymenée ;
Ah ! que j'en ai maudit mille fois la journée !
Depuis ce tems, hélas ! que de cruels ennuis !
Que de malheureux jours !

ARLEQUIN.

Et de mauvaises nuits ?
A qui le dites-vous ? feu Monsieur votre Pere,
Cet honnête Normand qui fut si débonnaire,
Qu'à personne en sa vie il ne dit oüi ni non,
N'a-t-il pas eu de lui mille coups de bâton ?
C'étoit dans cet endroit, je reconnois la place ;
Là, votre frere encore eut la même disgrace :
Hélas ! depuis ce tems, ils n'ont pas été loin,
Tous deux de Medecins n'eurent pas grand besoin,

Pour aller voyager bien-tôt dans l'autre monde.

MARIAMNE.

C'est sur ces traitemens que ma raison se fonde,
Pour quitter un Époux que je ne puis souffrir,
Et qui ne cherche enfin qu'à me faire périr.
Déja sur mon dessein j'ai consulté ma Mere :
Ma fille, a-t-elle dit, vous ne sçauriez mieux faire ;
Prenez sans differer le chemin de Paris ;
Mais sur-tout avec vous emmenez vos deux Fils.

ARLEQUIN.

C'est parler sagement ; car certaine Sorciere,
Qui vous prédit jadis la mort de votre Pere,
Vous dit en même tems que vos deux Fils & vous,
Vous pourriez bien un jour périr des mêmes coups,
Mettez donc à couvert ces trois têtes si cheres ;
Et pour que vos Enfans entendent les affaires,
A Paris mettez-les chez un bon Procureur ;
Désintereßé, franc, habile & plein d'honneur,
(S'il s'en peut rencontrer.) Je ferai du voyage ;
Quand je ne serois pas prudent, discret & sage,
Mon âge suffiroit pour ôter tout soupçon ;
Je m'offre à vous servir par tout de chaperon.
Mais, Madame, avez-vous une voiture prête,

MARIAMNE.

Pour me la refuser, Cléon est trop honnête ;
Je vais lui demander, & vous de votre part,
Allez tout disposer pour notre prompt départ.

SCENE VI.

MARIAMNE, CLEON.

MARIAMNE.

MOnsieur, vous voulez bien que je vous remercie,
Vos Dragons ce matin m'ont à propos servie ;
Ils ont tous fait merveille ; hélas ! sans leur secours
Dans le Mississipy j'allois finir mes jours.

CLEON.

Madame, en verité c'eût été grand dommage,
Qu'un objet si charmant eût reçû cet outrage.
Votre Mari devroit être assommé de coups,
De former des projets si cruels contre vous.

MARIAMNE.

Ah ! vous ne sçavez pas la centiéme partie,
Des tourmens qu'avec lui depuis long-tems j'essuïe.
Mais laissons le passé, songeons à l'avenir ;
Connoissant ses desseins je veux les prévenir.
Je prétends pour jamais quitter la Normandie,
Pour aller à Paris finir ma triste vie :
Mon Mari, m'a-t-on dit, arrive incessamment,
Et je voudrois partir dans ce même moment :
Ainsi pour ce depart, Monsieur, je m'imagine,

Que vous me voudrez bien prêter votre Berline ;
Et me faire escorter par six de vos Dragons ?
Pour me mettre à couvert de toutes trahisons.
Vous ne répondez rien à mes humbles instances ?
Cependant je vous fais me semble assez d'avances.
Ce silence, Monsieur, seroit-il un refus ?

CLEON.

Non, vos prieres sont des ordres absolus.
Mais, Madame, excusez un généreux scrupule,
Qui pour un Officier paroîtra ridicule ;
Vous êtes mariée, & je plains votre Epoux.
Il sera trop puni s'il se voit loin de vous.
Il ne vous verra plus, graces à son injustice,
Et je sens qu'il n'est point de plus cruel supplice.
Vos yeux doux & charmans . . . . mais qu'est-ce que j'ai fait !
Je vous ai découvert, je pense mon secret.

MARIAMNE.

La déclaration, quoiqu'à vrai dire, obscure,
Paroît à mon honneur une cruelle injure :
Un autre à vos discours voudroit n'entendre rien.
Mais, malgré ma vertu, moi je vous entends bien.
Je vois que vous m'aimez ; & comme je suis bonne,
Je plains votre foiblesse, & je vous la pardonne.
Quoiqu'un juste couroux en dût être le prix,
Pour si peu, doit-on rompre avec ses bons amis.
Je sçais bien qu'on ne peut jamais m'aimer sans Crime,

Et pourtant j'ai toujours pour vous la même estime.
Pour la premiere fois c'est vous donner beau jeu.
Si vous m'entendez mal, c'est votre faute. Adieu.

SCENE VII.

CLEON, JOLI-COEUR.

JOLI-COEUR.

QUe veut dire cela, vous changez de visage?
Morbleu, la Dame en tient, allons, Monsieur, courage.....

CLEON.

Non, c'est une action qui n'est pas d'un grand cœur,
Que de vouloir séduire une femme d'honneur.

JOLI-COEUR.

Morbleu, d'un Officier est-ce-là le langage?
Vous qu'on a vû cent fois au milieu du carnage....

CLEON.

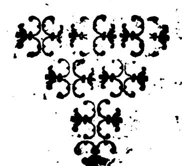
Hélás! lorsqu'à Paris j'étois petit Collet,
Je n'aurois pas été si sage & si discret.
A l'ombre d'un manteau, plus hardi, plus alerte,
J'aurois pris aux cheveux l'occasion offerte.
Mais je suis Colonel, & cette qualité,
Me donne auprès du Sexe une timidité,
Qui malgré mon amour me retient & m'arrête;

SCENE X.

CLEON seul.

CLEON.

IL a parbleu raison, avec mon sot amour,
Qui ne sçait ce qu'il veut, qui n'est d'aucun usage.
Je l'avoüerai, je joüe un fort sot personnage.
La Cour m'envoye ici, j'y suis depuis un mois,
Pour y rétablir l'ordre & calmer le Bourgeois;
Et pour premier Exploit, sans craindre qu'on me blâme,
Du Prévôt par mes soins on enleve la femme,
Comment si j'ignorois que jamais on ne doit,
Entre l'arbre & l'écorce, aller mettre le doigt.



SCENE XI.

CLEON, GRIFFON.

GRIFFON.

MOnsieur, preparez-vous, nôtre Prevôt arrive,
Au devant de ses pas, chacun court sur la rive:
Comme il sçait son devoir, il vient publiquement
Vous faire sa harangue ou bien son compliment.
Suivi pompeusement des tambours de la Ville.

CLEON.

Dites lui que ce soin est assez inutile:
De tous ces vains honneurs je m'embarasse peu,
On y fait bonne mine & souvent mauvais jeu.

GRIFFON.

Quoi! de notre Prévôt vous fuyez la presence!

CLEON.

Contre sa femme il peut user de violence.
Simonne & Maraudin sont des gens que je crains,
Et qui peuvent avoir de dangereux desseins:
Je dois les prevenir dans l'ardeur qui m'anime,
Et mon premier devoir est d'empêcher le crime.

SCENE XII.

GRIFFON seul.

DIsons ici deux vers, afin que Barbarin
Ne puisse rencontrer Cléon dans son chemin.

SCENE XIII.

BARBARIN, MARAUDIN.

BARBARIN.

QUe veut dire ceci, Cléon aussi me quitte ?
A qui donc venoit-il ici rendre visite ?
Suis-je dans mon logis, ou s'il est dans le sien ?
C'est-à-dire le vrai, ce qu'on ne sçait pas bien ;
Mais ce qui me surprend, & ce qui m'embarasse ;
Il a l'ordre absolu de me remettre en place,
Je ne sçaurois sans lui rentrer dans mon Emploi ;
Et quand j'arrive il jouë aux barres avec moi ;
Sans l'avoir vû je n'ose ici parler en Maître,
Et je ne le verrai de tout le jour peut-être.

Je ne comprends pas bien cette conduite-là,
Ni tout ce que je dois soupçonner de cela.
Quoi qu'il en soit, sortez vous autres, qu'on me laisse.
Maraudin, demeurez : accablé de tristesse,
Je voudrois avec vous un peu me lamenter :
O Ciel!

MARAUDIN.

Quoi! vous pleurez? voilà bien débuter!
Comment : ce Barbarin triomphant, plein de gloire,
Qui sur ses envieux remporte la victoire;
Que j'ai peint animé des plus vives fureurs,
Commence en arrivant à répandre des pleurs!
Est-celà ce Prévôt si fier & si sévere?

BARBARIN.

Ah! Mon ami j'ai bien changé de caractere,
Je suis défiguré d'une telle façon,
Qu'on me méconnoitroit aujourd'hui, sans mon nom.

MARAUDIN.

Vous avez l'air galant, & des plus à la mode,
Et l'on ne dira pas qu'il est plus vieux qu'Herode.

BARBARIN.

Sçais-tu bien d'où je viens dans ce même moment?

MARAUDIN.

Non.

BARBARIN.

De voir Mariamne en son appartement :
Je me suis derobé sans rien dire à personne ,
J'ai trompé tous mes Gens, jusqu'à ma Sœur Simonne :

MARAUDIN.

Mariamne a sauté d'abord à votre cou ?

BARBARIN.

Non, j'ai voulu sauter au sien.

MARAUDIN.

Etes-vous fou ?
Quoi ! malgré les sujets de colere & de haine ,
Que vous a jusqu'ici donné cette inhumaine,
Vos respects dangereux nourrissent sa fierté.

BARBARIN.

Elle me hait, Helas! je l'ai bien merité.
Après le traitement que j'ai fait à son Pere ,
Je devrois bien m'attendre à toute sa colere.
C'en est fait à m'aimer je pretend l'engager ;
Et de tous mes défauts je veux me corriger,
Je veux des bons maris devenir le modele,
Et par mon repentir me rendre digne d'elle ,
En un mot je prétens vivre en homme de bien ,
Et gagner tous les cœurs pour mériter le sien ,
Il le faut avoüer , j'ai dans la Normandie ,
Hanté jusques ici mauvaise compagnie ;
Quoi qu'on me fasse accüeil en cent lieux differens ;
Je n'ai pas un ami qui me prêta vingt frans :

Ma sœur vindicative, arrogante, sévere,
N'a dans le fond du cœur jamais aimé son frere,
Elle est bigotte, enfin, c'est tout dire, & jamais,
Elle ne m'inspira, que des conseils mauvais :
Toutes ces prudes là ne vaillent pas la maille,
De chez moi dans ce jour je veux qu'elle s'en aille,
Et que ma femme soit maîtresse en ma maison.

MARAUDIN.

Quoi ! Monsieur, vous voulez....

BARBARIN.

Je le veux, j'ai raison.
Allez-vous-en trouver tout de ce pas ma femme,
Peignez lui les remords qui déchirent mon ame,
Et le vrai repentir que je sens dans mon cœur ;
Peignez lui mon amour.... mais on vient, c'est ma Sœur..



SCENE XIV.

BARBARIN, SIMONNE.

SIMONNE.

HE' bien, vous venez donc de voir votre Pimbeche;
Est-elle toujours fiere, & toujours pigrieche,
Avez-vous bien encore essuyé des mépris ?

BARBARIN.

Ma sœur n'aigrissez plus, s'il vous plaît, mes esprits,
Et ne me rompez pas la tête davantage:
Depuis assez long-tems vous broüillez mon ménage,
Je m'en lasse à la fin, je vous le tranche net,
Pour sortir de chez moi faites votre paquet,
Délogez sans trompette.

SIMONNE.

Ah! quelle ignominie!

BARBARIN.

Un Prevôt vous l'ordonne, un frere vous en prie
Faites le diable à quatre, emportez-vous, pestez,
Murmurez, plaignez-vous, plaignez-moi, mais partez.

SIMONNE.

SIMONNE.

Je ne me plaindrai point de voir votre ame dure,
A votre passion immoler la nature,
Je n'attends pas de vous ces tendres sentimens,
De l'amour fraternel trop justes mouvemens;
Je sçai qu'en vos pareils, le sang ne touche guère,
Et qu'un Prévôt Normand feroit pendre son pere;
Mais croyez-vous qu'après ce que vous avez fait,
Mariamne oublira jamais ce dernier trait?
Après ce que contre elle on vous vit entreprendre....

BARBARIN.

Non, ma Sœur, taisez-vous, je ne veux rien entendre;
Je crois que par vos soins je fus toûjours trahi,
Et que sans vous enfin j'eusse été moins haï.

SIMONNE.

Ah c'est trop endurer un discours qui m'offense,
Deussiez-vous m'en punir je romprai le silence:
Frere dénaturé, benêt, crédule Epoux,
Pauvre duppe, apprenez ce qui se fait chez vous.
C'est peu que Mariamne orgueilleuse & sévere,
Dans ses rigueurs pour vous jusqu'au bout persévere,
Et que de ses mépris vous soyez convaincu,
C'est peu de vous haïr, elle vous fait cocu;

BARBARIN.

Elle me fait cocu ! pouvez-vous bien, cruelle,
Annoncer à mon front une telle nouvelle !
Nommez-moi, nommez moi, l'indigne suborneur.

SIMONNE.

Vous le voulez ?

BARBARIN.

Parlez je l'ordonne.

SCENE XV.

BARBARIN, SIMONNE, MARAUDIN.

MARAUDIN.

AH ! Monsieur ;
Venez, ne souffrez pas que le crime s'acheve.
Votre Epouse vous fuit, & Cléon vous l'enleve.

BARBARIN.

Mariamne ! Cléon ! qu'entens-je ! justes Cieux !

MARAUDIN.

Cléon & ses Dragons sont sortis de ces lieux,
Il les a tous conduis au-de-là de la porte,
Il place auprès des murs une secrette escorte,

Mariamne dans peu le doit aller chercher,
Monter dans sa Berline, & puis touche Cocher.

BARBARIN.

Ah tête! ah ventre! ah mort! courons à la vengeance,
On verra ce que c'est qu'un Prévôt qu'on offense:
Surprenons l'infidelle; & quant à son Mignon,
Je prétens lui joüer un tour de ma façon.
Déja pour commencer, dans l'ardeur qui m'enflâme,
Je vais dire par tout qu'il couche avec ma femme.

SIMONNE.

La plaisante vengeance & pendant ce tems-là!
Mariamne avec lui de ces lieux partira.
Ordonnez qu'on l'arrête en toute diligence,
Et confiez le soin du reste à ma prudence;
Cependant dans ma chambre allez-vous reposer.

BARBARIN.

Non ma Sœur, je voudrois l'entendre un peu jaser.
Elle ignore à quel point la rage me surmonte,
Je prétens la confondre & la couvrir de honte;
Joüir de sa douleur....

SIMONNE.

Mon Frere, je crains bien....

BARBARIN.

Je vous réponds de tout, ma Sœur, ne craignez rien,
Je n'ai pas, grace au Ciel, comme on sçait le cœur tendre,

C'est pour la mieux punir que je pretends l'entendre,
Je veux que son aspect augmente mon courroux.
Qu'on la fasse venir ; & vous, retirez-vous.

SCENE XVI.

BARBARIN seul.

A Quoi te resous-tu ? que veux-tu davantage ?
Quoi n'es-tu pas assez instruit de ton dommage ?
Epoux infortuné, faut-il pour t'animer,
Que ta femme elle-même ose le confirmer ?
Vas-tu lui demander pour mieux sçavoir la chose,
Qui ? quoi ? par quels secours ? le tems, le lieux, la cause ?
Comment . . . Ah ! sans vouloir chercher plus de clarté,
Ne te suffit-il pas de l'avoir merité ?
Si les meilleurs maris & les plus raisonnables,
Ne sont pas à couvert de disgraces semblables
Cruel, brutal, jaloux, osois tu te flater
Que de la Confrerie on voulut t'excepter ?
Rends-toi, rends-toi justice, & sans tant de scrupule
Comme ceux que tu vois, avalle la pillule ;

Mais voici Mariamne, & je sens la fureur,
Qui vient tout de nouveau s'emparer de mon cœur.

SCENE XVII.

BARBARIN, MARIAMNE,
Soutenuë par deux Suivantes.

MARIAMNE.

Que vois-je? où suis-je? où vais-je? ah! ma force succombe,
Filles, soutenez-moi de peur que je ne tombe:
Ah! j'ai crû voir le diable en voyant mon Epoux.
Hé bien pour quel dessein ici m'appellez-vous?
Est-ce pour m'assommer? depêchez au plus vite,
Du tourment qui m'attend, je voudrois être quitte.

BARBARIN.

Non, non, auparavant je veux vous écouter:
Dites quelle raison vous faisoit me quitter?
A quoi tendoit enfin ce beau pelerinage?
Quand on a de l'honneur quitte-t'on son ménage?

MARIAMNE.

Pouvez-vous de ma fuite ignorer le sujet,
Barbare Epoux! aprés ce que vous m'avez fait?
Et jamais un Breton dans sa plus grande yvresse,

Traita-t'il une femme avec plus de rudesse ?
Et vous osez vous plaindre, & demander pourquoi
J'ose sans votre aveu m'éloigner de chez moi ?
Quoi qu'ici votre esprit malin vous persuade,
Vous sçavez bien que c'est ma premiere escapade ;
Depuis plus de cinq ans que je vis dans vos fers,
Chaque jour exposée à cent chagrins divers,
Voulant me retirer d'un cruel esclavage,
Je m'étois resoluë enfin à ce voyage.

BARBARIN.

Et pour dans le chemin ne vous point ennuyer ;
Vous allez voyager avec un Officier,
Et de Dragons encor : la partie est jolie ;
Et mon front . . .

MARIAMNE.

Ah ! tout doux, arrêtez je vous prie ;
Et ne m'insultez pas par vos soupçons jaloux.
Respectez Mariamne, & même son Epoux.

BARBARIN.

Perfide, il vous sied bien de proferer encore
Un nom que votre amour aujourd'hui deshonore.

MARIAMNE.

Ah ! ne le croyez pas. Non d'un honteux affront ;
Votre femme jamais ne tacha votre front :
Vous le meritiez bien, après vos injustices,
Vos cruels traîtemens, vos bizares caprices :
Mais vous aviez pour femme un phénix en vertu ;

Et qui vous eût aimé si vous l'aviez voulu.

BARBARIN.

Hé bien! faisons la paix, quand tu serois trastresse,
Je te pardonne tout, & te rends ma tendresse;
Considere par-là l'amour que j'ai pour toi,
Et me voyant si bon, en revanche, aime-moi.
Va, touche dans la main.

MARIAMNE.

Ah! que voulez-vous faire?
Songez que votre main a maltraité mon pere!

BARBARIN.

Hé bien! oüi, tu te plains avec juste raison,
Oüi ton pere expira sous mes coups de bâton;
Mais tu dois oublier un si sensible outrage,
Songe qu'à cet oubli mon repentir t'engage;
L'effort de ces vertus que renferme ton sein,
Consiste à *pardonner* sur tout à ton prochain.

MARIAMNE.

Ah! si ce repentir étoit bien véritable!

BARBARIN.

Oüi rien n'est plus sincere; où je me donne au diable.
Si du passé je puis obtenir le pardon,
Tu me verras plus souple & plus doux qu'un mouton
Ensemble nous vivrons dans nos ardeurs fideles,
Comme deux vrais agneaux, comme deux tourterelles;
Sans cesse jour & nuit je te caresserai,

Je te bouchonnerai, baiserai, mangerai :
Quelle preuve veux-tu de mon amour extrême ?
Veux-tu me voir pleurer, me voir battre moi-même ?
Veux-tu que je m'arrache un côté de cheveux ?
Veux-tu que je me tuë ? oüi, dis-si tu le veux ?
Je suis tout prêt....

SCENE XVIII.

BARBARIN, MARIAMNE, GRIFFON.

GRIFFON.

Monsieur, Cléon est dans la place,
Il fait le Diable, il jure, il tempête, il menace,
Il vient, il va paroître, & veut dans son dépit...

BARBARIN.

Hola, je me dedis de tout ce que j'ai dit,
Ah perfide ! ah guenon ! ah traitresse ! ah friponne !
Quoi ! dans le même tems que mon cœur vous pardonne..

MARIAMNE.

Allez, vous radotez, un si prompt changement
Revolte tout le monde & n'a nul fondement,

Et je dois être mise au nombre des plus folles
De m'être ainsi renduë à vos tendres paroles,
Après tous mes malheurs, c'étoit bien à mes yeux
De vous lancer encor des regards amoureux !
Mais supposé tantôt que je fusse coupable,
Depuis votre pardon, qu'ai-je fait de blâmable ?
Puis-je... mais si Cléon touché de mes malheurs,
Veut peut-être empêcher l'effet de vos fureurs.
Puisqu'ainsi, sans sujet s'enflâme votre bile,
Cette Scene si tendre étoit bien inutile.

BARBARIN.

J'agis sans regles, moi, je me mets au-dessus.
Mais c'est trop écouter des discours superflus ;
Qu'on me la garde ici liée & garotée,
Et vous braves Records dont la troupe augmentée
Par la Maréchaussée, & la Police, & le Guet,
Est plus que suffisante à remplir mon projet,
Venez vous retrancher au-devant de ma porte,
Et sur tout empêchez qu'aucun n'entre ou ne sorte :
Les Dragons de Cléon autre part dispersez,
Ne seront pas si-tôt en un corps ramassez,
Nous serons six contre un avant qu'il les rassemble.
Hâtons-nous & sur-tout qu'aucun de vous ne tremble,
C'est tout ce que je crains...

SCENE XIX.

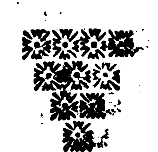
BARBARIN, MARIAMNE, SIMONNE, ARCHERS.

SIMONNE.

MOn Frere, où courrez-vous?
Ah! voici les Dragons qui viennent, sauvons-nous,
Ils veulent de vos mains arracher Mariamne;
Maraudin a déja reçû cent coups de canne.

BARBARIN.

Allons... je veux... j'ordonne... il faut... ah! malheureux...
Je m'égare, & ne sçai ma foi ce que je veux.



SCENE XX.

MARIAMNE *seule*.

TAndis que l'on se bat, & qu'un moment me reste,
Composons quelques vers sur mon destin funeste:
Les stances n'étant plus à present de saison,
En vers Alexandrins faisons notre Oraison.
O Ciel! fut-il jamais plus triste destinée,
De Parens opulens en ces lieux je suis née,
Tous Prévôts ou Baillifs, & pour tout dire enfin;
Mon Pere étoit issu du sang Chicanéen.
A quinze ans mille attraits brilloient sur mon visage,
J'étois belle & bien faite, & sur tout j'étois sage:
On vouloit m'épouser si-tôt qu'on me voyoit,
Que de coups de chapeau mon Pere recevoit!
Mais il refusoit tout. Hélas! on peut bien dire,
Qu'en voulant trop choisir souvent on prend le pire.
Pour Barbarin enfin mon Pere décida,
Et quelque tems aprés cet amant m'épousa.
Pendant les premieres jours il étoit doux, traitable,
Mais au bout de deux mois, hélas! ce fut un diable.
A mon Pere en un an il fit trente procès;
Et les ayant perdus, s'en vengea tôt aprés.

Il l'assomma de coup. O souvenir terrible!
Mais parlons du present, il est bien plus sensible.
Il me faut donc partir pour le Missisipi,
Sans que de ses soupçons mon mari soit guéri;
Et pour dire encor plus, dans mon état funeste
On m'ôte pour si peu de vertu qui me reste:
Il faut donc sans honneur m'éloigner de ces lieux,
Mais qu'est-ce que j'entens! & quel tapage affreux!
A grands coups redoublez, on enfonce la porte.
Et qui peut donc ainsi s'en venir à main forte!
Je ne sçais que penser! que vois-je! c'est Cléon,
Il vient me secourir, hélas qu'en dira-t'on?

SCENE XXI.

MARIAMNE, CLEON, DRAGONS, ARCHERS.

CLEON.

ARchers disparoissez, fuyez troupes pagnottes, *
Et vous braves Dragons mettez-leur les menottes.
Allons Madame, allons, suivez-moi promptement,
Tandis que mes Dragons combattent vaillamment:

* *Les Archers s'en vont.*

me suis doucement esquivé sans rien dire,
uffrez que dans ces lieux en hâte on vous retire.
tems presse, venez.

MARIAMNE.

Alte-là, s'il vous plaît.
espectez mon honneur, laissez-le tel qu'il est;
es soupçons d'un Epoux n'y font que trop d'outrage,
ans que l'on aille encor l'alterer d'avantage.
uand Barbarin combat & se trouve en danger,
dois moins que jamais de ces lieux déloger:
e mon Epoux encor la personne m'est chere;
tremble pour ses jours!...

CLEON.

La plaisante chimere,
uoi! cet Epoux cruel, furieux, & jaloux...

MARIAMNE.

Tout ce qu'il vous plaira, c'est toujours mon Epoux.

CLEON.

l ne s'en souvient plus.

MARIAMNE.

Je m'en souviens encore,
Ce nom m'est precieux.

CLEON.

Mais il le deshonore.

MARIAMNE.

Hé bien c'est son affaire.

CLEON.

Il consent aujourd'hui ;
A ne vous plus revoir.

MARIAMNE.

Et bien tant-pis pour lui.

CLEON.

Il vous hait à la mort.

MARIAMNE.

Tant mieux, cela me flatte.

CLEON.

Il peut vous maltraitter.

MARIANNE.

Et je veux qu'il me batte.

CLEON.

Pour le Mississipi...

MARIAMNE.

Je n'en ai point d'effroi.

CLEON.

Il vous fait embarquer.

MARIAMNE.

Vous n'irez pas pour moi.

CLEON.

Ah je perds patience, & de bon cœur j'enrage ;
Mais c'est trop m'amuser à tout ce badinage :
Retournons au Combat qu'il falloit achever,
Avant que de venir ici vous retrouver.

SCENE XXII.

MARIAMNE seule.

ARrêtez ; où va-t'il cet étourdi ? je tremble ;
Mais c'eût été bien pis qu'on nous eût vûs ensemble,
Pelotter les bons mots, & nous les renvoyer,
Pour voir à qui des deux resteroit le dernier.
Tandis que c'est pour moi qu'on se bat, qu'on se tuë,
Que mon mari peut-être expire dans la ruë,
Et que d'ailleurs Cléon qui fait tout ce fraças,
Laisse battre ses gens, & ne s'y trouve pas.



SCENE XXIII.

MARIAMNE, ARLEQUIN.

MARIAMNE.

MAis je vois ! Arlequin, hé bien ! quelles nouvelles ?

ARLEQUIN

Ah ! Madame, vrayment j'en apporte de belles.

MARIAMNE.

Que viendrois-tu m'apprendre ? est-ce que mon Epoux...

ARLEQUIN.

Ne craignez rien pour lui, ne craignez que pour vous,
Allez Cléon & lui sont d'une égale force,
Et si leurs pistolets avoient eû de l'amorce,
On auroit vû beau jeu.

MARIAMNE.

Mais pourquoi me dis-tu
Que je craigne pour moi? que sçais-tu? qu'as-tu vû?

ARLEQUIN.

Je n'ai rien vû de près, mais on m'a dit Madame,
Que votre Epoux suivant la fureur qui l'enflâme,
Avant que de combattre avoient chargé Zarés,
D'executer ici quelques ordres secrets ;

Cet

Cet Huissier est poltron autant que je puis l'être,
Et je viens vous deffendre, il n'a plus qu'à paroître.

MARIAMNE.

Non, non, le Ciel m'inspire un plus noble dessein,
Et mon honneur m'invite à faire un coup de main;
Aux pieds de mon Epoux je vais porter ma tête.

ARLEQUIN.

Et s'il va la couper? ne soyez pas si bête,

MARIAMNE.

N'importe sans trembler je prétens aujourd'hui,
M'offrir à tous les coups qu'on va lancer sur lui.

SCENE XXIV.

ARLEQUIN seul.

TAndis que d'un côté Mariamne s'esquive,
De l'autre son époux au même instant arrive,
Ma foi c'est un hazard qu'ils ne se soient point vûs.

SCENE XXV.

BARBARIN, GRIFFON armé ridiculement.

BARBARIN.

He bien, braves Records, nous avons le dessus ;
Cléon hors de combat, blessé d'un coup de pierre,
Plusieurs de ses Dragons par nous couchez par terre,
Ont obligé le reste à s'éloigner d'ici,
Sans que leur beau projet ait enfin réussi.
Du nombre, il est bien vrai, nous avions l'avantage ;
Mais le nombre n'est rien si l'on n'a du courage ;
Vous en avez fait voir, je suis content de vous.

GRIFFON.

Je crains bien que Cléon ne revienne sur nous ;
Ses Dragons sont mutins, s'il faut qu'il les rallie.

BARBARIN.

Et que me feront-ils ? Mariamne est partie,
Ou doit l'être du moins. Zarès secrettement,
A dû tout préparer pour son embarquement.
Cependant dans mon cœur des allarmes secretes...

Mais effaçons son nom de dessus mes tablettes.
Elle fut infidelle, & me fit enrager,
C'étoit trop à la fois, il n'y faut plus songer,
Prenons que je sois veuf. Mais hélas je frissonne,
Que vois-je ! à la douleur mon ame s'abandonne:
Qu'est-il de plus touchant que de voir Arlequin,
Les yeux baignez de pleurs, un mouchoir à la
main,
Venir faire un récit & patétique & tendre ?

SCENE XXVI.

BARBARIN, GRIFFON, ARLEQUIN,
ARCHERS.

BARBARIN.

AH ! mon cher Arlequin, que venez-vous m'apprendre ?
Mariamne est partie apparemment.

ARLEQUIN.

Hélas.

Haie ... ouf. ...

BARBARIN.

Expliquez-vous, & ne sanglottez pas.

ARLEQUIN.

Je ne sçaurois parler tant ma douleur est forte,

Ma voix ne peut sortir & demeure à la porte

BARBARIN.

Tous ces retardemens sont ici superflus ;
Où Mariamne est-elle ?

ARLEQUIN.

Hélas ! elle n'est pl

BARBARIN.

Qu'entends-je ? elle est partie !

ARLEQUIN.

Aprenez dav
A mes yeux, le Vaisseau vient de faire nauf

BARBARIN.

Quoi ! ma femme est noïée?

ARLEQUIN.

Il le faut bien j
A moins que par bonheur elle ne sçût nager
Je vous dirai bien plus, elle étoit innocent

BARBARIN.

Ah ! que m'apprenez vous ? mon desespoir au
Elle étoit innocente : ah ! je veux me tuer . .

ARLEQUIN.

Souffrez auparavant que je puisse achever . .

BARBARIN.

Achevez, achevez

ARLEQUIN.

Alors qu'elle est
Elle alloit au combat pour vous sauver la
Et c'est dans ce moment que le traître Zarb
L'a conduite à la mer.

BARBARIN.

Ô sensibles regrets!

Poursuivez...

ARLEQUIN.

Que dirai-je? en passant dans la rue

On voïoit sur son front sa vertu toute nuë;

La modeste innocence & la chaste pudeur,

Regnoient sur son visage ainsi que dans son cœur:

Son teint sage & discret, sa bouche scrupuleuse,

La candeur de ses yeux, sa gorge vertueuse....

BARBARIN.

Quel galimathias, finissez promptement.

ARLEQUIN.

Elle joint le Vaisseau, le monte sagement:

Il fait voile, & chacun lui crioit bon voyage;

Quand soudain il s'éleve un furieux orage,

Dont le Vaisseau surpris tout prêt à se noïer,

Descendoit à la cave & montoit au grenier.

Tant enfin *qu'il survint* un affreux vent de bise,

Qui contre un fier rocher en cent morceaux le brise.

Après cet accident, vous voyez bien, hélas!

Que votre femme est morte, & n'en reviendra pas.

BARBARIN *se relevant.*

Quoi! Mariamne est morte, & j'en suis l'homicide!

Ah, coquine de Sœur! ah traitresse! ah perfide!

Mais hélas! je succombe, & je trouve à propos,

De prendre en ce fauteüil un moment de repos.

ARLEQUIN.

Pour calmer la douleur de ce coup qui l'assomme.

Laissons-le, s'il se peut, dormir un petit somme.

BARBARIN *revenant de sa pamoison.*

Je ne sçai d'où je viens, je me sens tout rêveur,
Je ne vois point ici ma femme ni ma sœur ;
Appellez Mariamne.

ARLEQUIN.

En voici bien d'un autre.

BARBARIN.

Vous pleurez, Arlequin, quel chagrin est le vôtre?

ARLEQUIN.

Mariamne n'est plus : vous moquez-vous de nous?
Les morts revivent-ils?

BARBARIN.

Ah! que me dites-vous?
Qui vous fait me tenir un discours de la sorte?

ARLEQUIN.

Avez-vous oublié que votre femme est morte?

BARBARIN.

Quoi! Mariamne est morte?

ARLEQUIN.

Il a perdu l'esprit,
Le pauvre homme extravague & ne sçait ce qu'il dit,
Je vous viens dans l'instant d'apprendre son naufrage.

BARBARIN.

Ah! je sens redoubler ma douleur & ma rage,
Venez, accablez-moi, Normands, qui la perdez,
Noyez-moi dans vos flots, Mer qui la possedez.

SCENE.

SCENE DERNIERE.

BARBARIN, ARLEQUIN, GRIFFON, SCARAMOUCHE, ARCHERS.

SCARAMOUCHE.

Ah ! Monsieur, apprenez une étrange nouvelle,
Votre Epouse est vivante, & dans une Nacelle,
On vient dans ce moment de l'amener à bord.

BARBARIN.

Ah, que je suis heureux ! que je benis mon sort ;
A présent que je sçais qu'elle fut toujours sage,
Je prétends desormais faire un meilleur ménage.
Messieurs, vous le voyez, ce racommodement,
D'une Piéce Comique est le vrai dénouëment.
Il faut finir ainsi, pour que la Parodie,
Ne soit point confonduë avec la Tragédie.

FIN.

L'IMPROMPTU
DE
LA FOLIE,
AMBIGU-COMIQUE.

Représentée en 1725.



AU SEIGNEUR AYMON, GENERAL DE LA CALOTTE:



MONSEIGNEUR,

Dûssiez-vous me placer surnumeraire dans votre Brigade des FAUX-PLAISANS, *ou dans celle des* ENNUYEUX, *j'ai crû ne pouvoir mieux*

meriter l'honneur que vous m'avez fait de m'enrôler dans votre illustre Corps, qu'en vous dédiant mon IMPROMPTU DE LA FOLIE. *Il a fait plaisir à toute* LA CALOTTE; *c'est-à-dire qu'il a été du goût de bien du monde ; & sur le succès, je pourrois me flater d'être reçû dans votre Brigade des* FOUS HEUREUX; *si quelques Officiers subalternes de la Brigade des* DIFFICILES *ne traversoient mes desseins.*

Je veux parler des ces CALOTTINS FLEGMATIQUES, *que rien ne réjoüit, & qui ne réjoüissent personne : de ces* POLTRONS CRITIQUES, *qui n'ayant jamais osé monter la tranchée du Parnasse, ni même courrir le moindre hazard, ne sont occupez qu'à rabaisser le*

mérite des Actions des autres.

En verité, MONSEIGNEUR, vous devriez forcer ces Cagnards Caustiques *à s'exposer au feu à leur tour, ou les condamner du moins à demeurer pour toujours renfermez dans leurs Cazernes.*

Vous avez assez d'autres Soldats pour tenir tête à La Sagesse, *en cas qu'elle voulût remuer & rompre le Traité que vous avez arrêté depuis un tems entre* Elle & la Folie.

Tout l'Univers, MONSEIGNEUR, admire avec quelle conduite un accord si difficile a été ménagé.

Vous avez commencé par porter notre Déesse à être moins extravagante & moins outrée, & sa fiere Ennemie à paroître moins bizarre & moins austere

Vous avez renvoyé à la SAGESSE *tous les Prisonniers que vous n'avez pas jugé de bonne prise, & que votre Brigade des* INDISCRETS *avoit amenez à votre Camp contre les Loix de la Guerre.*

On a vous vû hautement désavoüer tous les Brevets injurieux que vos malins Secretaires leurs avoient expediez à votre insçû, ne reconnoissant que ceux que vous aviez signez de votre propre main pour les Déserteurs de cette même SAGESSE, *qui de leur bonne volonté & de leur propre mouvement s'étoient venus ranger sous vos Etendarts.*

Quant à ces derniers, ils ont été reçûs de vous à bras ouverts; vous leur avez donné des Charges dans votre

Armée suivant leur mérite & les actions qu'ils avoient pû faire, dignes de LA CALOTTE, *toujours prêts cependant à les renvoyer libres, si-tôt que* LA RAISON *viendroit les reclamer.*

Pour peu qu'il s'en soit trouvé qui ayent voulu retourner, quel accüeil ne leur a pas fait leur Souveraine? Elle a été d'autant plus contente de les revoir, qu'elle vous les avoit envoyez Fous, & que vous les lui avez renvoyez Sages : & c'est ce qui l'a engagée à conclure avec LA FOLIE, *cette Tréve si avantageuse à tout le monde.*

Quelle gloire pour vous, MONSEIGNEUR, étant General de LA CA-

LOTTE, *de vous voir en même tems si bien avec* LA SAGESSE ! *d'avoir trouvé le moyen de ramener ses Sujets à son obéïssance, en inventant un nouvel art de corriger les mœurs en folâtrant, & de faire la guerre au Ridicule, en lui donnant des loüanges à le faire rougir.*

Mais à propos de loüanges, ne croyez pas, MONSEIGNEUR, que celles que je vous donne ici soient interessées, quoique je ne sois pas riche, & que vous possediez les fonds immenses sur lesquels on assigne les Gratifications & les Pensions qu'on accorde ordinairement à la plûpart des faiseurs d'Epîtres Dédicatoires, je vous proteste que c'est la seule estime que j'ai pour vos

vertus, qui me les fait publier, étant d'ailleurs avec un profond respect.

MONSEIGNEUR,

Votre très humble, & très-obéissant Serviteur,

LE GRAND.

ACTEURS du Prologue.

THALIE, Muse de la Comedie.
LA FOLIE.
LA COMEDIE FRANÇOIS
UN VIEUX COMMANDEUR.
UN PETIT MAITRE.
UN AVOCAT.
UN MARCHAND.
} Dépı tez d Publ
MOMUS.
TROUPE DU REGIMENT DE LA CALOTTE.

La Scene est à Montmartre.



L'IMPROMPTU DE LA FOLIE.

****

PROLOGUE.

Le Théâtre répréſente Montmartre. Thalie eſt endormie au pied de ce Mont. On jouë l'ouverture, après quoi on entend un Chœur d'Aſnes.

SCENE PREMIERE.

THALIE, LA COMEDIE-FRANÇOISE.

CHOEUR.



I-hon, hi-hon, hi-hon, hi-hon, hans-hans.

LA COMEDIE *chante.*

Réveillez-vous, belle Thalie,
Réveillez-vous, il en eſt tems.

CHOEUR.

Hi-hon, hi-hon, hi-hans, hi hans.

LA COMEDIE.

Pouvez-vous dormir aux accens
D'une pareille mélodie ?

CHOEUR.

Hi-hon, hi-hans, hi-hans, hi-hans, hans.

LA COMEDIE.

Ce n'eſt point ici votre place,
On y voit périr vos talens.

CHOEUR.

Hi-hon, hi-hans, hi-hans, hi-hans, hans.

LA COMEDIE.

Abandonnez les Habitans
De ce ridicule Parnaſſe.

CHOEUR.

Hi-hon, hi-hans, hi-hans, hi-hans.

SCENE II.

'ALIE, LA COMEDIE.

LA COMEDIE.

erité les Poëtes de Montmartre sont bien
portables de me troubler ainsi sans relâche,
empêcher de tirer Thalie de l'assoupisse-
elle est plongée depuis si longtems. Mais
l séjour cette Muse a-t-elle été choisir de
Apollon l'a bannie du Mont Parnasse,
ırtre ! . . . Qui l'auroit jamais pû croire ?
heureuse Comedie Françoise, que tu es à
de te fournir dans une pareille boutique ! Il
rtant à quelque prix que ce soit, que je ré-
halie. Holà, Muse, holà, c'est la Come
ıçoise qui vous appelle.

THALIE *se réveillant.*

omedie Françoise! Ah ! ma chere amie, vo
seule étoit capable de me tirer de ma létar-
is, bon Dieux ! que je vous trouve chan-
ıui pourroit vous reconnoître dans l'état où
:s ?

LA COMEDIE.

moyen ! je n'ai plus que la moitié de ma

Troupe. Mais vous, divine Muse, que faites à Montmartre ?

THALIE.

Hélas! j'y dors, & j'endors souvent les autres veux-tu? depuis un tems je n'étois presque plus pée que pour les Poëtes de ce Canton, ils sont lourds & trop paresseux pour me venir trouve qu'au sommet du Parnasse; & j'ai pris le pa venir vers eux. J'ai du moins ici le plaisir de do & de me reposer de mes anciennes fatigues.

LA COMEDIE.

En effet, il me souvient qu'autrefois vous vous gniez que mes Poëtes vous faisoient de trop saignées; mais je crois qu'ici vous n'êtes pas d même cas. Il faut pourtant, belle Thalie, que fassiez un effort pour ma petite Troupe. Tout vous en prie.

THALIE.

Paris! fort bien: pour se moquer encore de comme il fait depuis si long-tems. Il est trop cile à contenter sur vôtre Théatre. Il s'effor toute occasion de rabaisser mes nouvelles pr tions, pour relever mes anciennes qu'il n plus voir.

LA COMEDIE.

Il est vrai que votre Sœur Melpomene e heureuse que vous. Son métier n'est pourtant difficile que le vôtre à beaucoup prés. Il est pl

r la nature que de l'imiter.

THALIE.

t'avoûrai que je suis quelquefois surprise s de Melpomene. Cela me fâche de voir : prévenu en faveur de ses Tragédies nou- nêmes avant de les avoir vûës. La moitié les applaudissent sans les entendre. On les ong-tems sans s'appercevoir de leurs dé- ce n'est souvent que l'impression qui fait s yeux à cette foule d'Approbateurs qui se éduire au son de quelques vers empoulez, teur a l'art de faire valoir, & qui dans le sont quelque fois qu'un pompeux galima-

LA COMEDIE.

emeure d'accord.

THALIE.

il n'en est pas de même de mes productions. ne plus froide que les autres, deux ou trois es plaisanteries hazardées dans une de me- es, empêchent souvent qu'on n'entende le l'Ouvrage. Ce qu'on ne trouve pas de son as le commencement prévient contre tout iit; alors le bon & le mauvais ont même it est confondu, on ne veut plus rien écou- is ce qu'il y a de consolant pour moi, c'est oit telles Piéces Comiques qui n'ont pas été ies d'abord, qui sont aujourd'hui l'honneur

de votre Théâtre, & que personne n'ose se vanter à présent d'avoir sifflé à la premiere réprésentation.

LA COMEDIE.

Oüi, vous avez raison de vous plaindre de la préférence qu'on donne à votre Sœur. Mais enfin nous ne l'avons plus, & Paris se trouvant aujourd'hui dénué de plus de la moitié de ses plaisirs, n'a reçours qu'à vous ; & je suis venuë ici avec les Députez que le Public vous envoye, pour vous prier de nous donner une Piéce de votre façon.

THALIE.

Le Public m'envoye des Députez ? c'en est trop. Allons, il ne faut point avoir de ressentiment, & je veux bien encore m'exposer à son ingratitude en cherchant à le divertir ; mais avant de rien entreprendre, consultons ces Députez, pour sçavoir ce qui pourra être de leur goût.

SCENE III.

[ALIE, LA COMEDIE FRANÇOISE, L'AVOCAT, LE PETIT MAITRE, LE MARCHAND, LE VIEUX COMMANDEUR nazonnant.

LES DEPUTEZ *tous ensemble.*

Ivine Muse, nous sommes les Députez du Public, qui venons vous demander une Come- nouvelle.

THALIE.

)h ! doucement, Messieurs; les uns après les res, *s'il vous plaît.* Sçachons d'abord qui vous s?

L'AVOCAT.

Je me nomme Pointillant, Avocat de profes- ı.

LA COMEDIE *bas à Thalie.*

Soit disant bel esprit.

LE PETIT MAITRE.

Je suis, moi, le Chevalier du Tapage.

LA COMEDIE.

Espece de Petit Maître manqué.

LE MARCHAND.

Et moi, Monsieur Dimanche, Marchand d rue S. Denis.

LA COMEDIE.

Approuvant de bonne foi tout ce qui lui plaisir.

LE COMMANDEUR.

Quant à moi, je suis le Commandeur de la F caille, ancien pilier de Théâtre.

LA COMEDIE.

Grand Partisan des Anciens.

THALIE.

C'est-à-dire, *laudator temporis acti*. Oh ça, pa lez, Monsieur l'Avocat, vous me paroissez le pl posé. Le Public, à ce que j'apprens, demande u Piéce de ma façon. Dans quel goût souhaitez-vo qu'elle soit?

L'AVOCAT.

Hélas, sçavante Muse, pour moi je ne vou demande qu'une bagatelle. Je souhaite une Comedi en vers en cinq Actes, où il y ait un caractère sou tenu du commencement à la fin; que l'intrigue soi bien conduite; qu'elle tienne toujours l'Auditeur en suspend, & se débrouille à la fin sans peine; qu'i y ait dans cette Piéce des mœurs, des sentimens, & surtout, qu'elle soit écrite noblement.

THALIE.

Et vous appellez cela une bagatelle? Oh! vrai-

ment

ment il y a long-tems que le moule de ces sortes d'Ouvrages est cassé.

LE MARCHAND.

Parbleu, Monsieur l'Avocat, vous parlez pour vous : mais avec vôtre permission, ce n'est pas-là le goût général. Je suis Marchand de la rue S. Denis, & pour mon argent je veux me réjouïr. Vous pouvez lire ces sortes de Piéces dans votre cabinet, vous autres beaux esprits ; mais pour moi, qui ne lit que mes livres de comptes, & qui ne vais à la Comedie que pour rire, tenez, les Comediens annonceroient cent fois des Piéces de cette nature, que je n'irois pas à une.

LE PETIT MAITRE.

Je ne les hais pas moi, aux premieres représentations s'entend, j'ai le plaisir de les faire tomber.

LE COMMANDEUR.

J'ai vû joüer toutes les Piéces de Moliere, d'original. Celles qui étoient dans ce goût-là, n'ont pas été celles qui ont été les plus suivies. Mais, ma foi, cela étoit parfait. Oh ! ma foi, ma foi, cela étoit beau. Je voudrois bien qu'on nous en donnât aujourd'hui de semblables.

LE MARCHAND.

Et moi, c'est ce que je ne demande point. Ah, mes chers Italiens, quand reviendrez-vous ? c'est ma folie à moi, que les Italiens.

ACTEURS du Prologue.

THALIE, Muse de la Comedie.
LA FOLIE.
LA COMEDIE FRANÇOISE.

UN VIEUX COMMANDEUR.
UN PETIT MAITRE.
UN AVOCAT.
UN MARCHAND.
} Deputez du Public.

MOMUS.
TROUPE DU REGIMENT DE LA CALOTTE.

La Scene est à Montmartre.

L'AVOCAT.

Le Théâtre François est aujourd'hui trop épuré pour souffrir ces sortes de Piéces, non plus que les Farces du tems passé.

LE COMMANDEUR.

A propos de Farce. Croiriez-vous que j'ai vû gros Guillaume & Guillot Gorju? ma foi, ma foi, ma foi cela n'étoit point si mauvais.

LA COMEDIE.

Hé bien, Messieurs, avez-vous bien-tôt fini votre conversation? Il me semble que ce n'est pas pour cela que vous êtes ici, & que vous y venez demander une Piéce à Thalie?

THALIE.

Ils n'en auront point de ma façon, tant que leurs goûts ne seront pas mieux d'accord. Mais à présent que me voilà tout-à-fait réveillée; adieu je m'en retourne sur le Parnasse, faire ma paix avec Apollon, en attendant que toute la Troupe soit rassemblée, & que quelque Génie supérieur vienne m'y trouver.



SCENE IV.

LA COMEDIE, L'AVOCAT, LE COMMANDEUR, LE MARCHAND, LE PETIT MAITRE.

LE MARCHAND.

PArbleu, Monfieur l'Avocat, vous êtes cause que Thalie nous abandonne, par la difficulté qu'elle trouve à vous contenter. Mais quel bruit entens-je ?

On entend un bruit de Haut-bois & de Tambours.

LA COMEDIE.

C'eft la Folie qui fait battre la Caiffe ici au tour pour faire des recruës pour fon Régiment. Mais la voici elle-même qui vient à propos à votre fecours. C'eft une étourdie, qui, au défaut de Thalie, pourra peut-être fur le champ trouver quelque heureufe faillie qui amufera le Public, & me tirera d'embarras. Mais elle eft depuis un tems fi entêtée de l'Opera, qu'elle ne marche plus qu'en chantant

en dansant. Heureusement elle a toujours à sa suite quelques Poëtes, qui pourront faire votre affaire.

LE MARCHAND.

A la bonne-heure. J'aime encore mieux une piece dictée sur le champ par la Folie, que d'attendre que Thalie nous en envoye une du Montparnasse. J'aime à joüir, moi.

SCENE V.

LES ACTEURS PRECEDENS,
LA FOLIE & sa suite,
MOMUS.

LA FOLIE *chante & danse.*

RITOURNELLE GAYE.

Fuyez loin de nous,
Tristes Foux,
Foux mélancoliques,
Colèriques,
Frenetiques,
Fuyez loin de nous.

Venez aimable Foux, dont l'heureuse manie
Est de rire & de chanter,
De prendre & de quitter
Tantôt Cloris, tantôt Silvie,
Et de vouloir goûter
De tous les plaisirs de la vie,
Sans qu'aucun vous puisse arrêter.
Ah? l'agreable Folie!

LA COMEDIE.

Aimable Déesse, laissez pour un moment v plaisirs, pour nous tirer de l'embaras où nous so mes.

LA FOLIE.

Bon! la Folie tirer les gens d'embarras! dit que c'est moi qui les y plonge..

LA COMEDIE.

Assez souvent; mais il faut avoüer aussi que vo êtes quelquefois heureuse.

LA FOLIE.

Hé bien, en quoi vous puis je faire part de m bonheur?

LA COMEDIE.

En tirant de votre cerveau l'idée de quelque D vertissement comique, qui puisse amuser Pa pendant cette Automne, & le dédommager l'absence de Melpoméne, & de la Troupe Italie ne.

LA FOLIE *accompagnée des Violons.*

Ah! je sens Apollon,
Qui déja m'inspire:
J'entens le son,
De sa Lyre, lyre, lyre, lyre;
J'entens le son
De son Violon.

SYMPHONIE.

LA FOLIE. *avec des Accompagnemens.*

Quelle plaisante idée en ce moment me frappe,
Elle est nouvelle, elle réüssira.
Ah! ah! ah!.... je la tiens..... mais non, elle m'échappe..
J'y suis enfin.... non, ce n'est pas cela....
Elle revient je la rattrappe,
Ecoutez, la voilà.

Donnez au Public deux Actes differens, un dans le goût François, & l'autre dans le goût Italien.

LA COMEDIE.

Une piece dans le goût Italien representée par les Comédiens François! pour le coup voilà bien un trait de la Folie.

LA FOLIE.

Ma foi, Madame la Comédie Françoise, vous

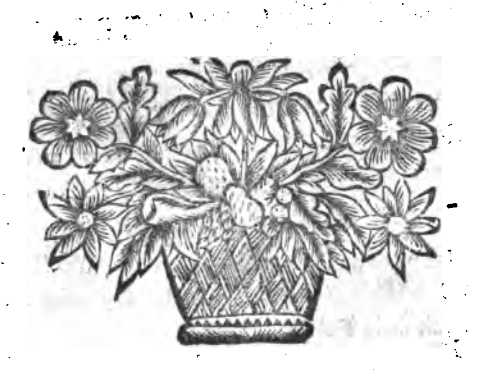
avez beau dire ; vous ne pouvez dans ce tems-ci vous sauver que par quelque chose d'extraordinaire. Votre premiere Piéce aura pour titre : *les nouveaux Débarquez* : & la seconde, *la Françoise Italienne.*

LA COMEDIE.

Mais il faut du moins un Prologue.

LA FOLIE.

Mon arrivée imprévûë pour vous tirer d'embarras, en servira, avec quelques Vaudevilles que nous glisserons par-ci par-là. Je ne manque pas de Musiciens, comme vous sçavez ; & tandis que mes Poëtes vont travailler pour vous, restez quelque tems en ma Compagnie, si vous vous y ennuyez vous serez plus fou que moi. Allons, marche moi, le Régiment de la Calotte.



DIVERTISSEMENT.

Le Régiment conduit par Momus, passe sur le Théâtre, il est composé de toutes sortes de caracteres plus fous les uns que les autres.

ENTRÉE de six Porte-Marottes.

MOMUS ET LA FOLIE.

Heureux Calottins, livrez-vous
Aux Ris, aux Jeux, à l'Allegresse.
Heureux Calottins, livrez-vous
Aux plaisirs les plus doux.

MOMUS *seul.*

Sages du tems, vous seriez fous
Si l'austere raison vous occupoit sans cesse?
Sages du tems vous seriez fous
Mille fois plus que nous.

ENSEMBLE.

Heureux Calottins, livrez-vous
Aux Ris, aux Jeux, à l'Allegresse.
Heureux Calottins, livrez-vous,
Aux plaisirs les plus doux.

ENTRE'E DE FOUS.



VAUDEVILLE.

DAmis pour grossir son Trésor,
Vouloit changer le Cuivre en Or,
Il a passé toute sa vie
A s'instruire dans la Chymie.
Que lui reste-t'il à present ?
Il nourrit sa Femme de vent,
Il a vendu sa cotte.
Et plan, plan, plan,
Place au Régiment
De la Calotte.

Lubin jaloux & curieux,
Observoit sa femme en tous lieux:
Ennuyé de n'y rien connoître,
Il se déguise en Petit Maître;
Il est bien-tôt heureux Amant,
Et se fait ce qu'il craignoit tant;
Ah ! que l'épreuve est sotte !
Et plan, plan, plan,
Place au Régiment
De la Calotte.

Jadis Cléon pour s'enrichir,
Ne donnoit dans aucun plaisir,
Le voilà septuagenaire,
De tout son bien que va-t'il faire ?
Près d'entrer dans le Monument,
Il entreprend un Bâtiment,
La plaisante Marotte !
Et plan, plan, plan,
Place au Régiment
De la Calotte.

Après s'être raillé long-tems
De tous les Maris mécontens,
Blaise à soixante ans se marie,
Il prend Femme jeune & jolie,
Qui n'attend pas le bout de l'an,
Pour le mener tambour battant,
Ah ! comme on le balotte !
Et plan, plan, plan,
Place au Régiment
De la Calotte.

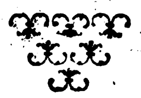
Mon Tuteur me fait élever,
Croyant pour lui me conserver,
Il me nourrit dans l'ignorance,
Mais je n'en ai pas tant qu'il pense,
A quatorze ans, ah ! voyez donc,

Comme je voudrois d'un Barbon,
Je ne suis pas si sotte !
Et plan, plan, plan,
Place au Régiment
De la Calotte.

AU PARTERRE.

Messieurs du Parterre c'est vous
Qui conduisez le goût de tous :
Si vous approuvez cet Ouvrage,
On dira que l'Auteur est sage :
Si vous en jugez autrement,
On suivra votre Jugement,
On dira qu'il radotte :
Et plan, plan, plan,
Place au Regiment
De la Calotte.

ENTRE'E GENERALE *de Fous & de Folles.*



LES NOUVEAUX DÉBARQUEZ,

COMEDIE.

ACTEURS.

DORIMONT, Mari de Dorimene.
DORIMENE, Femme de Dorimont.
BAGUENAUDIER, Maître de Forges, Amoureux de Dorimene.
LE BARON, Fils de Baguenaudier.
ZERBINE, Suivante de Dorimene.
L'EVEILLÉ, Homme d'intrigue.

La Scene est à Paris chez Dorimont.



LES NOUVEAUX DEBARQUEZ,

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

L'EVEILLE', ZERBINE.

ZERBINE.

QUoi, Monsieur l'Eveillé, seroit-il possible que nous fussions du même païs?

L'EVEILLE'.

N'en doute point, ma chere Zer... je suis Nivernois: mais acheve en peu de ... toute ton Histoire, & me dis comment tu

L'EVEILLE'.

Ils comptent sur les présens qu'ils sont en é lui envoyer. Quoiqu'ils ayent négligé de te restitution, ce sont des gens qui jettent l'argen les fenêtres, quand il s'agit de leurs plaisirs.

ZERBINE.

Ils ne sont pas les seuls : mais ma Ma n'a que faire de leurs presens, elle a un ma ne lui refuse rien, & leurs liberalitez ne seroi capables de la tenter.

L'EVEILLE'.

J'en suis persuadé ; mais il ne faut pas qu'i en coûte moins.

ZERBINE.

Qu'entens-tu par là ?

L'EVEILLE'.

J'entens que nous leur ferons accroire que riméne aura accepté leurs présens, & que no garderons, seulement pour acquitter leur consci de la restitution qu'ils doivent te faire.

ZERBINE.

Cela n'est pas si mal imaginé, mais l'exé m'en paroît un peu difficile.

L'EVEILLE'.

Il n'y a rien de plus aisé : songe que nous à faire à des sots, tu en vas juger par leur st pistolaire: Tiens voilà les Lettres qu'ils m'ont gé chacun en leur particulier, de faire tenir a

ment à Dorimène. Voilà d'abord celle du Pere, n'as qu'à lire, tu verras qu'il n'a pas encore oublié qu'il a été ci-devant Maître de Forge.

ZERBINE *lit.*

Madame, quand vous auriez le cœur dur comme une Enclume, j'ose espérer qu'il s'amolira dans la fournaise de mon amour: Tout mon bien est à vôtre service, vous en pouvez disposer; ne laissez pas éteindre une si belle ardeur, & songez qu'il faut battre le fer tandis qu'il est chaud.

Voilà une expression tout à fait nouvelle, & cependant on ne peut s'expliquer plus clairement.

L'EVEILLE'.

Je te vais lire la Lettre du Fils, qui a été quelque tems dans le négoce.

Il lit.

Madame, je vous écris ces lignes pour vous faire sçavoir que je vous aime de tout mon cœur, Dieu veüille qu'ainsi soit de vous. Je ne sçai à quoi employer mon argent, & il est tout à votre service; esperant néanmoins que vos appas m'en payeront la rente à un denier raisonnable.

ZERBINE.

Ma foi le Pere & le Fils sont aussi exravagants l'un que l'autre, & voilà d'un stile à se faire jetter par les fenêtres. Je ne montrerai point absolument ces Lettres à ma Maîtresse.

L'E'VEILLE'.

La peſte ! il faut bien t'en garder. Tu n'auras ſeulement qu'à y faire réponſe toi-même en ſon nom ; ils ne connoiſſent point ſon écriture ni la tienne.

ZERBINE.

Et que peut-on répondre à de pareilles ſottiſes?

L'E'VEILLE'.

Il faut leur parler ſur le même ton. Vous m'offrez votre bien, je l'accepte. Envoyez-moi d'abord ceci, cela, des étoffes, de l'argent, des bijoux, une montre, un collier, des boucles d'oreilles.

ZERBINE.

Bon ! des boucles d'oreilles ! en voici encore que mon Maître a achetées ce matin à ſa femme, & qu'il m'a ordonné de mettre ſur ſa toilette quand elle ſe maſquera tantôt pour le Bal : il veut la ſurprendre agréablement.

L'E'VEILLE'.

Montre-moi ces boucles ; elles ſont ma foi fort belles.

ZERBINE.

Je te dis que ma Maîtreſſe ne manque d'aucune choſe, & qu'ils ne peuvent rien lui offrir qu'elle n'ait déja.

L'E'VEILLE'.

Bon, bon ! qu'importe. Mais les voici : allons promptement dans ta chambre faire réponſe à leurs Lettres.

SCENE II.

BAGUENAUDIER, LE BARON.

BAGUENAUDIER.

OUi mon Fils, j'ai fait des reflexions très sérieuses sur mon futur mariage. Je ne veux point m'exposer à de nouveaux chagrins. Vous sçavez les tours que feuë votre mere m'a fait de son vivant.

LE BARON.

Oh que oüi !

BAGUENAUDIER.

Aussi, je suis resolu de ne plus m'engager si fortement. Et pour vous, si vous m'en croyez, vous ne vous marirez point non plus.

LE BARON.

Oh que non !

BAGUENAUDIER.

Il faudra nous degager adroitement de la parole que nous avons donné à Dorimont d'épouser ses Parentes.

LE BARON.

Oh que oüi !

BAGUENAUDIER.

Ce que je vous en dis, c'est plus pour vous que pour moi ; car beau & bienfait comme j'ai toujours été, si je n'ai pû avoir une femme à moi seul, & si votre mere par sa conduite à fait croire à tout le monde que vous n'étiez pas mon fils, jugez où vous en seriez avec une femme d'humeur coquette, vous qui ne me valez pas à beaucoup près, & qui avez l'air entre nous, d'un vrai nigaud.

LE BARON.

On dit pourtant, mon Pere, que je vous ressemble.

BAGUENAUDIER.

Oh que nenni ; vous n'avez pas l'air si éveillé que je l'ai encore à mon âge. Je passe pour la galanterie même ; & j'ai toujours été aimé de toutes les femmes, hors de la mienne.

LE BARON.

Est-ce que vous croyez, mon Pere, que toutes les femmes ne m'aiment pas aussi ? L'autre jour en passant dans la ruë, j'en vis une demie douzaine qui dirent en me voyant, voilà un jeune homme qui à l'air bien dégourdi.

BAGUENAUDIER.

Tant mieux si cela est ainsi. Contez-en à toutes les belles tour à tour, mais n'épousez jamais.

LE BARON.

Je ne suis pas si niais, & j'espere que vous entendrez bien-tôt parler de mes fredaines.

SCENE III.

BAGUENAUDIER seul.

CE que c'est que de donner de l'éducation aux enfans ! si je n'avois pas pris soin de ce garçon là, ce seroit le plus grand benêt de notre Pays. Il faut tout dire ; il a déja marché à l'Arriere-ban, & cela forme bien un jeune homme. Mais voici l'Eveillé.



SCENE IV.

BAGUENAUDIER,
L'E'VEILLE'.

BAGUENAUDIER.

HE' bien, qu'as-tu fait ? Doriméne a-t'elle reçû ma Lettre ?

L'E'VEILLE'.

Ma foi, Monsieur, vous êtes plus heureux que sage, & je n'aurois jamais crû Doriméne capable d'écouter un autre que son mari.

BAGUENAUDIER.

Comment ! tu m'apportes donc de bonnes nouvelles ?

L'E'VEILLE'.

Si j'en crois les transports qu'elle a fait éclater, en lisant votre lettre, la réponse doit vous être bien agréable.

BAGUENAUDIER.

Lisons promptement.

(*Il lit.*)

Mon cher... Ah ! l'Eveillé, ce seul mot me va jusqu au fond de l'ame.

L'E'VEILLE'.

Continuez.

BAGUENAUDIER *lit.*

on cher, comme vous m'écrivez sans façon, je vous une reponse de même : vous m'offrez votre cœur & bien, je ne refuse ni l'un ni l'autre ; je ne suis interessée, mais j'ai besoin de bien des choses.

h ! c'est m'en dire assez. Allons mon cher PE-é ; aide-moi à imaginer ce qui pourra lui faire lus de plaisir.

L'EVEILLE'.

'est à quoi j'ai d'abord songé ; & voici des bou- d'oreilles magnifiques dont elle est enchantée, ie son mari a trouvé trop cheres, elles ne sont tant que de dix mille francs.

AGUENAUDIER *regardant les boucles.*

Dix mille francs ! c'est marché donné. Tiens, à deux Billets payables à vûe qui passent cette me, le reste est pour toi. Mais, dis-moi, le i ne trouvera-t'il point à redire de voir ces bou- à sa femme ?

L'E'VEILLE'.

on, bon, c'est un jeune sot à qui nous ferons re tout ce que nous voudrons. Elle dira qu'elle a le gros lot de la Loterie.

BAGUENAUDIER.

ela est trouvé à merveille. Va donc promp- t les lui porter de ma part.

L'EVEILLE'.

Vous aurez le plaisir de lui voir aux oreille aujourd'hui. Mais, Monsieur, tandis que êtes en humeur de dépenser, si j'osois vous fair souvenir de feu Maître Guillaume, à qui votre en mourant avoüa devoir une vingtaine de francs qu'il vous chargea de payer à sa fille.

BAGUENAUDIER.

De quoi Diable me vas-tu faire ressouveni qui t'a dit cela ?

L'EVEILLE'.

Des gens du Pays.

BAGUENAUDIER.

Et de quoi se mêlent-ils ? Il est vrai que mc re en mourant me chargea d'acquiter cette soi si jamais je meurs, j'en chargerai mon fils, recommandera de même à ses héritiers, & cel payé avec le tems.

L'EVEILLE'.

Fort-bien. Voilà comme les restitutions s en Normandie.

BAGUENAUDIER.

Et de plus, où aller chercher cette fille cela doit être mort à present. Mais ne parlo de mon aimable Doriméne. Quand pou l'entretenir de mon amour ?

L'EVEILLE'.

C'est ce qu'il ne faudra faire qu'avec de g

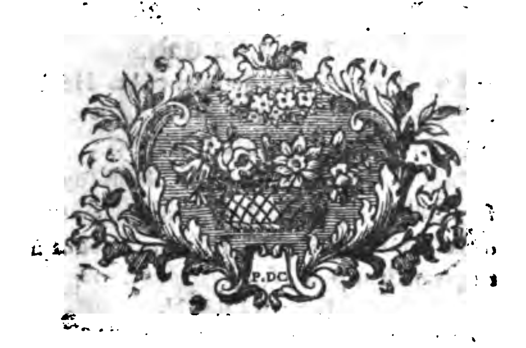
cautions ; car elle m'a averti que devant le [mo]nde elle ne feroit pas seulement semblant de [vo]us connoître. Il faudra prendre l'occasion du Bal [que] son mari donne aujourd'hui ici, en faveur de [l'a]lliance que vous devez contracter avec ses Cou[sin]es. Comme tout le monde y sera déguisé, vous [po]urrez l'entretenir sous le masque, sans que per[son]ne s'en apperçoive.

BAGUENAUDIER.

Ah ! mon cher l'Eveillé, que tu as d'esprit ! [Ad]ieu, va promptement porter à Dorimene ce [que] je lui envoye, & je sçaurai tantôt ce que tu as fait.

L'EVEILLE'.

Ne vous mettez pas en peine, vos affaires sont [en] bonnes mains.



SCENE V.

L'E'VEILLE' seul.

Cela commence assés bien, & j'espere que cela finira de même. Allons promptement nous faire payer de ces billets. Mais voici Monsieur Baguenaudier le Fils. Tandis que j'y suis, faisons d'une pierre deux coups.

SCENE VI.

LE BARON, L'E'VEILLE'.

LE BARON.

IL y a long tems que je te cherche. Hé bien, comment vont nos affaires?

L'E'VEILLE'.

Parbleu, Monsieur, il faut que vous soyez l'enfant gâté de l'Amour. Comment! une Dame de de la fierté de Dorimène, se rendre d'abord à vôtre premiere requête!

LE BARON.

Oh! j'ai toujours jugé qu'elle étoit de bon goût. Tu as donc eû une reponse favorable?

L'E'VEILLE'.

enez, lisez.

LE BARON *lit.*

on cher, comme vous m'écrivez sans façon, je fais une réponse de même: vous m'offrez votre & vôtre bien, je ne refuse ni l'un ni l'autre; suis pas interessée, mais j'ai besoin de bien des s.

L'E'VEILLE'.

té bien, Monsieur, êtes-vous content?

LE BARON.

n ne peut pas davantage. Mais que tiens-tu là?

L'E'VEILLE'.

e sont des boucles de Diamans qu'un de mes s m'à donné à vendre.

LE BARON.

h, morbleu la bonne rencontre! montre les;

L'E'VEILLE'.

royez-moi, Monsieur, ne les regardez pas; sont trop cheres. Mille pistolles.

LE BARON.

e moques-tu! elles valent plus que celà. Je s de recevoir vingt mille francs en deux sacs, de nos Marchands, tiens, celà me déchar- de la moitié, & je vais de ce pas presenter ucles à Dorimène.

L'EVEILLE'.

Ah ! Monsieur, vous n'y songez pas ! faire vous-même un present en face à une femme ! vous la feriez rougir. Epargnez du moins sa pudeur.

LE BARON.

Comment faudra-t'il donc s'y prendre ?

L'EVEILLE'.

Comment ? je vais vous le dire. Elle est mainnant à sa toilette, & se fait coëffer pour le Bal ; & Zerbine sa femme de chambre, que je tiens dans ma manche, lui mettra adroitement ces boucles aux oreilles au lieu des siennes ; elle s'appercevra bien-tôt d'où lui viendra ce present.

LE BARON.

Tu as, ma foi, raison : avec tout mon esprit je n'aurois jamais imaginé cela.

L'EVEILLE'.

J'entens sortir quelqu'un de chez Dorimène, retirez vous qu'on ne nous voye ensemble.


SCENE

SCENE VII.

L'EVEILLE' seul.

PAr ma foi, voilà deux grandes dupes; & je n'aurois jamais crû les gens de mon païs si faciles à tromper.

SCENE VIII.

L'EVEILLE', ZERBINE.

ZERBINE.

HE' bien, l'Eveillé, où en sommes-nous?

L'EVEILLE'.

Nous sommes bien; & j'ai vendu les boucles d'oreilles à nos deux benêts.

ZERBINE.

Ah malheureux! qu'as-tu fait?

L'EVEILLE'.

Oh, doucement, je les ai venduës, mais je ne les ai pas livrées. J'en ai tiré deux fois la valeur

& quelques petits revenans-bons ; & voici encore les boucles de reste, que tu peux aller mettre à present aux oreilles de ta Maîtresse.

ZERBINE.

Je vais lui presenter de la part de son mari. Mais le voici qui revient de la ville, amuse-le ici un moment.

L'EVEILLE'.

C'est bien dit.

SCENE IX.

DORIMONT, L'EVEILLE'.

DORIMONT.

AH! c'est vous, Monsieur l'Eveillé ? Que faites-vous donc ici ? Vous en contez toujours à notre Zerbine.

L'EVEILLE'.

Il est vrai, Monsieur, je ne sçaurois voir une jolie fille sans m'y amuser.

DORIMONT.

Comme tu me parois honnête garçon, je te la ferai épouser, si le cœur t'en dit ; pendant que nous sommes en train de faire des mariages, il n'en coûtera pas plus,

L'EVEILLE'.

nsieur, cela n'est pas de refus.

DORIMONT.

t pour ce soir les accordailles de Messieurs
naudier avec mes Cousines, & nous pour-
ous mettre de la partie.

L'EVEILLE'.

nsieur, j'y consens de tout mon cœur.

DORIMONT.

sçai si ma femme aura... Mais la voici déja
t de masque. Mon cher l'Eveillé, fais-moi
ir d'aller avertir les violons qu'ils se rendent
tôt ici. Je veux faire commencer le Bal
nment.

L'EVEILLE' *à part.*

ais, Monsieur. Allons tout d'un temps nous
yer de nos billets.



SCENE X.

DORIMONT, DORIMENE.

DORIMENE.

En verité, Dorimont, vous êtes fou de m'avoir acheté des boucles de cette beauté. Cela est trop galant pour un mari.

DORIMONT.

Regardez-moi toujours comme votre Amant, Madame, & ne croyez pas que les nœuds du mariage puissent jamais rien diminuer de l'amour & de l'estime qui me les ont fait former.

DORIMENE.

Il seroit à souhaiter que vos aimables Parentes trouvassent dans ceux que vous leur destinez, des Epoux aussi galans ; mais entre nous, ces Messieurs là ne me paroissent pas trop épris de leurs charmes. J'ai remarqué dans toutes les occasions qu'ils ne jettoient pas seulement les yeux sur elles, & sembloient même affecter de n'adresser jamais la parole qu'à moi.

DORIMONT.

Ce sont des Provinciaux qui n'étoient jamais venus à Paris ; cela ne sçait point encore son mon-

Après tout, quoiqu'ils soient fort riches, s'ils n'ont point de goût pour mes Cousines, je ne veux point les rendre malheureuses : les choses ont beau être avancées, il vaudroit mieux en rester là que de s'exposer à des suites fâcheuses.

DORIMENE.

Hé bien, laissez-moi faire, si vous voulez je leur parlerai : vos Cousines m'en ont déja prié, puisqu'il faut que je vous le dise, & sans les commettre en aucune façon, non plus que vous, je découvrirai adroitement ce que ces Messieurs ont dans l'ame. Mais au moins que cela n'apporte point de changement au *Divertissement* de ce soir.

DORIMONT.

Oh pour cela non, je vous assûre, ce n'est que vous que je régale, y prendra part qui voudra.

DORIMENE.

Voici ces Messieurs; laissez-moi avec eux, je vous réponds bien de découvrir leurs sentimens.

SCENE XI.

DORIMENE, BAGUENAUDIER d'un côté du Théâtre, LE BARON de l'autre côté.

BAGUENAUDIER *bas.*

BOn, voilà Dorimont rentré, c'est ce que j'attendois.

LE BARON *bas.*

Dorimene seule, ah ! quel bonheur !

BAGUENAUDIER *bas.*

Mais que vient chercher ici mon importun fils ? Monsieur le Baron, éloignez vous, je voudrois dire un mot en particulier à Madame.

LE BARON.

Oh, s'il vous plaît, mon Pere, c'est moi qui ait à lui parler, & qui vous prie de vous en aller vous même.

DORIMENE.

Hé bien, Messieurs, c'est donc à demain ce grand jour ? je vous félicite par avance sur le choix que vous avez fait. Ce n'est pas parce qu'Agathe & Julie sont parentes de mon mari que je vous

parle, mais en verité on peut dire que ces Demoiselles ont infiniment de mérite.

BAGUENAUDIER *faisant la révérence*

Ah! Madame, cela vous plaît à dire.

LE BARON.

Je crois, Madame, que cela ne vous donne aucune jalousie.

DORIMENE.

Comment de la jalousie? pourquoi me dites-vous cela?

LE BARON.

Hé, ... à cause de ce que vous sçavez.

BAGUENAUDIER.

Mon fils veut peut-être dire que la plûpart des Dames envient ordinairement le bonheur des nouvelles mariées.

DORIMENE.

Il est vrai que le bonheur de ces Demoiselles peut être parfait; mais je ne dois pas me tenir moins heureuse qu'elles.

BAGUENAUDIER.

Vous avez bien raison.

LE BARON.

Vous avez le cœur, c'est le principal.

DORIMENE.

Le cœur est beaucoup; mais quand la personne vous plaît, c'est le comble du bonheur.

BAGUENAUDIER & LE BARO[N]

faisant la révérence & s'applaudissant: ils fon[t] des lazis au tour des oreilles.

Ah! Madame!

DORIMENE.

Mais que regardez-vous tous deux si atte[nti]vement? mes boucles, apparemment?

BAGUENAUDIER.

Non, Madame, je vous assûre, j'ai plus [é]prit que cela.

LE BARON.

Pour moi, Madame, je n'y songe seulem[ent] pas.

DORIMENE.

C'est un présent que l'on m'a fait aujourd'h[ui] elles ne sont pas des plus belles, mais je m[e] contente.

BAGUENAUDIER.

Vous avez bien de la bonté, Madame.

DORIMENE.

De quoi?

BAGUENAUDIER.

De vous en contenter.

LE BARON.

Si elles ne sont pas plus belles, Madame ce [n'est] pas ma faute.

DORIMENE.

Je le crois bien.

à part.

Voilà des gens bien peu polis ; ils semble qu'ils s'attachent à vouloir mépriser mes boucles.

LE BARON.

Vous sçavez, Madame, que dans ces sortes d'occasions on prend ce qu'on trouve, & que souvent les connoisseurs...

DORIMENE.

Finissons, s'il vous plait, ce propos. Il suffit, Messieurs, que mes boucles ne vous paroissent pas trop belles.

BAGUENAUDIER.

Je dirai bien plus ; elles ne sont pas dignes des oreilles qui ont la bonté de les porter.

DORIMENE *à part.*

Ces gens-là ont perdu l'esprit. Vous êtes bien dégoûtez, Messieurs. Oh bien, pour peu qu'elles vallent, ce présent m'est toûjours bien précieux de la part d'où il me vient.

BAGUENAUDIER & LE BARON *ensemble, faisant la réverence.*

Ah, Madame !

DORIMENE.

Brisons là-dessus, Messieurs. Je veux vous parler d'Agathe & de Julie. Il me semble que je ne vois point en vous un certain empressement à devenir heureux, & que vous regardez ces mariages avec quelqu'espece de répugnance.

BAGUENAUDIER.

En pouvez-vous douter ?

LE BARON.

C'eſt à mon pere à vous dire ſes raiſons : po moi vous ſçavez deja les miennes.

DORIMENE.

Moi, je ſçais vos raiſons ? Et qui me les aur dites ?

LE BARON.

Hé mais . . . vous ſçavez qu'on ne peut cou deux liévres à la fois, & que . . . Mon pere, al vous-en, encore une fois ; tenez, vous êtes ici trop.

BAGUENAUDIER.

C'eſt bien plûtôt vous, qui m'y incommo furieuſement ; & je vous commande de vous reti

LE BARON.

Je vous obéis, mais j'enrage.



SCENE XII.

BAGUENAUDIER, DORIMENE.

BAGUENAUDIER.

MAintenant que nous sommes seuls, vous voulez-bien, Madame, que je vous témoigne le ravissement où je suis d'être aimé d'une aussi belle personne que vous, & que....

DORIMENE.

Qu'est-ce que tout cela signifie? Extravaguez-vous? & songez-vous que vous parlez à moi?

BAGUENAUDIER.

Personne ne nous entend, belle Doriméne, & votre amour ne doit point se contraindre. Souffrez que je baise cette main qui m'a écrit si tendrement.

DORIMENE.

Ah quelle insolence! hola quelqu'un?

BAGUENAUDIER.

Hé, Madame! voulez-vous vous perdre?

DORIMENE.

Comment donc, me perdre? je veux que vous vous expliquiez devant tout le monde.

BAGUENAUDIER.

Ah ! Madame, après avoir fait reponse à ma lettre d'une maniere si obligeante ?

DORIMENE.

Moi, je vous ai écrit ? Ah celui-là ne se peut pas supporter !

SCENE XIII.

DORIMONT, DORIMENE, BAGUENAUDIER, LE BARON.

LE BARON.

QU'est-ce donc que tout ceci, mon Pere ?

DORIMONT.

Qu'avez vous, Madame, je vous trouve bien émuë.

DORIMENE.

Ce n'est rien.

DORIMONT.

Madame, ayez la bonté de me dire de quoi il s'agit.

DORIMENE.

C'est une bagatelle. C'est Monsieur qui prétend

m'avoir écrit, & que je lui ai fait réponse.

BAGUENAUDIER.

Hé bien oüi, Madame, puisque vous le prenez sur ce ton-là. Je dis la verité, & voilà votre lettre

DORIMONT.

Voyons.

Il lit.

Mon cher, comme vous m'écrivez sans façon, je vous fais une réponse de même....

à Baguenaudier.

Allez, Monsieur, ce n'est-là ni le stile, ni l'écriture de ma femme.

LE BARON.

Comment donc? Et c'est une lettre pareille à celle qu'on m'a écrite tantôt?

BAGUENAUDIER.

A vous, mon Fils.

LE BARON.

Hé, oüi, mon Pere.

DORIMONT.

Vous voyez bien, Monsieur, que vous êtes dans l'erreur?

BAGUENAUDIER.

Comment dans l'erreur! & les boucles que Madame a encore à ses oreilles?

DORIMONT.

Quoi, Monsieur, vous voulez soutenir que ces boucles viennent de vous?

BAGUENAUDIER.

Sans doute.

DORIMONT.

Oh ! pour le coup, vous avez perdu tout à l'esprit.

BAGUENAUDIER.

J'ai perdu l'esprit ?

LE BARON.

Cela est vrai, mon Pere. Et pour faire finir tou ces contestations, je veux bien vous avoüer c'est moi qui les ay envoyées à Madame.

DORIMONT.

En voici bien d'un autre ; & je vous trouve deux bien hardis de tenir un pareil langage, que j'ai payé ce matin ces mêmes boucles de ı argent.

DORIMENE.

Il y a quelque chose là dessous que je ne compı pas.

LE BARON.

Ma foi, ni moi non plus. Ce que je sçais bi c'est que j'ai payé tantôt ces boucles dix m francs.

BAGUENAUDIER.

Et moi autant.

DORIMONT.

Et à qui ?

LE BARON.

A l'Eveillé.

BAGUENAUDIER.

C'est aussi lui qui doit les avoir donné à Madame de ma part, & à qui j'en ai donné l'argent.

DORIMENE.

Comment, l'Eveillé auroit-il joüé un tour de la orte? Mais le voici.

SCENE DERNIERE.

DORIMONT, DORIMENE, BAGUENAUDIER, LE BARON, L'EVEILLE' déguisé en sabottier.

DORIMONT.

AH! Coquin!

BAGUENAUDIER.

Ah! Fourbe!

LE BARON.

Ah! Maraut!

L'EVEILLE'.

Oüais, je fais ici une plaisante entrée de Balet!

DORIMONT,

Il ne s'agit pas ici de badiner. Répons à ces Messieurs & à moi, ou bien...

L'EVEILLE'.

Doucement, Messieurs, il n'est pas permis sulter les Masques.

BAGUENAUDIER.

Commence toujours par nous répondre. A qu tu tantôt donné ma lettre ?

L'EVEILLE'.

Vôtre lettre ?

BAGUENAUDIER.

Oüi.

LE BARON.

Et la mienne ?

L'EVEILLE'.

Et la vôtre ? songez tous deux que vous m'a recommandé le secret.

BAGUENAUDIER.

Il n'est plus question de cela maintenant ; & veux bien avoüer que j'avois écrit ce matin à I riméne.

LE BARON.

Et moi de même.

L'EVEILLE.

Puisque vous voulez que je vous dise la veri j'ai donné votre lettre à Zerbine, qui y a fait rép se sur le champ.

BAGUENAUDIER.

Madame ne les a donc pas reçûës ?

L'EVEILLE'.

La peste ! Nous n'avions garde de lui mont

de pareilles extravagances. Madame est trop sage & trop raisonnable pour souffrir qu'on l'aime.

BAGUENAUDIER.

Mais par quelle avanture a-t'elle reçû les boucles d'oreilles ?

L'EVEILLE'.

Et de quoi vous embarassez-vous ?

LE BARON.

Comment ! de quoi nous nous embarassons ?

DORIMONT.

C'est moi qui veux sçavoir aussi pourquoi ces boucles que j'ai achetées ce matin pour ma femme....

L'EVEILLE'.

Doucement. Faites moi l'honneur de me répondre a votre tour.

à Baguenaudier.

Ne vouliez-vous pas faire ce present à Madame ?

BAGUENAUDIER.

Oüi.

L'EVEILLE' *au Baron.*

Et vous de même ?

LE BARON.

Il est vrai.

L'EVEILLE'.

Et vous, Monsieur, ne vouliez-vous pas que Madame eût des boucles d'oreilles ?

DORIMONT.

Sans doute.

L'EVEILLE'.

Hé bien, elle les a de quoi vous plaignez-vou

LE BARON.

Ma foi il se mocque encore de nous.

BAGUENAUDIER.

Mais, Coquin, qu'as-tu fait de notre argent

L'EVEILLE'.

Une restitution.

BAGUENAUDIER.

Comment une restitution ?

L'EVEILLE'.

Ne deviez-vous pas à feu Maître Guillaum Fermier, vingt mille francs avec les arrérage:

BAGUENAUDIER.

Mais, traître, qu'a de commun la successio Maître Guillaume avec l'affaire dont il s'agit ?

L'EVEILLE'.

Je sçavois que votre pere vous avoit recq mandé en mourant de les restituer à sa fille ; v n'en avez rien fait. J'ai acquitté sa conscience la vôtre, & celle de vos héritiers futurs, en donnant à Zerbine.

BAGUENAUDIER.

Et pourquoi à Zerbine ?

L'EVEILLE'.

Parce qu'elle est fille unique de Maître Guill me, & elle va bientôt vous en assurer.

DORIMONT.

Mais, Coquin, pourquoi commettre ma femme?

L'EVEILLE'.

Est-ce ma faute, si ces Messieurs en étoient tous deux amoureux à la rage?

DORIMONT.

Amoureux de ma femme, dans le tems que vous deviez épouser mes Cousines? Elles vous faisoient trop d'honneur.

DORIMENE.

En verité, Messieurs, je suis ravie du tour qu'on vous a joüé: & je prens Zerbine & l'Eveillé sous ma protection, pour vous punir de la mauvaise opinion que vous avez euë de moi.

DORIMONT.

Oh, Madame, vous prenez cette affaire encore trop serieusement, & je trouve l'aventure de ces Messieurs trop plaisante pour n'en pas rire tout le premier. Cela ne doit point déranger notre Divertissement: Voici les masques qui s'assemblent, faisons commencer le Bal.



DIVERTISSEMENT

ENTRE'E DE MASQUES.

UN MASQUE chante.

AH! que le Bal a des plaisirs charmans!
Sous differens déguisemens,
On s'engage,
On se dégage,
A tous momens:
Tendres Amans,
Que vous seriez contens,
Si dans tout ce badinage,
Les belles du tems
Ne déguisoient que leurs visages.

ENTRE'E DE MASQUE.



MENUETS.

Clitandre est sage autant qu'on le peut être,
Quand d'une belle il devient amoureux:
Mais aussi-tôt qu'il est Amant heureux,
Le masque tombe, on voit le Petit Maitre.

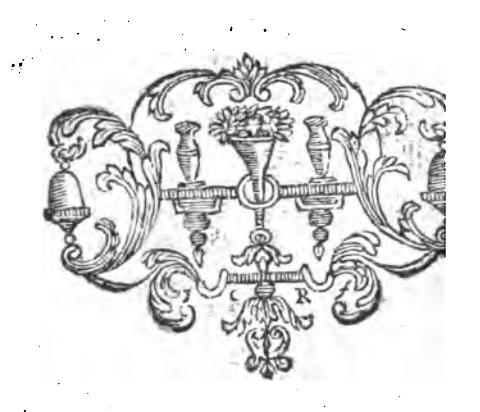
D'un riche Époux voulant faire l'emplette,
Laïs s'étoit déguisée en Agnés;
Mais elle tient la bête en ses filets,
Le masque tombe, & l'on voit la Coquete.

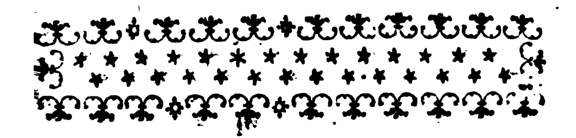
La Prude Iris sous ombre de sagesse,
Ferme l'oreille aux soupirs amoureux;
On fait briller une bourse à ses yeux,
Le masque tombe, elle n'est plus tygresse.

D'un riche habit un Parvenu se pare,
Tant qu'il se taît, il en peut imposer;
Mais aussi-tôt qu'il commence à jaser,
Le masque tombe, & le sot se déclare.

Certain Mari faisoit faisoit le difficile,
Et sur l'honneur n'entendoit pas raison ;
Un Financier a meublé sa maison,
Le masque tombe, on voit l'Epoux docile.

ENTRE'E DE MASQU déguisez en Polonois & e Polonoises.





VAUDEVILLE.

QUand un Berger de bonne grace,
Vient me demander un baiser,
Faut-il le refuser ?
Ah ! pour un baiser passe :
Mais s'il venoit, tout-ci, tout-ça,
Bredi, breda,
D'un main indiscrette,
Lever ma Colerette,
Alte-là.

Quoique l'on dise & que l'on fasse,
Fillette peut secretement
Ecouter un Amant,
Encore un autre passe :
Mais s'il falloit, tout-ci, tout-ça,
Bredi, breda,
Que sans en rien rabattre,
Elle alla jusqu'à quatre,
Alte-là.

Quand d'un œil fripon on m'agace,
Et qu'on me choisit pour Amant,
Je me rends aisément,
Une amourette passe:
Mais si l'on veut, tout-ci, tout-ça;
Bredi, breda,
En changeant de langage,
Parler de mariage,
Alte-là.

LA PETITE FILLE.

Maman du Couvent me menace,
Si je n'attends jusqu'à quinze ans
Pour avoir des Amans;
Ah! jusqu'à quinze ans passe;
Mais s'il falloit, tout-ci, tout-ça,
Bredi, breda,
Attendre jusqu'à seize,
Cela change la theze,
Alte-là.

AU PARTERRE.

En vain le Critique menace,
Messieurs si vous êtes contens,
Il faut malgré ses dents,
Que notre Piéce passe;

is si d'ailleurs, tout-ci, tout-ça,
Bredi, breda,
Le Parterre équitable,
La trouve condamnable,
Alte-là.

ENTRE'E GENERALE
de tous les Masques.



LA FRANÇOISE ITALIENNE,

COMEDIE.

ACTEURS.

PANTALON, Tuteur & Amoureux d'Agathine.

AGATHINE.

LUCIDOR, Amant d'Agathine.

NISON, Femme de Chambre d'Agathine.

SCAPIN, Confident de Pantalon.

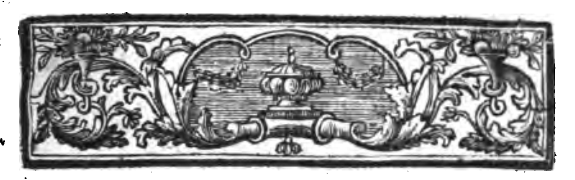
LE NOTAIRE, Bredoüilleur.

JASMIN, Laquais.

MUSICIENS & DANSEURS.

VIOLONS.

La Scene est à Paris, chez Pantalon.



LA FRANÇOISE ITALIENNE, COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

AGATHINE, NISON.

AGATHINE.

OUi, ma chere Nison, je suis au desespoir. J'apprens dans ce moment que Pantalon, mon Tuteur, est de retour à Paris de son voyage d'Italie, qu'il est descendu ce matin chez un certain Docteur Lanternon son ancien ami, & qu'il va venir ici tout à l'heure.

NISON.

Hé bien, qu'il vienne, je l'attens de pied ferme.

AGATHINE.

Mais tu sçais bien, Nison, que sur ce que ce maraut de Scapin lui a fait écrire de Paris, que j'avois à mon service une Françoise qui introduisoit tous les jours un jeune homme dans la maison, il m'a recommandé par ses dernieres lettres de te chasser, & de prendre une Femme de chambre Italienne en ta place, que va-t-il dire, s'il te trouve ici ?

NISON.

Que voulez-vous qu'il dise? Il ne m'a jamais vûë. Est-ce que je ne sçais pas assez d'Italien, pour passer pour Italienne. Vous lui ferez accroire que vous avez suivi ses ordres, & que je suis celle que vous avez pris à la place de la Femme de chambre Françoise que vous avez chassée.

AGATHINE.

Mais Scapin qui te verra?

NISON.

Ne craignez rien, Scapin ne viendra d'aujourd'hui ici; il compte que Pantalon n'arrivera que demain, & nous aurons tout le tems qu'il nous faudra pour tromper votre vieux Tuteur, & faire ensorte que Lucidor vous épouse à sa barbe. Tout est disposé pour cela.

AGATHINE.

Ah! je crains que l'arrivée imprévûë de Pantalon ne nous donne bien de l'embarras. Lucidor qui n'en sçait encore rien, viendra ici dans le tems qu'il y sera : il amenera peut-être avec lui les Violons & les Musiciens, qui doivent exécuter le petit Divertissement qu'il nous donne aujourd'hui. Que dira Pantalon de voir tous ces préparatifs ?

NISON.

Et mort de ma vie, ne cherchez point de chagrins dans l'avenir. Quand les embarras naitront, votre amour & mon adresse nous inspireront les moyens de nous en tirer.

AGATHINE.

Jamais on ne te prendra pour une Italienne à ton accent.

NISON.

Bon, bon, je dirai que Paris m'a corrompu ma langue maternelle. Mais dites-moi, Pantalon ne sçait-il pas le François ?

AGATHINE.

Il entend quelques mots par-ci par-là. Mais en le voulant parler, il confond à tout moment les deux langues ensemble, & parle quelquefois un baragoüin qui n'est ni François ni Italien.

NISON.

Tant mieux, tant mieux, nous lui en ferons bien passer.

AGATHINE.

Il ne sera pas fort difficile. Mais revenons à la cidor. Si Pantalon en arrivant veut m'épouser, suivant le testament de mon Pere?

NISON.

Votre Pere étoit un vieux radoteur. C'est bien aux morts à vouloir regler les volontez des vivans. Passez outre, Mademoiselle. On ne reviendra pas de l'autre monde vous en faire des reproches.

AGATHINE.

Mais Pantalon se va servir de l'autorité que lui donne ce Testament. Il gardera peut être mon bien.

NISON.

Oui-dà, cela mérite réflexion. En ce cas, il faut le ménager, & lui faire bonne mine en arrivant pour le mieux attraper.



SCENE II.

PANTALON derriere le Théâtre. AGATHINE, NISON.

PANTALON *derriere le Théâtre.*

ANdaté cercaré il Notaro subito, subito.

AGATHINE.

Ah! j'entends la voix de mon Tuteur, je suis dans un trouble si grand que je ne me connois plus.

NISON.

Allons, allons, Mademoiselle, il faut vous assurer, & lui faire plus d'amitié que jamais, pour le mieux faire donner dans le panneau.

PANTALON *derriere le Théâtre.*

Oh di caza.

AGATHINE.

Qui heurte?

PANTALON.

Pantalon de Bizognosi.

AGATHINE *lui ouvre & l'embrasse.*

Ah! Signor Pantalone.

PANTALON.

Bondi, bondi, cara Agathina; je mourrois d'im-

patienza di retournare in questo paéze per embi vous.

AGATHINE.

Ah! Signor, quanto mi a durato il Temp

PANTALON *faisant des révérences*

Ah! obligatissimo. Ma parlàté Franceze p l'aprendre à mi, je vous en prie.

NISON *faisant des révérences à l'Italien*

La riverisco, Signor Pantalone.

PANTALON.

Servitor. Chi e questa ?

AGATHINE.

C'est une Italienne que j'ai prise à mon ser la place de cette Françoise que vous m'ave renvoyer.

PANTALON.

Bene, bene ; & come si appelle questa ?

NISON.

Violetta, per servir la. Ah ! Signor Panta la mia patrona a esté bien malinconica pend vostro viaggio.

PANTALON.

Lo credo.

NISON.

La pouretta vous attendoit à tout-moment & l'astro giorno entendant braire un azino est descenduë subito credendo chez fosté voi.

PANTALON.

Ah! la bella preuve d'amour! est-ce que j

…ix d'un azino, ma ne sçavez pas vous mieux parlare Francezé.

NISON.

Ah! si Signor, ze le parle un petit brin mieux quand ze le veux.

PANTALON.

Hé bien, parlate sempré Francezé, quand je ne entendrez pas ze vous diro.

NISON.

Puis que vous le voulez, Monsieu, ze parleré Franceze le mieux que ze le pouéré.

PANTALON.

Et brave, brave basta cousi; maintenant je vous dico que j'ai passé chez le Notaro per nostro Contratto di matrimonio, & questo Notaro n'entend pas una sola parola Italiana; & il parla le Francezé tant presto, tant presto, qué mi ni entendo niente.

AGATHINE.

Cela est assez embarassant d'avoir affaire à un bredoüilleur.

PANTALON.

Ma vous lui dicteres en Francezé mes intentioni, que je vais scrivere en italiano dans le mio cabinetto. Adesso adesso.

AGATHINE.

Allez, Monsieur, allez, je ferai tout ce qu'il vous plaira.

SCENE III.

AGATHINE, NISON

NISON.

COurage Mademoiselle, cela va à merve
Le Notaire n'entend pas l'Italien & Pan
n'entend gueres mieux le François, nous
mettre dans le Contrat tout ce que nous vou
Laissez-moi conduire cette affaire.

AGATHINE.

Je comprend ton dessein, cela suffit. Mai
vois-je ? *Lucidor avec des Violons.*

SCENE IV.

LUCIDOR, AGATHINE, NISON, VIOLONS.

AGATHINE.

AH! Lucidor, je tremble. A quoi vous exposez-vous? Pantalon vient d'arriver. Il est ici dans son cabinet.

LUCIDOR.

Qu'entens-je? Nison m'avoit assuré qu'il n'arrivoit que demain. Quel contretems, dans le moment que je viens d'apprendre que mon Pere après s'être enrichi dans les païs étrangers, est depuis un mois à *Paris incognito.*

AGATHINE.

Et que n'allez-vous au plûtôt le chercher?

LUCIDOR.

Comme des interêts particuliers l'ont obligé de changer de nom, on ne m'a pû instruire encore de sa demeure. Mais je dois me trouver aujourd'hui dans un endroit, où il ne manquera pas de se rendre.

NISON.

Tout cela est bel & bon; mais cela n'empêche

ra pas Pantalon de s'obstiner à vouloir épo
Mademoiselle. Laissez-moi toujours acheve
projet que j'ai en tête. Vous sçaurez que je
ici pour Italienne, & que... Mais j'entens du b
& c'est Pantalon lui-même.

SCENE V.

PANTALON, LUCIDO
AGATHINE, NISON,
VIOLONS.

PANTALON *à part.*

QUé vois-jé ? un Cavaliero dans la mia C

NISON.

Ne vous démontez point, & laissez-moi fai

Elle chante.

No nòn, Temeté, la verita. Ah! Signor Pan
lon, vous voilà! Monsieur, il est un Maître
Musique, qui mi fait ricordare una canzonetta

PANTALON.

Mousiù est un Maestré de Musica ?

NISON.

Signor si ; & les autres sont les Violoni.

LUCIDOR.

Oüi, Monsieur, je viens vous offrir mes services : ayant appris que vous vous mariez aujourd'hui, je venois vous faire entendre un petit Divertissement de ma composition ; c'est la coûtume des Musiciens de ce païs de venir offrir aux nouveaux Mariez un plat de leur métier.

PANTALON.

Ah ! som obligato à vossignoria, j'aime fort la musica ; ma ce ne sera qué per tantôt, per servir de préludio al mio matrimonio.

LUCIDOR.

Quand il vous plaira, Monsieur.

PANTALON.

Bené, bené. Ma faté un peu recordare à Violetta la sua canzsonetta presentement.

AGATHINE.

Monsieur, elle ne la sçait pas encore assez bien.

NISON.

Pardonné mi, la mia Patrona, je la canterai bien avec les Violoni.

LUCIDOR.

Si cela est ainsi, Messieurs, allez, s'il vous plaît, vous placer dans quelqu'endroit de cette Salle pour ne pas étouffer la voix.

AGATHINE *bas à Nison.*

Es-tu folle de te hasarder à chanter de l'Italien,

NISON.

Ne vous mettez pas en peine, c'est un ai j'ai appris à la Comedie Italienne, & je me ti bien d'affaire.

LUCIDOR *aux Violons.*

Allons, Messieurs, accompagnez cet air c me vous pourrez, je n'ai rien à vous dire.

NISON *chante un air Italien, où elle im Cantatrice de la Comdie Italienne.*

PANTALON.

Oh! la bella Musica! la bella Musica!

LUCIDOR.

Monsieur, vous verrez toute autre chose ta & je veux même vous amener des Danseurs habillez en Italiens comiques, pour mieux ré dre à votre goût, & rendre le Divertissement complet.

PANTALON.

Et commé si appelle lé vostro Divertiment

LUCIDOR.

Monsieur, cela n'a point de titre : Ce sont Vaudevilles sur les divers embarras où l'on se tr souvent dans tous les états de la vie.

PANTALON.

Védérémo, védérémo.

AGATHINE.

Mais, vous-même, Monsieur, ne serez-v

s fort embaraſſé de faire executer une pareille
ée ? & cela ne coutera-t'il point trop ?

LUCIDOR.

Ah ! Madame, c'eſt une bagatelle, & d'ail-
ırs je ne ſuis pas intereſſé. Je travaille plus pour
gloire que pour autre choſe.

NISON.

Ah ! Signor, ce Muſicien-là n'a pas ſon pareil,
:ſt un huomo inimitabile.

LUCIDOR.

Monſieur, juſqu'au revoir.

PANTALON.

Ah ! Signor, obligatiſſimo à voſſignoria.



SCENE VI.

PANTALON, AGATIN NISON.

AGATHINE.

HE bien, Monsieur, auriez-vous crû Violette sçût si bien chanter?

PANTALON.

Oh! una figlia comme elle é un tesoro.

AGATHINE.

Il faut qu'elle continuë à apprendre la Músiq cela vous désennuyra de tems en tems: je me ch ge de contenter le Maître de Musique.

NISON.

Ah! Signora Patrona, je vous serai bien ob gée: hélas! pouretta mi, je ne gagne pas as pour le payer.

AGATHINE.

Allez, allez, Violette, je vous rehausserai v gages. . . . .

Bas à Nison.

Mais, que vois-je? Ah c'est Scapin! tout e perdu.

SCENE VII.

TALON, AGATHINE, NISON, SCAPIN.

SCAPIN.

, ah, c'est vous, Monsieur, vous voilà donc la fin arrivé?

PANTALON.

di, Scapino, bondi.

SCAPIN.

ique vous ayez fait réponse aux lettres que je i écrites, j'étois toujours dans le doute de r si vous les aviez reçûes.

PANTALON.

si.

SCAPIN.

bien, Monsieur, vous voyez comme on a vos ordres.

PANTALON.

uis contento.

SCAPIN.

c'est une autre chose, si pour vous contenter faire tout le contraire de ce que vous comz, je le ferai à l'avenir.

NISON.

Cela suffit, Scapin, Monsieur, il est conten

PANTALON.

Si, si; elle canta come une cantarina.

SCAPIN.

Qu'est-ce donc qui chante comme une cant ride?

PANTALON.

La Serva dé Agathina.

SCAPIN.

Je le crois bien, aussi est-ce une fine mouch elle sçait bien faire autre chose, Monsieur.

PANTALON.

Hé quoi?

NISON.

Scapin, taisez-vous, Monsieur n'à que faire vos balivernes.

PANTALON.

Lasciate le parlaré, je suis bien aise de sap tous les talens que vous avété.

NISON.

Non, Monsieur, je l'ai trop de modestie, & me feroit rougir.

SCAPIN.

Je le croi bien, Mademoiselle Nison.

NISON.

Monsieur, s'il continuë à parler je m'en vais qu ter la place.

PANTALON.

Et per che Violetta ?

SCAPIN.

Comment, elle s'appelle à present Violette ? elle s'appelloit hier Nison.

PANTALON.

Comé, Nison ?

SCAPIN.

Oüi, Monsieur, voila cette Nison dont je vous ai écrit, qui introduisoit tous les jours un jeune homme en votre absence ; & que vous avez mandé qu'on chassât.

PANTALON.

Comé, Agathina ! vous me trompez di questa maniera ?

AGATHINE.

Que voulez-vous, Monsieur ? j'aimois cette fille-là, & je n'ai jamais pû me resoudre à m'en separer. *Mais Scapin est un fourbe de vous avoir mandé quelque chose contre elle.*

PANTALON.

No no cospetto di diana non restera piu dans la mia caza ; & je veux la renvoyer in questo momento.

AGATHINE.

Monsieur, vous êtes le maître, mais attendez du moins jusqu'à demain ; si vous renvoyez celle-ci, il m'en faudra bien un autre.

PANTALON.

Je ne veux piu de Serva auprès de vous, je ve[illegible] que vous ayez un Servitore.

AGATHINE.

Ah! pour ce qu'il vous plaira, Monsieur, pou[illegible] vû que ce ne soit point Scapin.

PANTALON.

No non, il Dottoré Lanternon mio amico[illegible] offerto un certo Arlequino qui é un balordo, ma[illegible] Servitor fedelissimo... Scapin, va subito diré [illegible] Dottoré qu'il me mando questo Arlequino.

SCAPIN.

Mais, Monsieur, je ne connois point cet Ar[illegible]lequin.

PANTALON.

Je ne le connois pas non piu, mais il suffit [illegible] il Dottoré Lanternon mi répondé dé lou.

SCAPIN.

J'y vais de ce pas.

PANTALON.

Va presto: & tu iras après,

Il parle à l'oreille de Scapin.

Bze, bze, bze.

AGATHINE.

Ah! Nison que vais-je devenir sans toi?

NISON.

Ne vous inquietez de rien, je ne vous aband[illegible]nerai point: cet Arlequin est un de mes anc[illegible]

reux, & je lui ferai faire tout ce que je vou-
heureusement il n'est connu ni de Pantalon,
Scapin.

PANTALON.

é Diavolo dité vous là coù doù? va presto;
n, va presto.

SCENE VIII.

NTALON, AGATHINE,
NISON.

PANTALON.

ti fors tout à l'horo de la mia caza?

NISON.

! pouretta mi que vai-je devenir? Signor,
us demande pardono, quoi que ze ne vous
ien fait.

PANTALON.

via, va via.

NISON.

nourrai de chagrin de ne piu voir la mia Pa-

PANTALON.

via, va parlare Italiano au Diavolo.

NISON.

Qui vous emporte, Signor.

Bas à Agathine.

Mademoiselle, ne vous embarassez de rien, vais jouer d'un tour à notre homme, auquel il s'attend pas. La reverisco Sior Pantalone.

SCENE IX.

PANTALON, AGATHINE.

AGATHINE.

En verité, Monsieur, vous me traitez bien c... lement de me separer d'une personne qui ... toit si chere.

PANTALON.

J'ai un grand torto.

AGATHINE.

Vous êtes mon Amant, & vous me trait... Esclave, que ferez-vous quand vous serez ... Mari?

PANTALON.

Quand je serai vostro Marito, je paroitra... amabile, & vous ne me ferez piu des tours ... quella maniera. Or sù tocca là mano, je ti donno, & je veux t'aimer piu que jamais.

AGATH

AGATHINE *à part.*

Feignons pour le mieux tromper.

à Pantalon.

Et moi, je ferai tous mes efforts pour remplir on devoir, & je ne me marie pas avec vous pour vous pas aimer.

PANTALON.

Brava, brava.

AGATHINE.

Oüi, quelques chagrins que je puisse essuyer dans suite par les injustes soupçons que vous concevez op aisément, votre personne me sera toujours iere.

PANTALON *faisant des révérences.*

Ah! ah!

AGATHINE.

Et je vous serai toujours aussi fidelle que si vous riez pour moi les meilleures manieres du monde.

PANTALON.

Oh che felicità! che consolazion! je ti promets ti donner toutes sortes de plaisirs. Je t'ai acheté esta matina una tentura magnifica haveremo touti giorni ... dans nostra caza des Violoni. Nous nterons, nous danserons. Mais piu di serva Franze.

AGATHINE.

Ah! Monsieur, je n'y songe déja plus; & déormais votre seule personne me tiendra lieu de t.

PANTALON.

Brava, brava; é bené parlato; ma ecco il Notaro dont je vous ai parlato.

SCENE X.

PANTALON, AGATHINE, LE NOTAIRE.

LE NOTAIRE *bredouillant.*

MOnsieur, je suis votre très-humble Serviteur. Madame, je vous donne le bonjour: allons, dépêchons-nous, dressons vîte le Contrat, car je suis un peu pressé.

PANTALON.

Che Notaro brusquo, non entendo una sola parola. Signor, ecco il principale. Il Signor Pantalon di Bizognozi sposa la Signora Agathina, & gli dona per il presente contratto touto il suo bené.

LE NOTAIRE.

Ma foi, Monsieur, c'est de l'hébreu, pour moi, & je n'entends rien du tout à ce baragoüin-là; parlez François, si vous voulez qu'on vous entende.

PANTALON.

! che, male-detto Nottaro.

LE NOTAIRE.

itens fort bien que Notaro veut dire Notaire, itratto, Contrat; mais c'est tout ce que je sçai ien; quand vous aurez appris ma langue, : je sçaurai la vôtre, nous pourrons dresser Contrat; jusqu'au revoir.

AGATHINE.

attendez Monsieur, je sçai les deux langues, 'ais vous expliquer en François les articles.

à Pantalon.

nnez-moi ce papier.

LE NOTAIRE.

! bon pour cela, car autrement nous serions squ'à demain, Monsieur & moi, sans nous en- e: mon tems m'est cher.

PANTALON *à Agathine.*

te-li comprendre mes intentioni, que vela es sur ce papier.



SCENE XI.

PANTALON, AGATHINE, LE NOTAIRE, JASMIN.

JASMIN.

MOnsieur, voilà le Tapissier qui vous apporte cette Tenture que vous avez achetée ce matin, pour votre grande Salle.

PANTALON.

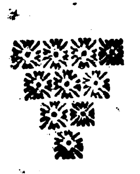
Jé m'en va la védéré, & jé retourno tout à l'horo.

LE NOTAIRE.

Hé bien, j'entens encore bien cela, vous dites que vous reviendrez tout à l'heure; vous ferez bien; car si vous tardez trop vous ne me trouverez plus.

PANTALON.

Ah! che brutto huomo! che brutto Notaro!



SCENE XII.

AGATHINE, LE NOTAIRE.

AGATHINE.

Monsieur, ayez la bonté de vous asseoir, je vais vous approcher une table.

LE NOTAIRE.

Il n'est pas nécessaire, Mademoiselle, je suis si fais que je suis le plus souvent en l'air : je veux seulement prendre un extrait des Articles, & mon Clerc rédigera le tout dans mon Etude. Votre nom, s'il vous plait.

AGATHINE.

Agathine Fernando.

LE NOTAIRE.

Et le nom du Futur ?

AGATHINE.

Armand de Lucidor.

LE NOTAIRE.

Passons aux principaux Articles.

AGATHINE.

Mettez seulement dans le Contrat que le Seigneur Pantalon de Bizognoni, Tuteur d'Agathine, lui donne tout son bien en faveur du mariage qu'elle

contracte avec Lucidor, tout eſt renfermé là-dedans.

LE NOTAIRE.

J'entens tout cela : mais je croyois d'abord que c'étoit le Seigneur Pantalon qui vous épouſoit.

AGATHINE.

Fi donc, Monſieur, me le conſeilleriez-vous ?

LE NOTAIRE.

Non, *par ma foi*, car c'eſt un aſſez vilain merle, & je vous demande excuſe de ma bêtiſe : & le Futur ne comparoîtra-t-il point ici ?

AGATHINE.

C'eſt ce que je ne ſçai pas, mais toujours *il aura* l'honneur de paſſer chez vous. Le tout eſt de faire ſigner promptement le Seigneur Pantalon ; c'eſt un homme ſi bizare qu'il change à tout moment de ſentiment, & vous voyez que j'ai interêt qu'il ne ſe dédiſe point.

LE NOTAIRE.

Je comprend cela, & je vais faire dreſſer ce Contrat au plus vîte ; contez ſur ma diligence, je ſerai de retour dans un moment : je ſuis expeditif.

SCENE XIII.

AGATHINE *seule.*

J'Entreprens là une chose bien hardie, & je ne sçais encore par qui en faire instruire Nison ou ucidor; car enfin j'ai besoin de quelqu'un pour me econder, & Pantalon pourroit . . . Mais le voilà éja de *retour.*



SCENE XIV.

PANTALON, AGATHINE

AH ! la bella tentura ! la bella tentura ! ve la védéré.

AGATHINE.

Je la verrai tantôt quand elle sera tenduë.

PANTALON.

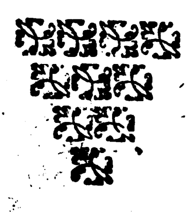
E ben detto. E lou Notaro fa-t'il il Contratto ?

AGATHINE.

Oüi, Monsieur, il l'apportera tout à l'heu signer.

PANTALON.

Je suis dans l'impatienza qué nostro matrimoi soit perfetto. Ma che vol questo picolino huom



SCENE XV.

ANTALON, AGATHINE, IISON en Arlequin, contrefaisant l'Arlequin de la Comedie Italienne.

IISON *en Arlequin après plusieurs lazis à l'Italienne.*

Ademiselle, ze vous prie di m'enseigner lou lozis de Mousou Pintaplon.

AGATHINE.

e ne connois point cela, mon ami : vous vou peut-être dire de Pantalon ?

NISON *en Arlequin.*

)üi, Mademoiselle, Pantaillon.

PANTALON.

le no no, Pantalon ?

NISON *en Arlequin.*

.h, Pantalon !

PANTALON.

i Pantalon di Bizognozi.

NISON *en Arlequin.*

len ? Pantalon dé Bibliognozi.

PANTALON.

h no, Pantalon di Bizognozi.

NISON *en Arlequin.*

De Bizognozi.

PANTALON.

Basta cousi mi sono Pantalon de Bizognozi.

NISON *en Arlequin lui prenant la barbe.*

Ah ! sior Barbette, ze souis votre serviteur de tout mon cœur. Ha ha hoa hoa ha hoa ha ha.

PANTALON.

Qué vos dire questo impertinente.

NISON *en Arlequin continuant à rire.*

Ha, ha, ha, che muso, che muso ! che brutta barbetta.

AGATHINE.

Qui êtes-vous, mon ami !

NISON *en Arlequin.*

Je suis Arlequin, je viens de la part del Dottor Lanternon per être le Gouverneur de la mison del Signor Pantalon, & lé Director de sa femme. On m'a dit qué zé serois fort bien ici, qué zi manzerois di macaroni, qué zi boirois de bon vin, c'est perquoi vela qui est fait, zé vous reçois à mon service.

PANTALON *riant.*

Ah ! che matto, che matto ! Il Dottore m'avoit ben ditto que c'étoit un balardo ; ma c'est ce qu'il me faut dans la mia caza. Oüi, caro Arlequino, vela la personna dont jé vous ricommando la conduito.

NISON *en Arlequin.*

là votre femme, dont vous mi recommandez luite? Et y a-t-il long-tems qu'elle est votre ?

PANTALON.

n é encore ma femme; elle est encore fille.

NISON *en Arlequin.*

restera-t-elle toujours fille, quand elle sera femme?

PANTALON.

no no no non, si agiscé di questo, je vous rimando de ne la quitter jamais.

NISON *en Arlequin.*

, ah, lasciate fare à mi, ze ne l'abandonne as d'une minute, ze la menerai boire, manger, ir, chanter, danser.

PANTALON.

qué diavolo! qué bizognar de tout ce préam? je ti dico seulement de n'y laisser intrare auuomo dans la caza per li parlare.

SON *en Arlequin prend sa batte, & en donne sur le visage de Pantalon.*

h! parbleu ze vous en chasserez vous même, s'il ut, entendez-vous? & né mi raisonnez pas.

PANTALON

he vos diré questo?

NISON *en Arlequin.*

'est une action démonstrative per vous faire

comprendre comme ze recevrai les gens, qui dront per parler à votre femme.

PANTALON.

Bravo, bravo.

AGATHINE.

Ah ! Monsieur, je vous prie de ne me pa ner un pareil extravagant.

NISON *en Arlequin.*

Je *suis* un honnête homme ; & quand o mis une fois une femme entre les mains, tends en repondre corps pour corps, en vous ?

PANTALON.

Bené, bené. Ah ! che fortuna di trovare u tor come quello !

NISON *en Arlequin.*

Une jolie femme doit toujours être ren & un mari bien prudent ne la doit jamais fa à personne. Voulez-vous encore un action d trative ?

PANTALON.

No piu di demonstrationi.

NISON *en Arlequin.*

Je ne vous donnerai donc qu'une comp pour vous montrer qu'un mari doit toujou sa femme cachée. Une jolie femme, dit A est comme un friand morceau de fromage qu'on la voit, chacun en voudroit gruger.

AGATHINE.

rez bien, Monsieur, que ce garçon-là est

PANTALON.

o non é matto. Il raisonne à sa maniere: a verita.

AGATHINE.

qu'il vous plaira, Monsieur: Mais sça-eu ce qu'il veut gagner.

NISON *en Arlequin.*

uis point de marché avec Mousiu Panta-'a pas assez de bien per me payer ce que ainsi je m'offre à vous servir tous deux , à condition que je ne ferai dans la Mi-: qu'il me plaira.

AGATHINE.

eaucoup dire: Mais enfin il faut sçavoir n vous donnera de gages.

NISON *en Arlequin,*

lez Mademiselle, je m'en vais faire un oul avec mes doigts. Combien Monsiu a-t'il de Domestiques?

AGATHINE.

ne il arrive d'Italie, il n'en a point encore 'a qu'un homme qui fait ses commissions, it laquais.

NISON *en Arlequin.*

tant mieux, il n'aura pas besoin de pren-

dre d'autres domestiques que moi, je tiendrai place de six, & je mangerai per dix; & vous donnerez des gages à proportion.

PANTALON.

Si sono contento del vostro servitio, je v prometto una bona ricompensa.

SCENE XVI.

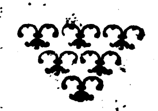
PANTALON, AGATHINE, NISON en Arlequin, JASMIN.

JASMIN.

Monsieur, le Tapissier vous prie de descen pour voir vous-même où vous voulez q place ce qui lui reste de Tapisserie.

PANTALON.

Hé che diavol d'huomo! che mi fa sempré cenderé & descenderé.



SCENE XVII.

AGATHINE, NISON.

NISON *en Arlequin.*

OH ça, Mademiselle, c'est maintenant qu'il faut vous donner des leçons sur la conduite que vous devez tenir avec lou Signor Pantalon.

AGATHINE.

Je n'ai que faire de vos leçons, laissez-moi en repos.

NISON *en Arlequin.*

Comment donc? est-ce ainsi qu'on parle à son directeur? allons, allons, Mademoiselle, qu'on m'écoute: *Primo*...

AGATHINE *à part.*

Ah! que je suis malheureuse! voilà un extravagant qui va rompre toutes mes mesures.

NISON *en Arlequin.*

Primo...

AGATHINE.

Oh! laisse-moi? je ne veux point t'entendre.

NISON *en Arlequin.*

Vous ne voulez point m'entendre? je vais donc trouver Monsieur Pantalon, il m'entendra lui: je lui

dirai tout ce que j'ai appris sur votre compte. *Primo*, que vous aimez un certain Lucidor que vous avez fait passer pour un Musicien.

AGATHINE.

O ciel! qu'entens-je?

NISON *en Arlequin.*

Secundo, que le Notaire n'entendant pas l'Italien, & Pantalon n'entendant pas le Notaire, vous devez de concert avec Nison, faire mettre dans le Contrat tout ce qu'il vous plaira.

AGATHINE.

Ah! tais-toi, je te prie, & me dis d'où tu peux sçavoir tout cela?

NISON *en Arlequin.*

Il suffit, je le sçais de bonne part, & je vais de ce pas en avertir le Seigneur Pantalon.

AGATHINE.

Ah! c'est sans doute Nison qui t'a instruit de tout: Voudrois-tu, mon cher Arlequin, abuser de sa confidence? elle m'a dit que tu soupirois pour elle.

NISON *en Arlequin.*

Il est vrai, Mademiselle, que je l'aime comme moi-même.

AGATHINE.

S'il est vrai que tu l'aimes, j'employerai tout pour la rendre sensible à ton amour? sois dans mes interêts, je te prie, Je t'avoüe que j'aime Lucidor,

, & que je regarde comme le plus grand des heurs de me voir l'épouse de Pantalon. Vou- s-tu, mon cher Arlequin, contribuer à ren- nalheureuse toute sa vie une personne qui ne t'a ais rien fait? Veux-tu que j'embrasse tes genoux? ie...

SON *faisant semblant de sanglotter, comme Arlequin.*

rrêtez-vous, Mademiselle, vous m'attendrissez : je vous accorde ma potrefaction, & je ... servirai... de toute ma puissance.

AGATHINE.

! puisque tu m'accordes ta protection, je suis de réussir dans mon entreprise : fais en sorte aboucher avec Nison, elle te mettra au fait os projets.

NISON *levant son masque d'Arlequin.*

ù diantre la trouver à present?

AGATHINE.

! c'est toi, ma chere Nison, & qui t'au- pû reconnoître? ah! puisque ton déguisement trompé, je ne crains pas que personne puisse couvrir. Mais comment as-tu fait?

NISON *en Arlequin.*

ai trouvé Arlequin qui venoit ici, je l'ai en- à me prêter cet équipage, & à ne point paroî- lans le quartier de tout le jour. Je ne crains que

ce maroufle de Scapin, & s'il falloit....

AGATHINE.

Ah! le voici lui même, je tremble.

NISON *remet son masque.*

Ah! j'enrage, & je ne sçais.... Mais non laissez-moi faire je l'aurai bien-tôt renvoyé, rassu rez-vous.

SCENE XVIII.

AGATHINE, NISON en Arlequin SCAPIN.

SCAPIN.

AH ah! voici cet Arlequin déja arrivé ici! Docteur a executé promptement mes ordres.

NISON *en Arlequin.*

Oüi Mademoiselle, vous avez beau dire & be faire, le Signor Pantalon m'a défendu de vo laisser parler à personne, & j'assommerai de co tous ceux qui oseront entrer dans cette Mison.

SCAPIN.

Diable, voilà un drole qui ne se mouche p du pied.

NISON *en Arlequin.*

Que demandez-vous ici, mon ami?

SCAPIN.

Je suis l'homme d'affaire de Monsieur Pantalon.

NISON *en Arlequin, lui donnant un souflet.*

Vous en avez menti : vous êtes un baron & un suborneur qui venez ici per corrompre la vertou di Mademiselle.

SCAPIN.

Et non, vous dis-je, je suis Scapin, Secretaire du Seigneur Pantalon, qui veille comme vous sur la conduite de sa Maîtresse.

NISON *en Arlequin, frapant Scapin.*

Ze n'entens point toutes ces raisons-là, vous êtes un fourbe & un ladro, qui méritez cent coups de bâton.

SCAPIN.

Et prenez donc garde, je crois que vous me frapez, haïe, haïe, haïe.



SCENE XIX.

PANTALON, AGATHINE, NISON en Arlequin, SCAPIN, LE NOTAIRE.

Nison frape Pantalon, le Notaire & Scapin tour à tour.

PANTALON.

CHe vo dire questo? tou ne mi connoissé piou?

NISON *les frappant toújours.*

Je n'y connois personne, & j'exécute les ordres de Monsiu Pantalon.

LE NOTAIRE.

Hé! doucement, je suis le Notaire.

PANTALON.

Et mi Pantalon.

NISON *en Arlequin.*

Ah! Signor Patron, excusez, s'il vous plait l'ardeur de mon zéle.

AGATHINE.

Mais votre zéle ne doit point aller si loin.

LE NOTAIRE.

Oüi, mon ami, il faut prendre garde à ce que on fait, ce ne sont pas ici des jeux d'enfans: Que able, vous venez de maltraiter un Conseiller du oi.

NISON *en Arlequin.*

Ah! vous êtes un Conseiller du Roi?

LE NOTAIRE.

Oüi, mon ami, Conseiller-Garde-Notte.

NISON *en Arlequin.*

Et vous ne garderez-point de Notte de cela?

LE NOTAIRE.

Non, non, cela est passé, mais une autre fois renez garde à ce que vous faites.

NISON *en Arlequin.*

Je vous en prie au moins, car vous qui entendez le François, vous sçavez que c'est un cri-pro-ro.

LE NOTAIRE.

Qui-pro-quo, qui-pro-quo, voulez-vous dire?

NISON *en Arlequin.*

Oüi, un cli-plo-clo, cela se trouve chez les Apocaires, les pro-pri-cro.

LE NOTAIRE.

Hé! que diable cet homme-la me feroit enrager. Qui pro-quo.

NISON *en Arlequin.*

Excusez, c'est que je n'ai jamais pû dire ce mot-

LE NOTAIRE

Et que m'importe ? il ne s'agit plus de cela à présent.

NISON *en Arlequin.*

C'est que c'est cela pourtant qui est cause des coups de bâton que je vous ai donné.

LE NOTAIRE.

Et que diable n'en parlons plus, puisque je les ai oubliez, & que c'est une chose faite.

PANTALON.

Zé ni pense piu mi.

SCAPIN.

Ni moi non plus.

LE NOTAIRE.

Allons ; dépêchons-nous de lire ce Contrat ; cela sera fait dans un moment, car je lis fort vite.

NISON *en Arlequin.*

Monsieur, auparavant, je vous demande une grace.

PANTALON.

Que voiche tou ?

NISON *en Arlequin.*

C'est que cet homme là s'en aille, sa figure mi déplaît, il est cause de ce qui zé viens dé faire ; & s'il restoit davantaze, je pourrois encore imprudemment vous marquer l'ardeur de mon zéle, car je ne suis pas maître de moi.

LE NOTAIRE.

Non, non, morbleu, qu'il s'en aille au diable, toi aussi.

PANTALON.

Scapin, retirati.

NISON *en Arlequin, reconduisant Scapin à coups de batte.*

Va via baron, ladro, & maledetto becco cornuto.

SCENE XX.

PANTALON, AGATHINE, NISON en Arlequin, LE NOTAIRE.

LE NOTAIRE *bredoüillant toujours.*

OR ça, voulez-vous entendre promptement la lecture du Contrat, car je suis un peu pressé.

PANTALON.

Volontiers, & je veux qu'Arlequino aussi l'entende per m'expliquer ce qué non intendero.

LE NOTAIRE.

Hom... hom... hom... pardevant les Notaires, & cætera, hom... hom...

NISON *en Arlequin*, *à Pantalon.*

Vous entendez-bien *& cætera* ?

PANTALON.

Si, si.

LE NOTAIRE.

Hom... hom... hom... sont comparus Arm de Lucidor, *& cætera* ; & Damoiselle Agathin Fernando, *& cætera* lesquels ont promis pa present Contrat de mariage de se prendre à ma femme.

NISON *en Arlequin.*

Et cætera.

PANTALON *à Nison.*

Que voiche dire, hom... hom... hom... *& c.* hom... hom... *& cætera.*

NISON *en Arlequin à Pantalon.*

C'est le preludio di Contratto.

PANTALON.

Bene !

AGATHINE.

Monsieur le Notaire, pour ne vous point guer, passez d'abord à l'article qui regarde le gneur Pantalon.

LE NOTAIRE.

Tout ce qu'il vous plaira. Hom... hom... hc est comparu aussi le Signor Pantalon de Bizogn Tuteur de ladite Agathine, lequel en faveur mariage, donne tout son bien ausdits Epoux, lesdits Lucidor & Agathine sont contens.

PANTAL

PANTALON.

Qué vos dire Louzidor ?

NISON en Arlequin.

Cela veut dire qué Pantalon sposa Agathina, e loui adore, loui Pantalon adore : c'est stilo de otaro di questo paése.

PANTALON.

Basta, basta, cousi, je né veux piu entendere :ntre questo Notaro, mi fa perdre haleine.

NISON en Arlequin.

: voila en peu de mots tout ce que le Contrat con- nt. Signez au plus vîte.

PANTELON signe.

Pantalon de Bizognozi.

NISON en Arlequin.

Allons, à vous, Mademiselle.

AGATHINE.

Agathine Fernardo.

Pendant que l'on signe, Nison en Arlequin dérobe manteau & la perruque le chapeau du Notaire, les met sur elle, le Notaire court après, & Nison ant fait plusieurs lazis fait tomber le Notaire & intalon l'un sur l'autre.

LE NOTAIRE.

J'ai laissé les noms des témoins en blanc, vous :s envoyerez signer chez-moi, aussi bien que Mon- ieur Lucidor.

PANTALON

Qué voiche deré encore loui de chidore?

NISON *en Arlequin.*

Il Nottaro dimandi per le Contratto quatre louis ggidor, c'est encore stilo di Nottaro di questo paése.

PANTALON *lui donnant quatre loüis.*

Celà est jouste, tenez Monsiu.

LE NOTAIRE *les prenant brusquement.*

Ah! Monsieur, cela n'est point pressé. Envoyez-moi les témoins au plûtôt, afin que le tout soit expedié incessamment.

AGATHINE.

Des témoins? Et tenez voilà déja Monsieur qui en servira.



SCENE XXI.

PANTALON, AGATHINE, LUCIDOR, NISON en Arlequin. LE NOTAIRE.

AGATHINE.

MOnsieur voulez-vous bien me faire l'honneur de signer à mon Contrat de mariage?

LUCIDOR *à part.*

O Ciel ! qu'entens je ?

NISON *en Arlequin, bas à Lucidor*

Signez sans rien dire, c'est vous qu'elle épouse.

LUCIDOR *signant.*

C'est m'honorer beaucoup, Monsieur, de me rendre témoin d'une union si parfaite.

NISON *en Arlequin.*

Allez, Monsieur, emportez vîte chez vous ce Contrat, puisque c'est une affaire faite.

LE NOTAIRE.

J'en vais faire expedier sur le champ une copie: si vous n'avez point de temoins, je vous en trouverai; il suffit que nous ayons fait signer les Parties interressées, Pantalon, Agathine & Lucidor.

PANTALON.

Demando encore des louis ggidor.

NISON *en Arlequin.*

No no é contento.

SCENE XXII.

PANTALON, AGATHINE, LUCIDOR, NISON en Arlequin.

LUCIDOR.

MOnsieur, tous les Acteurs du Divertissement que vous avez demandez, sont prêts ; souhaittez-vous qu'on commence ?

AGATHINE.

Quand il vous plaira, Monsieur : allons plaçons-nous. Mais que vient encore chercher ici ce coquin de Scapin ?

PANTALON.

Il vient danser, allé mié nozze.

NISON *en Arlequin.*

Qu'il vienne, je lui battrai la mesure.

ENE DERNIERE.

NTALON, AGATHINE, CIDOR, NISON en Arlequin.

SCAPIN.

mment donc, Monsieur, danser à votre nô- ! seriez-vous la duppe de tout ceci ?

PANTALON.

voiche tu dire ?

SCAPIN.

eux dire que le Notaire me vient d'appren- e Monsieur Lucidor épousoit Agathine, & us leur donniez tout votre bien.

PANTALON.

ore louis ggidor ?

SCAPIN.

rous dis Lucidor, c'est le nom de l'Amant :hine, que Nison avoit introduit dans la mai- k le voilà lui-même.

PANTALON *allant sur Nison.*

! souo tradito ! ah ! perfida Agathina ! ah ! di Arlequino !

NISON *en Arlequin, fuyant.*

o.

LUCIDOR.

Doucement, Monsieur, ne vous emportez pas.

PANTALON.

Ah! ladro di Arlequino, ti voglio mandar in galera.

NISON *se démasquant.*

Vous voulez m'envoyer en galere?

PANTALON.

Ché vedo? c'est la Serva francéze.

NISON *en Arlequin.*

Oüi, Monsieur, je suis Nison que vous avez tantôt chassée par une porte, & qui est rentrée par l'autre; mais ne vous affligez pas du don que vous avez fait de tout votre bien, Monsieur Lucidor est un galant homme qui en usera bien.

LUCIDOR.

Monsieur, tout le mien est à votre service, j'en ai plus qu'il ne m'en faut pour me passer du vôtre; le Docteur Lanternon que je viens de reconnoître pour mon Pere....

PANTALON *l'embrassant.*

Vous êtes il figlio del Dottore Lanterno, il mio caro amico?

NISON *en Arlequin.*

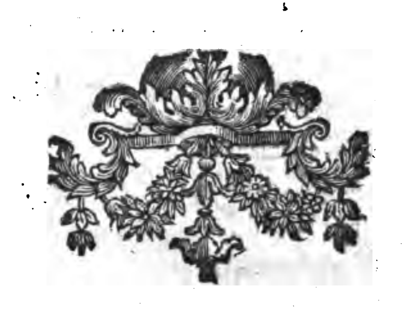
Ah! nous allons bien-tôt voir un dénouëment à l'Italienne.

PANTALON.

[onsieur, en ce cas j'approuve votre matrimo-

NISON *en Arlequin à Pantalon.*

aisant réflexion que vous êtes trop vieux pour
sfer une jeune personne, il n'en faut pas da-
age pour contenter tout le monde. Allons, al-
, passons au Divertissement, & puisque j'ai pris
asque d'Arlequin, je tiendrai ici sa place jus-
ce qu'il revienne.



DIVERTISSEMENT.

ENTRE'E
de tous les Caracteres de la Comedie Italienne.

UN VENITIEN *chante.*

NOn, ce n'eſt que dans la jeuneſſe,
Que l'on doit ſuivre les amours;
Sur nos vieux jours
Ils nous trompent ſans ceſſe:
Suivons Bachus, laiſſons-là la tendreſſe,
Il eſt de la vieilleſſe
L'unique recours.
Non ce n'eſt que dans la jeuneſſe,
Que l'on doit ſuivre les amours.



ENTRÉE

le Polichinels & de Dames Ragondes.

AGATHINE.

mets au bas de sa requête,
Amoureuse, honnête,
ıaland de bonne façon,
Bon:
celle que me présente;
une main tremblante,
ıllard froid & languissant,
Néant.

NISON *en Arlequin.*

du Contrat d'hymenée,
ır toute l'année,
ıur signe & met sans façon,
Bon:

Même il paye sans répugnance
Un quartier d'avance;
Mais s'il faut aller plus avant,
Néant.

ENTRÉE

De Pierrot & de Perrette.



ʼAUDEVILLE.

Ans tous les differens états,
Que l'on rencontre d'embarras !
d à tout le monde on veut plaire.
is le matin jusqu'au soir,
e veut blanc & l'autre noir.
Comment faire ?

mant qu'on voit soir & matin,
nt ennuyeux à la fin ;
: être rare pour plaire.
gne-t-il, on prend l'essort,
absens ont toujours tort.
Comment faire ?

vous prenez fille à quinze ans,
'a pas les sentimens
faut dans l'amoureux mystere ;
is attendez plus long-tems,
tre aura pris les devants.

Comment faire ?

Si votre femme a peu d'appas,
On ne vous la ravira pas,
Mais elle ne vous plaira guere.
Pour peu qu'elle ait de quoi tenter,
Vos Voisins en voudront tâter!
Comment faire ?

Si vous ne vous mariez pas,
Vos biens après votre trépas
Passeront en main étrangere.
Et si vous devenez Epoux,
Vos Enfans seront-ils à vous ?
Comment faire ?

Pour réussir dans les amours,
L'argent est d'un puissant secours;
Qui n'en a point n'avance guere.
Mais souvent l'Amant financier,
Est traité comme un Créancier.
Comment faire ?

Les jeunes filles de mon tems,
S'armoient de griffes & de dents;

Ma foi je n'en attrapois guere :
Elles sont douces maintenant,
Mais moi j'ai quatre-vingts-un an.
Comment faire ?

Maris, si vous êtes jaloux,
Et gardez vos femmes chez vous,
Elles s'en vengent d'ordinaire :
Si par douceur vous les menez,
Elles vous menent par le nez.
Comment faire ?

LA PETITE FILLE.

Un Galant d'un âge un peu mûr,
M'est choisi pour Epoux futur :
Mon enfance fait qu'il differe ;
Si je suis trop jeune à présent,
Il sera trop vieux s'il attend.
Comment faire ?

LA COMEDIE FRANÇOISE.

Le Comique écrit noblement,
Fait bâiller ordinairement,
A tout le monde il ne peut plaire.

Le plaisant passe pour boufon,
On y rit sans le trouver bon.
Comment faire?

LA COMEDIE ITALIENNE.

Si nous voulons parler François,
Nous nous trompons à chaque fois,
Faute de sçavoir la Grammaire:
Si nous parlons Italien,
Les trois quarts n'y comprennent rien.
Comment faire?

ENTRE'E GE'NE'RALE
de tous les Caracteres Italiens.

FIN.

A CHASSE

DU CERF,

MEDIE-BALLET.

Réprésentée en 1726.

ACTEURS du Prol

Melle. DU FRESNE,	
Melle. LA MOTTE,	Come
Melle. DU BOCAGE,	
Mr. LE GRAND,	Com
UN AUTEUR.	

La Scene est dans les Foyers Comedie.



LA CHASSE DU CERF,

COMEDIE-BALLET.

PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

Mesdemoiselles DU FRESNE, LA MOTTE & DU BOCAGE assises chacune sur un fauteüil, restant un tems à se regarder sans rien dire.

Melle. DU FRESNE.

HE' bien, Mesdemoiselles, resterons nous encore long-tems dans ce profond silence ? Trois femmes ensemble depuis un quart d'heure sans parler ! voilà ce qui ne s'est jamais vû.

Melle. LA MOTHE.

Que voulez-vous que nous disions ? La situati où nous nous trouvons nous coupe la parole : vo la moitié de notre Troupe partie, & il nous f joüer la Comedie ; nous ne manquons point zele, mais il nous faut des Piéces & des Acte pour les exécuter.

Melle. DU FRESNE.

Je suis aussi chagrine que vous, mais pour c il ne faut rien perdre de nos droits, il faut parler

Melle. DU BOCAGE.

Parlons, Mesdemoiselles, parlons, & cl chons du moins un remede à tout ceci.

Melle. LA MOTTE.

Il nous faudroit d'abord un bon Auteur.

Melle. DU FRESNE.

Où le trouver ? vous sçavez bien que ceux premier rang veulent prendre tous leurs avanta & ne distribuer leurs rôles qu'aux premiers Acte Ainsi nous ne pouvons avoir que des Auteurs second ordre ? Songeons à autre chose. Si n joüions cette Tragedie qu'on nous a proposée ?

Melle. DU BOCAGE.

Ah, fy donc, du serieux ! nous ferions ri joüons plûtôt cette Comedie en cinq actes qu'o reçûë dernierement.

Melle DU FRESNE.

Fort-bien, pour faire bailler tout le mon

est encore plus serieuse que la Tragedie.

Melle. LA MOTTE.

›ur moi, si j'en étois cruë, nous joüirions ıstorale: cela est si joli, une Pastorale!

Melle. DU BOCAGE.

ıcore une Pastorale.

Melle. DU FRESNE.

ais il n'étoit pas necessaire de rompre le silen- ›our nous trouver toutes trois d'un avis con- e.

TOUTES TROIS ENSEMBLE.

Melle. DU FRESNE.

ais vous avez beau dire, pour moi je suis la Tragedie.

Melle. DU BOCAGE.

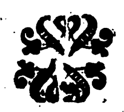
: moi je vous conseille de joüer au plûtôt la edie.

Melle. LA MOTTE.

n'en démorderai point, & l'on jouëra la ›rale.

Melle. DU FRESNE.

›rt-bien, parlons toutes trois ensemble, cela ncore mieux.



SCENE II.

Mr. LE GRAND, Mesdemoisel DU FRESNE, LA MOTTE, DU BOCAGE.

Mr. LE GRAND.

COmment donc ! Mesdames, quand toute Troupe seroit ici on n'entendroit pas plus bruit ?

Melle. DU FRESNE.

Il y a de la difference, nous ne disputons que p le bien du general, & il n'y a point entre nous d terêt particulier.

Mr. LE GRAND.

De quoi s'agit-il donc ?

Melle. DU FRESNE.

Vous voyez l'embarras où nous sommes, j proposois à ces Dames de joüer cette Trag que la grande Troupe a refusée.

Mr. LE GRAND.

Hé bien, Mesdemoiselles, y a-t'il de la rai là dedans ? Comment pouvez-vous vous flatt avec le petit nombre d'Acteurs que nous somm

e faire réüssir une Tragédie que la Troupe
eral n'a pas trouvée joüable ?

Melle. DU BOCAGE.

ſt-il pas vrai, Monſieur, que nous ſerions
de joüer cette Comedie en cinq actes que
ouve ſi bien écrite ?

Mr. LE GRAND.

a eſt trop ſerieux pour ce tems cy, où le
n'attend que des bagatelles qui l'amuſe.

Melle. LA MOTTE.

t mon ſentiment. Il ne faut que des baga-
& c'eſt ce qui me faiſoit propoſer cette
ale.

Mr. LE GRAND.

, Mademoiſelle, nous venons d'en joüer

Melle. LA MOTTE.

bien, Monſieur, cette nouveauté n'a-t'elle
t plaiſir ?

Mr. LE GRAND.

, elle a réüſſi. Mais ce n'eſt point-là du
e qu'il nous faut, nous n'avons beſoin à
que d'une Piéce Comique en trois actes
es Divertiſſemens, qui puiſſe dédomma-
aris des Spectacles qui lui manquent ; nous
ns une toute prête dans ce goût-là.

Melle. DU FRESNE.

dà, allez l'expoſer ſur votre Théâtre ?

Mr. LE GRAND.

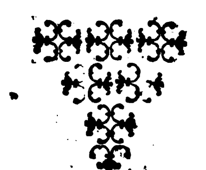
Pourquoi non ? elle y sera aussi-bien exec
que par tout ailleurs. On pourra la trouver m
vaise, mais peut-être on y rira, & si l'on y
on y reviendra ; & j'aime mieux cela que
grandes Piéces ennuyantes vantées par quel
beaux esprits amis de l'Auteur, parce qu'
sont dans toutes les regles d'Aristote ; le P
n'en dit point de mal, mais il ne les voit
deux fois.

Melle DU FRESNE.

Il a encore raison.

M. LE GRAND.

Croyez-moi, Mesdames, après avoir vû
Arlequin sur notre Théâtre ; nous y pouvon
hazarder, & sur tout, comme je vous a
dans un tems où Paris n'a ni Troupe Italie
ni Opera Comique. Mais voici justement l'A
de la Piéce en question.



SCENE III.

UN AUTEUR, Mr. LE GRAND
Mesdemoiselles DU FRESNE,
LA MOTTE, DU BOCAGE.

L'AUTEUR.

COmment donc, Mesdames, je viens tout exprès de la Campagne pour voir joüer ma Piéce au jour prefix que vous m'aviez marqué, & je ne la vois pas seulement affichée.

Mr. LE GRAND.

Oh pour cela, ce ne seroit pas la premiere fois que nous aurions manqué de parole; vous êtes encore bien heureux que nous ne vous payons pas de quelque indisposition.

L'AUTEUR.

Cela seroit cruel, que l'on ne joüa pas ma Piéce lorsque j'ai fait avertir tous mes amis de venir l'aplaudir aujourd'hui.

Mr. LE GRAND.

Ces Demoiselles en proposoient d'autres, mais j'ai tenu bon pour la vôtre.

L'AUTEUR.

Et quelles raiſons avoient-elles de ne la vouloir point repreſenter ?

Melle. DU FRESNE.

Pour moi, Monſieur, je vous dirai franchement que j'y trouve des Scenes un peu trop badines & trop folatres pour notre Théâtre.

L'AUTEUR.

Plaiſant ſcrupule ! & c'eſt avec des Piéces dans ce goût-là que les autres Théâtres vous ruinent les trois quarts de l'année. Je crains bien plûtôt qu'on ne trouve ma Piéce trop ſérieuſe dans des endroits; car enfin aujourd'hui on veut rire.

Melle. LA MOTTE.

La Chaſſe du Cerf ! le plaiſant titre !

L'AUTEUR.

Je l'ai mis exprès pour faire paſſer quelques termes de Chaſſe que j'ai hazardez, & qui ne feront peut-être pas entendus de tout le monde. J'aurois pû fort bien intituler ma Piéce la Vangeance de l'Amour, mais c'eſt un titre trop vague & trop uſé.

Melle. DU BOCAGE.

Quoi, Monſieur, vous n'avez point retranché tous vos termes de Chaſſe comme on vous l'avoit conſeillé ?

L'AUTEUR.

Non pas entierement, Mademoiselle, il a bien fallu en conserver quelques uns qui sont absolument necessaires au sujet.

Melle. LA MOTTE.

A propos de sujet, je trouve le vôtre bien bizarre.

L'AUTEUR.

Tant mieux, il en sera trouvé plus nouveau. Voulez-vous toujours des Tantes dupées par leurs Niéces, des Amans supplantez par des Rivaux, des Procureurs trompez par leurs Femmes, & des Notaires gagnez pour faire le dénoüement? Cela est trop commun, & l'on ne voit que cela dans la plûpart des Pieces d'aujourd'hui.

Mr. LE GRAND.

Monsieur a raison, & si vous m'en croyez nous joüerons tout à l'heure sa Piéce telle qu'elle est, aussi bien tout étoit prêt pour la repeter.

Melle. DU FRESNE.

Quoi, sans l'avoir annoncée ni affichée?

Mr. LE GRAND.

Et qu'importe, nous surprendrons le Public, & nous ne serons pas les premiers Comediens qui se seront servis de ce stratagême pour prévenir les cabales. Croyez-moi, allons promptement nous habiller.

tissez vos voisins à propos aux endroits
faudra battre des mains.

Fin du Prologue.

LA CHASSE DU CERF,

COMEDIE-BALLET.

ACTEURS.

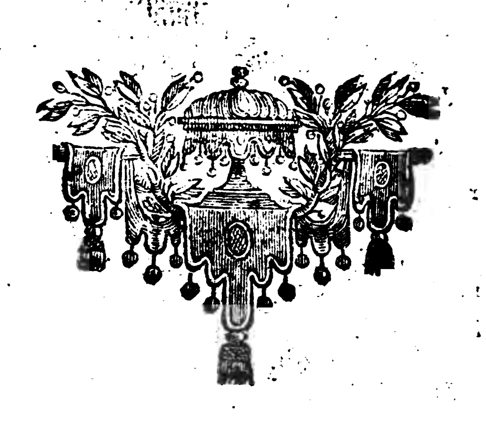
L'AMOUR.
DIANE.
DORIS, AGLANTE, SILVIE, LUCINETTE, } Nimphes de Diane.
ACTEON, Prince Thebain.
HILACTOR. CELIDAN, } Chasseurs, Amis d'Actéon.
LICAS, Valet de Limier.
ZACORIN, Domestique d'Actéon.
DROMONT, Garde-Chasse de Diane.
LE SOMMEIL & sa suite.
Troupe DE SONGES.
Troupe DE NIMPHES DE DIANE.
Troupe DE SILVAINS.
Troupe DE PIQUEURS.

La Scene est dans la Forest de Gargaphe.

SCENE II.

ZACORIN seul.

Je ne sçais ce que cela veut dire; je n'ai pû fermer l'œil de toute la nuit : ce n'est pourtant pas que de fatigue. Il nous a fallu coucher tous au fond de la Forêt pour requêter à la pointe du jour le Cerf qu'Actéon manqua hier. Mais l'Aurore commence à paroître, & voici déja Hilactor & ...idan, les amis d'Actéon mon Maître.



SCENE III.

HILACTOR, CELIDAN, ZACORIN.

HILACTOR.

AH ! c'eſt toi, Zacorin, que fais-tu-là ?

ZACORIN.

Je rêve en attendant le réveil.

HILACTOR.

N'as-tu point de nouvelles à nous apprendr

ZACORIN.

Je me ſuis couché ſans ſouper.

HILACTOR.

Cela eſt aſſez nouveau en effet. N'as-tu vû e re perſonne ?

ZACORIN.

Non, Seigneur, mais je crois qu'Actéon ar ra bien-tôt. C'eſt ici le lieu du rendez-vous, i promis de s'y rendre des premiers.

HILACTOR.

Je voudrois qu'il y fût déja, car nous ne vons nous y prendre de trop bonne heure po pas manquer notre Cerf d'hier.

CELIDAN.

Je crois qu'il ne nous donnera pas grande peine
ıjourd'hui. Nous l'avons laissé à deux heures de
it, & il étoit trop las pour s'être éloigné du lieu
ı nous l'avons brisé.

HILACTOR.

Je n'ai jamais couru d'Animal plus rusé que ce-
i-là. Combien de fois a-t-il fait bondir le change !
ɔmbien de tems s'est-il obstiné à battre l'eau ?

CELIDAN.

Ce qui nous a le plus nui, c'est ce relais que Po-
:lés a donné mal à propos.

ZACORIN.

Dites plûtôt cette vieille Prêtresse de Minerve qui
:raversé notre chemin. Il n'y a rien qui porte gui-
ıon aux Chasseurs comme ces sortes de rencontres.

HILACTOR.

Bon ! quels contes !

ZACORIN.

C'est la verité. Nous n'aurions pas été si malheu-
ıx, si nous avions rencontré quelque Nimphe de
nus.

HILACTOR.

Tu as là, mon pauvre Zacorin, des superstitions
ın ridicules.

ZACORIN.

Dites tout ce qu vous voudrez, mais j'ai dans la
ısée qu'il sera très-difficile de revoir aujourd'hui
ce Cerf-là.

HILACTOR.

Et moi, je crois le contraire. Il a trop de tenu les abois devant nos Chiens pour craindre q prenne desormais le change. Nous l'avons p chassé, raproché, relancé ; & si la nuit ne fût nuë.... Mais voici Actéon. Quel trouble pa sur son visage !

SCENE IV.

ACTEON, HILACTOR, CELIDA ZACORIN, Suite de Piqueurs

ACTEON.

AH ! mes chers amis, vous voyez le plus i tuné de tous les mortels ; j'ai perdu enfi liberté.

HILACTOR.

Comment, Seigneur ?

ACTEON.

Je viens de voir Diane pour la premiere foi cette vûë m'a mis dans le trouble où vous me v

HILACTOR.

Vous venez de voir Diane !

ACTEON.

Dans ce même moment, elle poursuivoit

urſe un Sanglier terrible. L'Animal bleſſé d'un de s traits, retournoit ſur elle quand elle s'eſt arrêſe pour le percer d'un ſeçond qui l'a mis à mort. 'admirois ſon intrépidité & ſon adreſſe, lorſque détournant ſa vûë ſur moi, elle m'a lancé un regard plein de grace & de fierté qui me pénétrant juſqu'au cœur, m'a ſemblé un trait des plus ſenſibles. J'en ai treſſailli dans le moment, & dans un tranſport dont je n'étois pas le maître, je courrois à elle avec moins de reſpect que d'ardeur, quand elle-même a repris ſa courſe avec tant de légéreté, que la plante de ſes pieds touchoit à peine la ſurface des aux qu'elle a traverſé pour ſe dérober à ma vûë. J'ai bien-tôt ceſſé de la voir, mais ſon image Divine a reſté gravée dans mon cœur, & je ſuis réolu de tout entreprendre pour la retrouver, la mort dût-elle être le prix de ma témérité.

ZACORIN.

Touchez-là, Monſeigneur, je ſuis dans le même cas que vous.

HILACTOR.

Quoi, miſérable, tu oſerois aimer auſſi Diane?

ZACORIN.

Non pas, de par tous les Diables, je ne ſuis pas ſi ou, je me contente d'aimer Lucinette, une de ſes jeunes Nimphes, qui ne coure pas ſi vite qu'elle à beaucoup près, & que je rencontrai l'autre jour ſeule. C'eſt le plus gentil corſage du monde.

ACTEON.

Ah ! mon cher Zacorin, tâche de me faire ler à cette petite Nimphe, qu'elle puisse déco à Diane ce que je sens pour elle. Je veux de côté tâcher de gagner Dromont son Garde-Ch il a été autrefois à mon service, & quoique ru il pourroit . . .

HILACTOR.

Hé, Seigneur Actéon, abandonnez, croyez cette entreprise téméraire, songez aux malh qui vous en peuvent arriver.

ACTEON.

Tout ce que vous me direz ne servira de je suis d'un âge à faire des folies & non des xions.

ZACORIN.

C'est bien dit, & je suis résolu d'être aussi que mon Maître.

CELIDAN.

Peut-être que le plaisir que nous donnera auj d'hui la chasse, vous fera oublier cette renco malheureuse.

HILACTOR.

C'est bien dit. Il faut donc promptement sé nos relais. Célidan, rendez-vous sur le chemi Platée, entre le lieu où nous redonnâmes le Cer Chiens, & le Pays d'où nous l'avions amené Que Lincée occupe le Val de Mégare, & qu

ienne au fond de la Forêt. Et nous, Sei-
partons pour aller revoir du Cerf dont on
uit rapport, & s'il est veritable, nous irons
ipper à nos brisées.



SCENE V.

ZACORIN seul.

ons-les partir, & tandis qu'ils vont courre
Cerf, & tâchons de requester Lucinette,
point d'autre Limier que l'Amour, mais
qu'il me conduira vers le Fort où elle a
nuit: En effet j'y découvre des pinces d'une
de son âge. Courage, Amour, va outre,
'ault, Vault par les foulées: Mais que vois-
st Dromont, le Garde-Chasse de Diane,
de l'éviter.



SCENE VI.

ZACORIN, DROMONT.

DROMONT.

QUe je suis malheureux ! Il y a trois jours que je cherche ce maudit Singe qui s'est échapé de la Ménagerie de Diane, & je n'en puis avoir de nouvelles. Mais j'entens remuer quelque chose autour de moi, ne seroit-ce point lui ? Non c'est Zacorin. Que le Diable vous emporte.

ZACORIN.

Pourquoi ?

DROMONT.

Je croyois avoir trouvé notre Singe, & c'est vous.

ZACORIN.

Vous me faites beaucoup d'honneur de m'avoir pris pour lui.

DROMONT.

Ne pensez pas railler, il vous ressembloit comme deux goutes d'eau.

ZACORIN.

C'étoit donc un beau Singe ?

DROMONT.

Il étoit grand comme un âne, mais il n'en étoit

oins gracieux ; toutes nos Nimphes sont au
oir qu'il soit perdu ; elles lui faisoient mille
:s, il leur faisoit mille singeries ; on ne le nour-
que de confitures & des fruits les plus exquis ;
hien d'animal s'en est allé sans rien dire.

Z A C O R I N *à part.*

! morbleu, ce sera le Singe qu'un de nos gens
autre jour, & dont on a rempli la peau de
pour le garder par curiosité.

D R O M O N T.

m, que dites vous ?

Z A C O R I N.

lis que ce Singe-là est un fou, d'avoir quitté
bonne Auberge, & que si j'avois été à sa pla-
ne serois estimé trop heureux.

D R O M O N T.

mme il est deffendu à nos Nymphes de regar-
hommes en face, elles étoient du moins con-
d'avoir auprès d'elles un Animal qui ressem-
quelqu'un d'eux.

Z A C O R I N.

mment, il est deffendu à vos Filles de regarder
mmes ?

D R O M O N T.

i vraiment, & aux hommes de leur parler sur
d'être métamorphosez. Et voila déja de ma
issance cinq ou six débaucheurs de Nymphes
tre Maitresse a changez, les uns en Loups,

& les autres en Ours. Et d'où diable venez-vous pour ignorer cela ?

ZACORIN.

Je ne croyois pas qu'il y eût des deffenses si rigoureuses. Mais vous qui êtes au service de Diane ?

DROMONT.

Oh! moi, je suis sans consequence, & Diane sçait que j'ai assez de peine aprés ses chiens sans songer à l'Amour. Mais adieu, je poursuis mon chemin, si vous avez quelques nouvelles de notre Singe je vous pris de m'en donner.

ZACORIN.

Je n'y manquerai pas. Mais dites-moi un peu, que font vos Nymphes à present ?

DROMONT.

Bon, elles ne sont pas encore éveillées ; pour Diane, elle a déja devancé l'Aurore, & il y a plus d'une heure qu'elle chasse, Mais adieu, je n'ai pas le tems de m'amuser davantage, jusqu'au revoir.



SCENE VII.

ZACORIN seul.

Uisque les Nymphes de Diane ne sont pas encore éveillées, tàchons de dormir de notre côté attendant le grand jour, cela me guerira peut-e de la migraine qui me tourmente, & j'en serai tôt plus frais & plus en état de plaire à Lucinet-si le hazard m'offre à ses yeux. Mais comment exposer à lui parler après ce que me vient de dire omont? c'est à quoi nous songerons à notre ré-il, dormons toujours, le sommeil porte souvent conseil, appellons-le à notre secours. Sommeil, ux sommeil, viens répandre sur moi la douceur de Pavots. Il n'en fera rien, si quelqu'un n'a la nté de l'appeller en musique. Depuis un tems Musique a le privilége d'endormir les gens les us éveillez. Petits Oyseaux, Musiciens de ces Fo-ts, mettez je vous prie, un moment la tête à la nêtre, & joignez vos tendres gazoüillemens au ux murmure de ces eaux.

SCENE VIII.

CHOEUR DES OYSEA
L'AMOUR, ZACORIN
sur un gazon.

L'AMOUR.

JE triomphe, & j'ai mis Actéon hors de l
me. Tandis qu'il est plongé dans de mc
inquiétudes, comme le Sommeil obéït à m
égayons-nous ici un moment, en flatant les
amoureux de Zacorin, par les songes les plus
vagans, & fortifions de plus en plus l'ardeu
ressent pour Lucinette. C'est un fou qui ne nuï
aux desseins que j'ai pris de faire enrager au
d'hui Diane ; d'ailleurs je me plais souvent
diner avec les cœurs des plus chetifs mortels.
n'inspirois jamais que des ardeurs nobles & f
ses, je m'ennuyrois moi même.

L'AMOUR *chante.*

Viens doux Sommeil appaiser la migrain
D'un Chasseur amoureux qui se jette en tes b
Hélas, helas, helas,
Il est si las, si las, si las,

Qu

Qu'à l'endormir tu n'auras pas,
Tu n'auras pas grand'peine.

SCENE IX.

LE SOMMEIL & sa suite, L'AMOUR, ZACORIN endormi.

LE SOMMEIL.

Que tout garde un profond silence;
Vents, cessez de souffler,
Ruisseaux coulez sans violence,
Zacorin va ronfler.

RONFLEMENS DES BASSES.

TRIO.

Ronflez sans allarmes,
Ah que le sommeil est doux!
A ses charmes,
Abandonnez-vous.
Ronflez sans allarmes,
Ah que le sommeil est doux!

LE SOMMEIL.

Réves boufons, Comiques songes,
Accourez, volez en ces lieux.
Par vos agréables mensonges,
Rendez Zacorin heureux,
Par vos agréables mensonges,
Flatez ses désirs amoureux.

ENTRE'E DE SONGES.

UN SONGE.

Zacorin, je suis Lucinette,
Je cede enfin à tes soupirs,
Si mes faveurs sont tes plaisirs,
Je les prodigue, je les jette,
Au devant de tes désirs.

ENTRE'E
des Songes extravagans.

UN AUTRE SONGE.

Heureux Amant.
Songe qu'en ce moment,
L'Amour te change en chien couchant;

Songe qu'en cessant d'être fille,
Lucinette devient Perdreau.
Si le respect te dit, tout-beau,
L'Occasion te dit, pille.

ZACORIN *se reveillant en sursaut aboye comme un Chien, & le sommeil & sa suite disparoissent.*

Houp, houp; mais le Perdreau s'est envolé. Helas! on dit bien vrai que tous Songes sont mensonges. je pensois aller gober Lucinette, & je n'ai gobé que du vent. mais il me vient une bonne idée pour m'introduire auprès de Lucinette sans être reconnu de personne. Courage Zacorin c'est l'Amour qui t'inspire, il ne t'abandonnera pas dans ce que tu vas entreprendre.

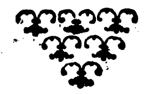
Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE I.

DROMONT *seul.*

C'Est ici que Diane va rassembler toutes [ses] Nymphes ; & elle m'a chargé d'en écarter [les] Silvains, les Faunes & les Satyres, s'il en tom[boit] quelqu'unes entre leurs pattes : autant de gobé[es]. Ils vous l'enleveroient aussi-tôt dans la Forêt [de] Venus, qui est tout proche d'ici, & puis allez les chercher-là. Si-tôt que la Riviere est passée c'est un lieu de franchise. Mais que vois-je ? le Prince Actéon ? je le croyois à la Chasse.



SCENE II.

ACTEON, DROMONT.

ACTEON.

H ! mon cher Dromont, que j'ai de joye de te
la rencontrer.

DROMONT.

Monseigneur, c'est bien de l'honneur pour moi.

ACTEON.

Tu sçais que je t'ai toujours aimé.

DROMONT.

Oh, par de-là mes mérites, Monseigneur ! il me
iviens que du tems que j'avois l'honneur de vous
partenir, j'étois comme le poisson dans l'eau.

ACTEON.

Tu n'as rien perdu en entrant au service de Diane.

DROMONT.

Cela est vrai, je suis dans une assez bonne con-
tion, cependant il m'en ennuye, & j'avois beau
iup plus de liberté quand j'étois auprès de vous.
outes ces Nymphes me font tous les jours mille
.ches, elles me viennent sans cesse agacer. Oh ! ne
.e parlez point du service des femmes.

ACTEON.

Compte-tu pour rien d'être auprès d'une si mante Maîtresse? tu la vois tous les jours, t parle, tu la sers.

DROMONT.

Et comptez-vous pour rien d'avoir la gar toutes ses Filles?

ACTEON.

Si tu voulois m'être favorable, mon cher mont, je changerois bientôt ta condition e fortune des plus considerables.

DROMONT.

Cela me viendroit bien à point. Et en quo rois-je vous être utile?

ACTEON.

J'aime, j'adore Diane, & si tu voulois lu ler de mon amour....

DROMONT.

Vous aimez Diane? Ah vous voilà bien to Et d'où diantre vous est venu cet amour-là? qui condamniez tant autrefois les amoureux?

ACTEON.

Je viens de voir cette Déesse pour la pre fois, je me suis senti blessé d'un trait si terribl je n'en guerirai jamais.

DROMONT.

Il y avoit longtems que l'amour vous g ce coup-là. Ma foi je vous plains, car Dia

pas qu'on parle de tendresse à la moindre de ...imphes, ce seroit bien pis si on lui en parloit.

ACTEON.

...ue sçais-tu? souvent on blâme dans les autres ...u'on passe aisément à soi-même; & seroit-elle ...emiere Déesse qui auroit écouté les soupirs d'un ...tel?

DROMONT.

...lle-là est faite tout à rebours des autres. Elle se ...e d'un rien, & quand elle est offensée, il n'y a ...it de Déesse plus vindicative.

ACTEON.

...le lui parle de mon amour qu'en passant, & ... lui dire que je te l'aye déclaré, fais lui seule...it connoître que tu le soupçonne.

DROMONT.

...llons, je veux bien m'exposer à tout pour vous...re; mais il faudra que j'employe bien de l'ef... pour en venir à bout.

ACTEON.

...onge que mon bonheur, mon repos & ma vie ... entre tes mains.

DROMONT.

...'aurai soin de tout cela, allez rejoindre votre ...upe comme si de rien n'étoit, & ne paroissez ...nt ici, j'irai tantôt vous rendre compte de ce que ...rai fait.

SCENE III.

DROMONT seul.

VOilà une bonne chienne de commission d[e] je me charge-là. Après tout le pauvre [...] est un bon Prince, ce n'est pas sa faute s'il [...] cœur tendre; mais d'un autre [...] nôtre D[...] l'a dur comme un rocher. La voici avec u[...] tie de ses Nimphes, attendons qu'elle soit seul[e] lui parler.



SCENE IV.

ANE, DORIS, AGLANTE, SILVIE, LUCINETTE.

DIANE.

Enes, cheres Compagnes de Diane, retirons-nous sous ce feüillage épais, Actéon & sa trou… hassent dans cette Forêt, & nous devons éviter s regards profanes.

DORIS.

En verité, Déesse, il y a trop de cruauté à vous cacher ainsi sans cesse vos appas ; de quoi vous cette Beauté capable de ravir les mortels & les …ux, si vous n'en faites aucun usage ?

DIANE.

Je laisse à la coquette Venus l'ambition de …ire : cette Déesse pour s'être renduë trop fami…e, ne s'est attirée que des vœux sans respects, & …offrandes méprisables ; on l'aime sans l'estimer. …ais moi, j'ai cet avantage, que sans me voir on …desire, on me respecte autant qu'on me redou…, & c'est ce que je demande.

DORIS.

Ah ! Déesse, si j'osois parler, j'aurois bien des choses à vous dire là-dessus !

DIANE.

Parle, ma chere Doris, tu sçais que tes discours n'ont jamais pû m'offenser ; tu t'exprimes avec tant de naïveté & d'enjouëment, que tu me peux dire librement toutes mes veritez.

DORIS.

Hé bien, je vous soutiens donc que c'est la plus grande injustice du monde, que de se cacher quand on est belle.

DIANE.

Pourquoi ?

DORIS.

C'est que notre beauté n'est pas un bien qui nous appartienne ; le Destin ne l'a pas faite pour nous, elle est faite pour le plaisir de ceux qui ont des yeux pour la regarder.

DIANE.

Quoi ! mes appas ne sont pas à moi ?

DORIS.

Non certainement ; c'est le bien d'autrui ! vous n'êtes, pour ainsi dire, que gardienne de votre beauté ; tous les yeux du monde ont sur elle des droits, & c'est leur dérober leur bien que de les priver du plaisir d'une si charmante vûë.

DIANE.

Je crois faire grace aux prophanes de prévenir les

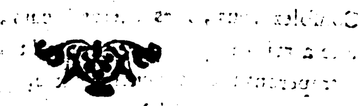
s desirs, & les coupables feux que mes at-
urroient allumer dans leur ame, & que je
ɔis obligée de punir comme j'ai déja fait
ɔis.

DORIS.

'eroit-ce une si grande offense que d'oser
ıer ?

DIANE.

: rarement sans espoir, & cet espoir seroit un
le respect à ma Divinité, qui attireroit bien-
es traits de ma vengeance sur le téméraire
it se flater... Mais finissons ce discours, &
ıs jamais de l'Amour que pour le detester.
ıeure où le Peuple s'assemble dans mon
pour m'offrir ses vœux, je vais invisi-
ɔir ses offrandes, & respirer un moment
ju'on fait brûler sur mes Autels. Pendant
aimables Nimphes, allez rassembler vos
ıes, & livrez-vous à d'innocens plaisirs,
dans vos jeux & vos chansons, toute
que l'Amour vous inspire; je promets à
ır un Arc & un Carquois des plus galans à
ous qui en aura dit le plus de mal.



SCENE V.

DORIS, AGLANTE, SILVIE, LUCINETTE.

AGLANTE.

Livrez-vous à d'innocens plaisirs. Cela est bien aisé à dire ; mais la Déesse est si sévere, qu'elle trouve du crime à presque tout.

LUCINETTE.

Hélas ! je n'en goûte plus depuis que nous avons perdu notre Singe.

SILVIE.

Ah ! Lucinette, qu'allez-vous rappeller à notre mémoire ! Ne m'en parlez point, sa perte m'a été aussi sensible qu'à vous.

AGLANTE.

Pour moi je le regreterai toute ma vie.

DORIS.

Consolez-vous, mes cheres Sœurs, le Garde-Chasse a mis des piéges par toute la Forêt, nous en attraperons bien-tôt quelqu'autre.

LUCINETTE.

Il ne sera pas apprivoisé comme Magotin.

AGLANTE.

Oüi, il nous amenera peut-être quelque Singe mal-faisant, qui nous mordra en feignant de nous caresser.

DORIS.

Diane a bien eu le pouvoir de rendre dans un moment Magotin sage & docile; s'il en tombe quelqu'autre dans les filets, elle lui imprimera le même respect qu'avoit le premier; rien n'est impossible à notre Déesse. Mais que vois-je au haut de cet arbre?

SCENE VI.

DORIS, AGLANTE, SILVIE, LUCINETTE, ZACORIN en Singe.

LUCINETTE.

AH! ma Sœur, je crois que c'est notre Singe.

SILVIE.

Si ce n'est pas lui, il lui ressemble tout-à-fait.

LUCINETTE.

Ah! ma Sœur, c'est lui-même.

DORIS.

Voyons de plus près. Magotin, Magotin ? Il est encore tout effarouché.

AGLANTE.

Venez, mon fils, venez. Ah ! ma Sœur ce n'est pas lui, il vous fait la grimace.

SILVIE.

C'est qu'il ne vous connoit pas comme moi. Vous allez voir. Magotin, Magotin ?

LUCINETTE.

Bon, vous l'avez fait fuir. Nous voilà bien chanseuses ; que ne me laissiez-vous l'appeller ? il connoît mieux ma voix que celle de personne. Il revient, ne dites mot, & laissez moi faire. Petit, petit, petit, descendez, mon ami, descendez, on ne veut point vous faire de mal, c'est Lucinette qui vous appelle. Hé bien ? que vous avois-je dit ? Ne le voila-t-il pas qui descend ? Bons Dieux que de caresses !

SILVIE.

Ah ! l'aimable animal !

LUCINETTE.

Je vais lui donner du bonbon. Allons, baisez la main.

AGLANTE.

Il n'a rien oublié de ses singeries.

DORIS.

Allons, dansez, sautez pour Diane, sautez

r moi, pour Aglante, pour Silvie, pour inette.

SILVIE.

h! je suis jalouse, il saute mieux pour Lucinette.

DORIS.

autez pour les vieilles Nymphes, pour les lles Nymphes.

(le Singe refuse de sauter.)

AGLANTE.

n'en fera rien, & il commence même à se ér; Si vous m'en croyez, mes Sœurs, nous emettrons sa chaine.... Au secours.

utes les Nymphes ensemble, crient & s'enfuient voyant le Singe en fureur.)



SCENE VII.

LUCINETTE, ZACORI en Singe.

LUCINETTE.

POur moi, je ne le crains point, il ne m'a mais fait de mal. Venez, venez, mon a je ne veux point vous enchaîner, moi.

ZACORIN.

Ah! charmante Lucinette!

LUCINETTE.

Ah!

ZACORIN.

Ne vous effrayez pas, Nymphe adorable, fuyez point un Veneur malheureux, qui loin vouloir vous donner la Chasse, vient se jetter même à corps perdu dans vos filets.

LUCINETTE.

Où suis-je? qu'entens-je? ah je n'en puis reve que dois-je penser de ce que je vois? Diane aur elle donné la parole à notre Singe?

ZACORIN.

Je ne suis point un Singe, belle Lucinette

s le plus tendre, le plus passionné de tous les
mmes.

LUCINETTE.

Comment, vous êtes un homme ? Ah je dois
us fuir.

ZACORIN.

Hé de grace, restez encore un moment.

LUCINETTE.

Pourquoi donc ? que me voulez-vous ?

ZACORIN.

Vous faire entendre le son de mes soupirs amou-
ux.

LUCINTTE.

Quoi ? c'est de l'Amour que vous voulez me par-
r ? On m'en a toujours fait un portrait horrible,
je vous avouërai franchement que c'est ce qui
ıe donne quelquefois la curiosité de le connoître.
i l'on ne m'en avoit jamais parlé, peut-être n'y
ırois-je jamais songé. Mais où trouve-t'on ce petit
nimal-là ? je voudrois bien le voir une fois dans
ıa vie.

ZACORIN.

Vous n'avez qu'à me regarder, vous le verrez
eint sur mon visage. Mais plûtôt il faudroit pé-
étrer jusqu'au fond de mon cœur, vous verriez....

LUCINETTE.

Paix, ne parlez plus, voilà notre Garde-Chasse,
t vous sériez perdu s'il vous reconnoissoit.

ZACORIN.

Ah ! je suis mort ! où fuir ?

SCENE VIII.

LUCINETTE, ZACORI
Singe, DROMONT, de
Bouviers.

DROMONT.

Nos Nymphes m'ont averti que le
Mais le voici, prenons bien gard
nous échape. Ah ! ah ! Monsieur le dr
vous tenons pour le coup. Oh vous avez b
nous vous allons garder desi près, que vo
échaperez plus à l'avenir.

(Dromont lui remet sa chaine, il saute sur le

LUCINETTE.

Ah ! Dromont ne lui faites point de m

DROMONT.

Oh ! vous ne connoissez-pas ces ani
ils veulent être battus.

LUCINETTE.

C'est moi qui vous en prie, ne lui faite

DROMONT.

Je le veux bien, mais si dans la suit

ıorduë, ne vous en prenez qu'à vous-même ;
›romptement rejoindre vos Compagnes qui
:n peine de vous.

LUCINETTE *en s'en allant.*

que je tremble pour ce pauvre malheureux !

DROMONT.

vous remerciant, mes amis, maintenant que
:trouvé notre Singe, je n'ai plus besoin de

SCENE IX.

OMONT, ZACORIN
en Singe.

DROMONT.

H ça, Monsieur Magotin, maintenant que
nous sommes seuls, il faut que je vous étril-
la bonne sorte, pour la peine que vous m'a-
lonné depuis trois jours à vous chercher, je ne
s pas que vous vous en plaigniez. Quoi vous
:z vous enfuir encore une fois ! allons ici, oüi,
tout cela est bel & bon, nous sçavons bien
uand vous êtes enchaîné vous êtes souple com-
ıı gand.

(*Il s'échape & veut monter sur l'arbre.*)

ZACORIN.

Hélas ! mon cher Dromont.

(Il se jette à genoux.)

DROMONT.

Misericorde ! un Singe qui parle, au sec
moi.

ZACORIN.

Hé ne faites point bruit, & reconnoiss
les traits de vôtre Singe, l'infortuné Zacori

DROMONT.

Zacorin !

ZACORIN.

C'est lui-même. Par malheur votr
ayant été tué il y a quelques jours par des C
qui ne le connoissoient point, je me suis r
sa peau.

DROMONT.

Fort-bien, pour venir chasser sur nos te
tâcher de nous détourner quelqu'une de no
phes en les amusant par vos singeries ?

ZACORIN.

Hélas, brave & genereux Dromont, ne
dez pas, je vous avoüerai franchement qu
amoureux malgré moi de la belle Luciné
que j'ai cru devoir tout hazarder pour lui
mon amour.

DROMONT.

Vous êtes encore un plaisant magot. Hé
si nos Nymphes vouloient qu'on les pou

, il y a ici d'aussi bons Chasseurs que
fin que vous l'entendiez.

ZACORIN.

croi, mon cher Dromont, quand ce ne
e vous, j'ai toujours admiré votre adresse,
nne mine.

DROMONT.

faites encore le railleur ? oh parbleu, je
is mener tout-à l'heure à Diane dans ce
e.

ZACORIN.

rbleu vous n'en ferez rien, & nous verrons
le plus fort.

DROMONT *se bat avec Zacorin.*

oi, Licarsis, Rustaut, Clabaut, Agrette,
corin les renverse tous par terre & s'échape.)



SCENE X.

DROMONT *seul, se relevant de sa chûte.*

AH le coquin me la payera. Mais vo Nymphes qui s'avancent, elles vien s'exercer à leur ordinaire à la Musique & à l notre Déesse en est aussi entêtée que de la Eloignons-nous. Sitôt qu'elle sera de retou Temple, je saisirai un moment favorat m'acquitter de la commission dont Acté chargé.

SCENE XI.

DORIS seul.

Enez, mes Sœurs, il est tems d'executer les ordres de la Déesse; commençons nos danses os chants, & voyons qui de nous pourra le donner d'horreur de l'Amour.



DIVERTISSEMEN

ENTRE'E DE NYMPH

I. NIMPHE.

L'Amour n'en veut qu'à notre honneur,
Soyons toujours en crainte
D'entrer dans son enceinte,
Evitons ce cruel Chasseur.

Jusqu'à notre défaite,
A cors & cris, il nous poursuit,
Mais la chasse faite,
Notre cœur aux abois réduit,
Souvent il s'en rit,
Et sonne aussi-tôt la retraite.

ENTRE'E.

II. NYMPHE.

En vain mon cœur vers la tendresse panche,

ne veux point joüer avec l'Amour ;
ând on y perd, on y perd sans retour,
and on y gagne, il prend bien sa revanche.

SYMPHONIE:
douce & agréable.

Amour arrive avec les Silvains.

I.er SILVAIN.

'Sans le connoitre,
ies cœurs, voulez vous toujours
léprifer le Dieu des Amours ?
Quand vos apas qui le font naître
lu tems auront suivi le cours,
ous vous repentirez peut-être
voir passé vos plus beaux jours
Sans le connoitre.

NTRE'E DE L'AMOUR
& des Silvains.

DEUX NYMPHES,

DUO.

Quelle invisible flame,

Quels traits sensibles & perçans
Ont penetré mon ame !
Quels sont les transports que je sens !

Je languis, je soupire,
Je crains, je forme des desirs,
Amour si c'est là le martyre
Que l'on souffre dans ton Empire,
Quels doivent être tes plaisirs ?

ENTRE'E DE SILVAIN

& de Nymphes.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE I.

DIANE seule.

Uel désordre est ceci ? que s'est-il donc passé dans mon absence ? que sont devenuës mes phes ? Je croyois les trouver toutes rassem- dans cet endroit, & je n'en trouve pas une. , Dromont, n'y a-t'il rien de nouveau ?

SCENE II.

DIANE, DROMONT.

DROMONT.

JE ne sçache rien, Madame, sinon que l'o rattrapé votre Singe.

DIANE.

Hé bien ?

DROMONT.

Hé bien, il s'est échapé une seconde fois, n'y a pas grand mal, car il étoit devenu si m qu'il a tantôt effarouché toutes nos Filles.

DIANE.

C'est donc pour cela qu'il n'en paroît pa mais j'espere que ma presence les rassurera. t'il rien autre chose ?

DROMONT.

Ah ! Déesse, il est arrivé un grand malh j'ai vû un pauvre Chasseur dans un triste éta

DIANE.

Comment ! quel Chasseur ?

DROMONT.

Le prince Actéon, Madame.

DIANE.

Je l'ai tantôt rencontré. Que lui feroit-il arrivé depuis ce tems-là ?

DROMONT.

C'est de ce tems-là tout justement qu'il a été blessé mortellement.

DIANE.

Et qui l'a blessé ?

DROMONT.

Un Animal bien dangereux, Madame.

DIANE.

Et qui encore ? un Sanglier ? un Ours ? un Tigre ?

DROMONT.

Pire que tout cela, Madame. L'Amour.

DIANE.

Et d'où seroit parti cet Amour ?

DROMONT.

De vos Terres, Madame.

DIANE.

Tu te trompes, mon ami, ce monstre-là n'habite point nos Forêts.

DROMONT.

Cependant.....

DIANE.

Cependant, tu voudrois me faire entendre que quelqu'unes de mes Nymphes lui auroit donné dans la vûë.

DROMONT.

Oh non, Madame, je vous assure.

DIANE.

Un Mortel quel qu'il fût, qui oseroit lever yeux sur elles en seroit puni sevérement.

DROMONT.

La peste, le Prince Actéon n'est pas si impoli cela, il connoît trop le mérite d'une Déesse com vous pour....

DIANE.

Cela suffit, lorsqu'il n'aime aucune de Nymphes, il peut aimer qui bon lui semble je ne m'y oppose pas, je ne puis que le pla dre.

DROMONT.

Ah! Déesse, c'est trop de bonté que vous a lui.

DIANE.

De quoi?

DROMONT.

De lui donner la permission d'aimer qui il v dra hors vos Nymphes.

DIANE.

Pourquoi?

DROMONT.

C'est que c'est vous-même qu'il aime.

DIANE.

Qu'entens-je! Ah quelle insolence! quelle merité!

DROMONT.

...: mais il me semble...

DIANE.

...-toi malheureux, tu ès bien hardi de me tenir ...eils discours : ne sçais-tu pas le respect qu'on ... Diane ?

DROMONT.

...vous demande pardon, grande Déesse, je ...is bien faire. Vous m'avez donné ordre de ...vertir de tout ce qui se passeroit dans vos ...s, & je m'acquite de ma charge.

DIANE.

...téméraire Actéon ose aimer Diane, quand ...s Dieux n'osent lever les yeux sur elle !

DROMONT.

...st aussi ce que je lui ai dit.

DIANE.

...mment ? c'est donc lui qui t'envoye ?

DROMONT.

...s pas autrement, mais...

DIANE.

...oiqu'il en soit, va trouver ce Prince auda... & lui dis que si j'entens jamais parler de ...mour, il apprendra jusqu'où peut aller le ...x de Diane offensée.



JE m'étois douté que les choses iroient co
là, & je suis encore bien heureux de
tiré à si bon marché. Mais voici Zacor
veux me vanger de l'affaire de tantôt, j
pas fâché qu'il soit un peu puni de l'effron
a d'aimer Lucinette.



SCENE IV.

'ROMONT, ZACORIN.

ZACORIN.

E' bien, mon cher Dromont ? êtes vous encore fâché contre moi ?

DROMONT.

ut au contraire, & je viens de déclarer tout Diane l'amour d'Actéon pour elle, comme il avoit prié.

ZACORIN.

bien ?

DROMONT.

bien, son affaire est faite.

ZACORIN.

! quel bonheur ! vous deviez bien aussi parler mienne.

DROMONT.

st aussi ce que je n'ai pas manqué de faire, rois qu'elle ira à peu près de même.

ZACORIN.

oit-il possible ?

DROMONT.

n, cela pouvoit-il aller autrement ? mais je as le tems de vous en dire davantage, il faut

que j'aille au plûtôt trouver Actéon de la par
Diane.

ZACORIN.

Mais du moins apprenez-moi . . . .

DROMONT.

Je n'ai rien à vous apprendre, vous n'avez
vous presenter, vous serez reçû à merveille, &
allez trouver la Demoiselle de la meilleur hum
du monde.

SCENE V.

ZACORIN seul.

QUe Diable ! on disoit Diane si fiere & s
dicule ! je sçavois bien moi, que l'Am
n'offensoit jamais les Belles ; il n'y a que man
de s'y prendre. Mais voici la Déesse, & Lucin
est heureusement avec elle ; je suis si troublé qu
n'ai pas la force de parler, éloignons-nous un
pour reprendre courage.

SCENE VI.

DIANE, DORIS, LUCINETTE.

DIANE.

AH ! que m'aprenez-vous ? Quoi l'Amour a pénétré jusqu'ici ? il m'a enlevé les plus belles de mes Nimphes ? il les a rendu sensibles pour les Dieux de cette Forêt ? Tout a deserté de ces lieux pour aller grossir la Cour de Venus. Ah ! je suis dans une telle fureur que je ne me connois plus, & je ne respire que la vengeance. Mais sur qui me vanger ? si je me plains à Jupiter, il ne m'écoutera pas. Condamnera-t-il l'Amour dont il implore lui-même tous les jours l'assistance ?

DORIS.

Déesse, si nous osions...

DIANE.

Non, non, abandonnons plûtôt toutes ces ingrates Nimphes à leur mauvais sort ; l'Amour qui les a soustraites à mes loix, servira le premier dans la suite à me vanger de leur perfidie ; il m'en reste encore assez pour me dédommager de celles qui m'ont abandonnée ; & quand je n'aurois que Doris & Lucinette qui ont si généreusement repoussé les

graite de l'Amour, c'en seroit assez pour c
soler de tous les chagrins que j'ai essuyé
jour.

(Elle les embrasse.)

SCENE VII.

DIANE, DORIS, LUCINET
ZACORIN.

ZACORIN.

LA Déesse embrasse Lucinette; voici ju
le tems de me présenter. Grande Dée
viens vous rendre grace de toutes vos bonte

DIANE.

Que vois-je? Quel mortel ose s'approche
Quel est-tu.

ZACORIN.

Je suis Zacorin, Madame, un des Chas
la suite d'Actéon

DIANE.

D'Actéon! Viens-tu encore m'entretenir
amour?

ZACORIN.

Non, Madame, je ne suis ici que po
compte, vous sçavez que j'adore Lucinette,

qu'elle ne me hait pas, & je viens vous remercier de la bonté que vous avez d'approuver notre amour.

DIANE.

Que veut dire ceci? Se moque-t-on de Diane? Quoi! je n'entendrai parler ici que d'amour? Le Maître ose s'attaquer à moi, & ses gens à mes Compagnes! Et où est donc le respect qu'on doit à une Déesse à qui tout l'Univers ne doit songer qu'en tremblant?

ZACORIN.

Bas. Que Diable veut dire ceci? *Haut.* Madame, quand vous aurez une Nimphe de moins, c'est pour vous une bagatelle.

DIANE.

Quoi! téméraire audacieux, tu es assez hardi....

ZACORIN.

Moi téméraire, moi audacieux, moi hardi? je vous assûre, Madame que ce sont des noms qui ne me sont pas dûs, & que vous n'avez jamais chassé de liévre plus poltron que moi.

DIANE.

Ah! traître, il faut que le plus affreux trépas...

DORIS.

Hé! Madame, c'est le fou du Prince Actéon, il seroit honteux à une grande Déesse de tremper ses traits dans un sang si abjet.

ZACORIN.

Cela est vrai, Madame, je ne mérite pas de mourir de votre main.

DORIS.

Bornez votre vengeance à le métamor
comme vous avez fait tant d'autres.

DIANE.

Quelle figure faire prendre à ce malheure
qui soit au dessous de la sienne ?

LUCINETTE.

Hé, Déesse, ayez assez de bonté pour lui
souffrir qu'il en ait le choix.

DIANE.

J'y consens.

ZACORIN.

Hé bien, s'il en faut passer par là, je vou
Madame, de me métamorphoser en joli Ep
pour avoir le plaisir de caresser sans cesse Lu

DORIS.

Quoi ! malheureux, tu n'es pas encore g
ton amour ? Hé, Madame, je vous deman
ce toute entiere pour ce misérable.

LUCINETTE.

Je joins mes prieres à celles de Doris.

DIANE.

Va, malheureux, retire-toi, tu es redeva
bassesse qui te dérobe à ma vengeance ;
tout garde-toi de paroître jamais devant m

ZACORIN.

Hé ! Madame la Déesse, je vous le pror
l'en jure....

DORIS.

On n'a pas besoin ici de tes sermens. Mais, Déesse maintenant que le Soleil votre Frere a diminué l'ardeur de ses rayons, ne voulez-vous pas pour vous délasser des fatigues de la journée, aller à votre ordinaire goûter les douceurs du bain dans la claire fontaine qui coule au bas de cette roche, & dont ces bois touffus ferment l'accès ?

DIANE.

Oüi c'est mon dessein, & je vais vous y attendre ; prenez soin de rassembler tout ce qui me reste de fidelles Compagnes pour les y mener avec vous.

ZACORIN.

Mesdames, si vous souhaitez j'irai garder vos habits.

DORIS.

Quoi tu n'es pas encore loin d'ici ; fuis, profane, & ne paroît jamais dans ces lieux.



ZACORIN seul.

ELles ont beau dire, je ne pourrai m'em
d'y revenir toujours. Ah! pauvre Zacorin!
tout je suis bien heureux de ne m'être trouvé
chetif mortel. Souvent les petits se sauvent
Grands laissent leur peau. Mais voici Actéon
diantre vient-il faire encore ici?

SCENE IX.

ACTEON, ZACORIN.

ACTEON.

MAlgré tout ce que vient de me dire Dro
mon amour est trop violent pour le co
dre; & tandis que nos Chasseurs font le

ZACORIN.

ACTEON.

nt ?

ZACORIN.

ACTEON.

e-toi.

ZACORIN.

cez pas plus loin, si vous ne voulez être grenoüille.

ACTEON.

que ce maraut extravague, que veux-tu

ZACORIN.

dire que Diane est à deux pas d'ici avec hes.

ACTEON.

viens de voir Diane ? Ah, trop lieu- el !

ZACORIN.

drois bien ne l'avoir pas vû, car elle é une terrible frayeur.

ACTEON.

faut absolument que tu me conduises où

ZACORIN.

Seigneur, j'ai promis de ne me plus devant-elle.

ACTEON.

du moins dis-moi où elle peut être, je lument la voir.

ZACORIN.

Puisque vous le voulez absolument, vous vez qu'à remonter le long de ce ruisseau, vc trouverez qui se baigne avec ses Nimphes da fontaine qui coule au bas de ce rocher; m vous avertis qu'il vous en arrivera malheur.

ACTEON.

Quoiqu'il puisse m'en arriver, mon amc ma curiosité l'emporte sur tous les perils qui roient suivre une entreprise aussi temeraire. E malheur puis-je craindre qui soit au-dessus di heur que le hazard me presente?

SCENE X.

ZACORIN seul.

QUe *diable* va-t'il là tenter? Je tremb Diane va exercer sur lui une vengean plus terribles. Avec quelle rigueur elle m'a ma chere Lucinette! je serai long-tems à de mon amour, & cette aimable Nimph toujours gravée dans mon cœur. Malheure corin, tu n'oserois plus désormais regarder cet objet si charmant! si tu la vois ce ne sera dormant. En dormant: quelle cruelle extrê

être obligé de fermer les yeux pour voir sa maîtresse ! Mais Actéon est long-tems, je souhaite pour lui qu'il ait pris un autre chemin que celui que je lui ai enseigné, & que Diane....

(Les Nimphes de Diane crient derriere le Théâtre.)

Haye.

ZACORIN.

Ah ma foi pour le coup il a trouvé le nid.

DIANE *derriere le Théâtre.*

Apprens, mortel audacieux,
Comme on punit les curieux.

ZACORIN.

Ah, mon pauvre Maître est assurément payé de sa curiosité ! je crains bien que la Déesse n'étende sa vangeance jusques sur moi, pour lui avoir enseigné. Mais que vois-je ?



SCENE XI.

ACTEON un bois de Cerf sur la tê

ZACORIN.

ACTEON.

AH ! mon cher Zacorin, je suis tout hors moi. Non, jamais rien de si beau ne offert à mes yeux. Que la Déesse me punisse les plus cruels tourmens, il n'est point de p si grande qui égale le ravissement où je suis. si tu sçavois ce que je viens de voir.....

ZACORIN.

Ah ! si vous sçaviez ce que je vois ?

ACTEON.

Que vois-tu ? quelques gouttes d'eau que son dépit la Déesse m'a jetté au visage ; mon veau en a été un peu troublé dans le mom mais ce n'est rien.

ZACORIN.

Et non dà, il y a bien des gens qui traitent de bagatelle : mirez-vous, s'il vous plaît, le clair ruisseau.

ACTEON *se regardant dans le ruisseau.*

Ah que vois-je, malheureux ! mais je sens

ge s'allonger, je sens mes bras s'étendre, mes s se retressissent, une frayeur s'empare de mon. Que dis-je ? je me trouve plus leger que de ume, & il me prend une envie de courir & de e fuir à laquelle je ne puis resister.

ZACORIN *parlant dans l'aile.*

Et où allez-vous donc, Seigneur? avez vous lu l'esprit ? Mais le voilà métamorphosé -à-fait, il a pris la même forme du Cerf que s courrons, & voila nos Piqueurs qui l'apper'ent.

(*Le cors sonne la vûë du Cerf.*)

ZACORIN.

Ah! que vois-je, voilà bien pis, on lui donne vieille Meute.

CHOEUR DE PIQUEURS *derriere le Théâtre.*

Tayaut, Tayaut, Tayaut,
Princesse, Tigresse,
Rapidaut, Rafinaut,
Vitesse, Souplesse,
Murmuraut, Fanfaraut,
Tayaut, Tayaut, Tayaut.

ZACORIN *criant derriere le Théâtre.*

Ah malheureux! Voilà ses chiens qui le pours

ſuivent de plus belle, haye, haye, ce n'eſt pas là le Cerf de Meute, Hourvari, Hourvari à moitié haut.

(*Le Cors continuë à ſonner.*)

ACTEON *en Cerf traverſe le Théâtre.*

ZACORIN *tombe à genoux devant lui, le Cerf & les chiens lui paſſent ſur le corps.*

Ah, mon cher Maître! (*Aux Piqueurs.*) Hé, Meſſieurs, arrêtez-vous donc, & écoutez-moi.

CHOEUR DE CHASSEURS *derriere le Théâtre.*

Tayaut, Tayaut, Tayaut,
Que l'on ſonne,
Que l'on donne,
Comme il faut.
Tayaut, Tayaut, Tayaut.

ACTEON *en Cerf revient ſur le Théâtre avec tous les chiens.*

ZACORIN *courrant après les Piqueurs.*

Ah, voilà bien-tôt mon Maître aux abois.

CHOEUR DE CHASSEURS.

Allali, Allali, Allali,
Qu'on ſe réjoüiſſe,
Que l'air retentiſſe,

ès cors & des cris,
est pris, il est pris.
llali, Allali, Allali.

HILACTOR.

que je voudrois qu'Actéon fût ici present,
oit de plaisir.

ZACORIN *revenant tout essouflé.*

au Ciel, bien plûtôt, qu'il en fût ab-

CELIDAN.

promptement lui lever le pied pour le pre-
Actéon à son arrivée.

ZACORIN.

ez donc, vous allez couper le bras de
aître.

HILACTOR.

lis-tu ?

ZACORIN.

s que cet animal là est Actéon lui même,
ne vient de métamorphoser en Cerf, pour
vûë tout-à l'heure dans le bain toute nuë.

(Il prend le foüet d'un Piqueur.)

iere, chiens, derriere.

HILACTOR.

malheureux ! Et que ne nous disois-tu celà
l ?

ZACORIN.

est-ce que les Chasseurs le plus souvent

entendent raiſon ? Ah, mon cher Maître ! vos chiens vous ont accommodé ! La pau respire encore, hélas ! ſi l'on pouvoit lui du ſecours.

SCENE XII.

L'AMOUR & les Acteurs de la precedente.

L'AMOUR.

SUſpendez vos regrets, Diane touchée d'Actéon va lui rendre ſa premiere forme promptement laver ſes playes dans la pro fontaine dont l'eau ſalutaire va dans ce mom guérir de toutes ſes bleſſures.

ZACORIN.

Ah ! grace aux Dieux, nous en ferons pour la peur.

L'AMOUR.

Et vous, heureux habitans de ces forêt craignez plus déſormais la ſeverité de Diane, que le trait que je viens de lui lancer l'a déja r ſenſible à la pitié ; j'eſpere que dans la ſuit cœur ne ſera pas inpénétrable à l'Amour, &

ai voir que je sçais tôt au tard me vanger de ceux qui méprisent mon Empire.

ZAQQRIN.

Pour moi, Seigneur Amour, je ne l'ai point éprisé.

L'AMOUR.

J'aurai soin d'assurer ton bonheur. Venez tous, pleins de joie & d'allegresse, celebrer ici mon triomphe.



DIVERTISSEMENT

ENTRÉE

De Chasseurs, de Silvains, et Nymphes.

CHOEUR.

QUe tout celebre dans ce jour,
Le Triomphe de l'Amour

UN SILVAIN.

Jeunes Nimphes, venez-vous rendre,
Ne fuyez-plus des traits vainqueurs,
Dont malgré toutes ses rigueurs,
Diane ne peut se deffendre.

CHOEUR.

Que tout celebre dans ce jour
Le Triomphe de l'Amour.

II. SILVAIN.

ns craindre ses peines cruelles,
hasseurs, vous pouvez être Amans.
Courez de belles en belles,
Changez d'objets à tous momens,
Pour les cœurs infidelles,
L'Amour n'a point de tourmens,
Il ne punit que les rebelles.

CHOEUR.

Que tout celebre dans ce jour
Le Triomphe de l'Amour.



VAUDEVILLE

L'AMOUR.

TOutes les Nymphes de Diane,
Me regardoient comme un profane,
Mes traits leur ont livré l'assaut,
Tayaut, Tayaut, Tayaut, Tayaut.
Mais loin de gemir de leurs peines,
Leur cœur trop farouche adouci,
Se plaint encor portant mes chaînes,
D'avoir été trop tard puni.
Et chante Allali, Allali.

UNE NYMPHE.

Qu'un vieillard prés de moi soupire,
Qu'il me parle de son martyre,
Je romps les chiens tout aussi-tôt,
A haut, A haut, A haut, A haut;
Mais qu'au doux son de sa musette,
Un tendre Amant jeune & joli,
S'en vienne me conter fleurette,

Mon cœur en eſt tout réjoüi,
Je chante Allali, Allali.

UN CHASSEUR.

Chaſſeurs qui pourſuivez les Belles,
Si voulez triompher d'elles,
Ne reſtez jamais en deffaut,
Tayaut, Tayaut, Tayaut, Tayaut,
Criez en ſuivant votre proye,
Amour à moi, Velci, Velci,
Si vous ne quittez point la voye,
Vous aurez bientôt réuſſi.
Et puis Allali, Allali.

UNE NYMPHE.

J'aime mieux un Amour volage,
Qu'un Amour qui prend de l'ombrage,
Et me croit toujours en deffaut,
A haut, A haut, A haut, A haut,
L'Amant jaloux gronde ſans ceſſe,
Avec lui toujours Hourvari.
L'inconſtant changeant de Maîtreſſe,
Me permet de changer auſſi,
Et puis Allali, Allali.

AU PARTERRE.

Contre le ſuccès d'un Ouvrage,

Souvent la Cabale fait rage,
S'écriant au moindre deffaut,
A haut, A haut, A haut, A haut,
Mais le Parterre veridique,
Dont le goût n'a jamais failli,
Laissant aboyer le Critique,
Lorsque la Piéce a réussi,
S'écrie allali, allali.

ENTRE'E GENERALE
de Chasseurs, de Silvains & de Nymphes.

FIN.

LA
NOUVEAUTE,
COMEDIE.

Réprésentée en 1727.

DE TEMPS.

MOMUS.

MERCURE.

LISANDRE, Petit Maître de R…

ELIANTE, Jeune Coquette.

UN NOUVELLISTE.

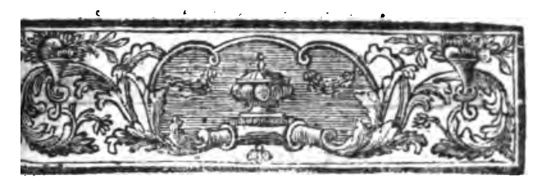
CLAUDINE, Païsanne.

UN VIEUX BARON, } V…
UNE VIEILLE BARONNE, } l'an…
UN PAGE DE LA BARONNE, } mod…

LA CASCADE, Maître de Musi…

LA RIMAILLE, Poëte.

Un Conseiller, une Marquise, une Com…
un Bourgeois, une Bourgeoise, un A…
un Clerc, un Garçon Marchand, un…
vincial, & plusieurs autres person…



LA NOUVEAUTÉ,

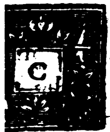
COMEDIE.

Le Théâtre represente un Bois de Cyprès dépoüillez de verdure, au travers duquel passe le Fleuve de l'Ennuy, dont les Eaux sont noires & bourbeuses. On voit sur ses bords plusieurs personnes de divers caractères qui attendent que le Tems vienne les passer, & les tirer de ce triste lieu, & plusieurs images de gens qui s'ennuyent.

SCENE PREMIERE.

LE TEMS une Rame à la main.

Chante.



C'Est ici de l'Ennuy le Fleuve affreux
& sombre,
Les plus heureux Mortels le passent
tour à tour.
Des plaisirs on n'y voit que l'ombre,
Soucis, les chagrins regnent dans ce séjour.

SCENE II.

LE TEMS, MOMUS.

MOMUS.

HOla, bon-homme, ne sçauriez-vous seigner le Fleuve de l'Ennuy ?

LE TEMS.

C'est ici, mon Enfant, vous voilà sur ses ne vous en appercevez-vous pas en entenda chants lugubres, & en voyant tant de gens pis ? Mais me tromperois-je, ou seroit-t mus ?

MOMUS.

C'est le Tems, je pense ? oüi, c'est lui-1 bons Dieux, que je le trouve changé ! hé qu vous ici, Pere Saturne ?

LE TEMS.

Hélas, mon cher Ami, depuis que Jupi a tous chassez du Ciel, il m'est arrivé bi traverses sur la terre ; mais enfin j'ai bo mes travaux à m'établir sur ces bords : c' qui passe & repasse tous les Mortels de la j tristesse, & de la tristesse à la joye.

MOM

MOMUS.

Voilà un emploi qui convient parfaitement bien Tems.

LE TEMS.

Oüi, mais il est bien fatiguant; le Fleuve de nnuy coule bien lentement, & j'ai toutes les ıes du monde à amener à bon port ceux qui se : une fois embarquez sur ses eaux bourbeuses.

MOMUS.

Et qui sont ces espéces d'Ombres que je vois le g de ces arbres?

LE TEMS.

Ce sont les images de ceux qui s'ennuyent ac-llement dans le monde. Par exemple. Une jeune mme mariée à un Vieillard. Un Ecolier de oit qui attend de l'argent de sa Province, s'a-se à lire des Epitaphes. Un Poëte qui attend pension de la Cour, & un Tailleur de l'argent ı Intendant.

MOMUS.

Cela arrivera en même tems.

LE TEMS.

Ceux que tu vois-la endormis, sont deux petis itres à qui un Auteur lit une Comédie en cinq es écrites en vers serieux. Plus loin ce sont des quettes qui ont vieilli & que la perte de leur A-ns a réduites à se plonger dans le Fleuve de l'En-. Plus haut, c'est un galant homme qui depuis

a de s'ennuyer ; je te dirai seulement, que c
tu vois ici assoupis autour de moi, sont des C
de spectacles, qui attendent que les Comedie
l'Opera donne quelque chose de bon.

MOMUS.

Oh, parbleu, cela vient à merveille,
justement ce que je cherche.

LE TEMS.

Comment ?

MOMUS.

Vous ne sçavez donc pas que depuis no
grace je me suis fait Courtier des Théâtres

LE TEMS.

Courtier des Théâtres !

MOMUS.

Oüi.... C'est moi qui annonce tous les j
Public les Piéces qu'on y doit jouër.



LE TEMS.

MOMUS.

Ils ont pourtant des Magazins remplis des meilleres Marchandises ; elles n'ont qu'un défaut, c'est elles sont trop anciennes, & j'ai toutes les peines monde à en procurer le debit. Chacun tombe ccord qu'elles sont parfaites, on les a admirées refois, & l'on ne se donne pas seulement la peide les venir voir aujourd'hui. Je vais pourtant les noncer encore pour voir si le goût ne seroit point angé.

LE TEMS.

Annonce tant qu'il te plaira. Mais je suis sûr que n'étrenneras pas.

SCENE III.

OMUS, LE CONSEILLER, LA COMTESSE, LA MARQUISE, LE BOURGEOIS, & plusieurs gens endormis.

MOMUS.

'Académie Royale de Musique réprésentera aujourd'hui Pirame & Thisbé.

LE CONSEILLER.

Allons, Mesdames, voici l'heure de l'Opera ; uhaittez-vous que je vous y mene ?

LA COMTESSE.

Pirame & Thisbé ? ah ! je le sçais par cœur.

LE CONSEILLER.

Et qu'importe, c'est toujours de la Musique. Pour moi, que l'Opera jouë tout ce qu'il voudra, je n'en manquerois pas une réprésentation pendant toute l'année pour les affaires les plus importantes.

LA COMTESSE.

Oh ! pour aujourd'hui, Monsieur le Conseiller, vous ne nous quitterez point, s'il vous plaît.

MOMUS.

Les Comediens Italiens réprésenteront aujourd'hui Arlequin joüet de la fortune.

LA MARQUISE.

Ah ! c'est une Piéce toute Italienne, il n'y va jamais personne, & la plûpart de leurs Piéces Françoises se ressemblent toutes, elles roulent toujours sur le même pivot ; les amans y parlent sans cesse un langage guindé, aussi obscur pour moi que l'Italien même.

MOMUS.

Les Comediens François réprésenteront aujourd'hui le Misantrope, à demain Tartuffe, en attendant l'Avare.

LE BOURGEOIS.

Et que Diable, toujours le Misantrope, Tartuffe ou l'Avare. Est-ce que vous ne donnerez jamais l'Ecole des Femmes ?

MOMUS.

On la joüoit hier.

LE BOURGEOIS.

Cela est fâcheux, car nous l'aurions eu aujourd'hui.

MOMUS.

Ne vous impatientez pas, on la joüera bien... Mais où va Mercure si vite ?

SCENE IV.

MOMUS, MERCURE, & les Acteurs de la Scene précedente.

MERCURE.

H ! mon cher Momus, je suis ravi de te trouver ; j'ai à t'apprendre que je suis entré ce ma. au service d'une Dame capable d'enrichir tes chands, s'ils ne veulent pas la négliger.

MOMUS.

quelle est elle ?

MERCURE.

'est une jeune Coquette qui change tous les jours ; est tantôt belle, tantôt ridicule, & cependant ourt toujours après elle. Elle a pour pere le Ca, & pour fille la Curiosité ; en un mot c'est la veauté, dont je suis devenu le Coureur.

MOMUS.

Tu es au ſervice de la Nouveauté ? ah ! mon cher ami, que tu és heureux ! tu ſers pourtant là une grande friponne.

MERCURE.

Pourquoi ?

MOMUS.

C'eſt qu'elle vole tous les jours les anciennes Marchandiſes de nos Magaſins ; qu'elle déguiſe le mieux qu'elle peut pour les faire paſſer ; mais elle a beau faire, on reconnoît toujours ſes larcins. Quoi qu'il en ſoit, que nous viens-tu annoncer de ſa part ?

MERCURE.

Qu'elle viendra aujourd'hui donner ſes Audiences ſur le Théâtre de la Comedie ; le ridicule des divers originaux qui auront affaire à elle, pourra former une eſpece de petite Comedie d'un goût nouveau, dont la Nouveauté ſera le ſujet & le titre.

MOMUS.

Cette idée ne me déplaît pas ; mais il faudroit après cela un petit Divertiſſement à la loüange de la Nouveauté, quelques Vaudevilles.

MERCURE.

C'eſt à quoi nous avons pourvû. Annonçons toujours ſon arivée comme un Piece nouvelle. La Nouveauté, Meſſieurs, la Nouveauté, Piéce nouvelle. Hé bien, vois-tu comme déja chacun ſe réveille ?

MOMUS.

Oüi vraiment, & je vais de ce pas en donner avis à nos gens.

SCENE V.

MERCURE, UN GARÇON MARCHAND, UN CLERC, UN PROVINCIAL, UNE BOURGEOISE, UN ABBÉ.

UN GARÇON MARCHAND.

UNe piéce nouvelle ! Monsieur, est-elle bonne?

MERCURE.

C'est ce qu'on ne sçait pas encore, Monsieur.

UN CLERC.

Monsieur, est-elle bien risible ?

MERCURE.

Vous en allez juger.

UN PROVINCIAL.

Monsieur, est-elle de Moliere ?

MERCURE.

Un Comedie nouvelle de Moliere ? Et d'où dia- venez-vous ?

LE PROVINCIAL.

Ah ! je vous demande pardon, c'est que je oyois que c'étoit un Tragedie.

MERCURE.

En voilà bien d'un autre, une Tragedie de Mo-

MERCURE.

Ah! je perds patience! & l'on vous dit
est en Prose.

LE PROVINCIAL.

Le sujet est-il tiré de la Fable ou de la
morphose?

MERCURE *en riant.*

Non; c'est de l'Histoire.

LE PROVINCIAL.

Monsieur, l'a-t-on déja joüée?

MERCURE.

Et non, Monsieur, on vous dit qu'elle e
nouvelle.

LE PROVINCIAL.

Ah! j'entends bien, toute nouvelle. Et qu
donnera-t-on une autre?

MERCURE.

Hé! Monsieur, attendez du moins qu
avons eû le succès de celle-ci.

LA BOURGEOISE.

Eh! tant mieux, car aussi-bien on n'y en joüe souvent.

UN ABBE'.

Et dites-moi, Monsieur, quelle en est l'intrigue?

MERCURE.

Il n'y en a point, Monsieur, ce sont toutes Sce. détachées, qui n'ont aucun rapport les unes aux tres, que par les liaisons qu'elles ont avec la uveauté. Comme elle ne peut pas contenter tout monde à la fois, les uns viendront lui rendre ice, & les autres se plaindre d'elle.

L'ABBE'.

Une Piéce sans intrigue sur le Théâtre François! falloit bien plûtôt la donner aux Italiens; il me nble qu'ils ont seuls le privilege d'en joüer de nblables.

MERCURE.

Et qu'importe, ce sera une Nouveauté que d'en ier une dans ce goût-là sur le Théâtre François, cela répondra mieux au Titre. Croyez-moi, Messrs, ne manquez jamais la premiere réprésentan d'une Piéce, on n'est pas toujours sûr d'en voir e seconde, & venez tous avec moi condamner applaudir la Nouveauté. *Mais vous n'aurez pas* peine de l'aller chercher à la Comedie, puisque voilà qui vient en personne au devant de vous.

SCENE VI.

Le Fleuve de l'Ennuy dispa

LA NOUVEAUTÉ suivie d'un
de gens de toute espece, chan

La Nouveauté vous appelle,
Accourez sur ses pas,
Et quittez tout pour elle.

Sans être belle,
Une Bagatelle,
Quand elle est nouvelle,
A toujours quelque appas.

La Nouveauté vous appelle,
Accourez sur ses pas,
Et quittez tout pour elle.

TROUPE DE CURIEUX *en*
Charmante Nouveauté...

LA NOUVEAUTÉ.

Oh! doucement, je ne puis pas vous écou

ois ; tout ce que je puis faire, c'est de donner ence à chacun à son tour.

SCENE VII.

A NOUVEAUTE', LISANDRE.

LISANDRE.

[Aimable mere de l'Inconstance, charmante Nouveauté, vous voyez un Amant qui a soupiré un près de la plus aimable personne du monde, n'a pû passer un seul jour sans la voir, qui en aimé tendrement, & qui cependant se sent au- l'hui du goût pour vous.

LA NOUVEAUTE'.

omment ? votre Belle vous auroit-elle donné que chagrin ? quelque jalousie ?

LISANDRE.

u contraire, & c'est ce dont je me plains. Ne s étant jamais broüillez ensemble, nous n'a- s jamais pû goûter le plaisir de nous raccommoder.

LA NOUVEAUTE'.

Vous avez vêcu un an ensemble sans vous broüil- ? Ah, que vous avez dû vous ennuyer ! Quel- s obstacles étrangers n'ont-ils jamais traversé re amour ?

LISANDRE.

Hélas! non ; nous ne dépendions que de mêmes, nous avions la liberté de nous voir à te heure.

LA NOUVEAUTE'.

Ah! que cela étoit triste !

LISANDRE.

Enfin sur le point de nous marier, nous fait réflexion que notre tendresse étant épuisé mariage à coup sûr ne la renouvelleroit pas.

LA NOUVEAUTE'.

Et vous avez pensé fort juste.

LISANDRE.

Que vous dirai-je? nous résolumes hier nous plus revoir, & j'ai appris aujourd'hui avoit déja formé d'autres nœuds.

LA NOUVEAUTE'.

Oh ! je n'en doute point ; dans une incon mutuelle, une Belle n'est jamais la dernier pourvoir. Enfin, que me demandez-vous?

LISANDRE.

Une Maîtresse nouvelle ; mais je crois qu aurez de la peine à m'en offrir une plus be celle que je quitte.

LA NOUVEAUTE'.

Qu'importe, pourvû qu'elle vous plaise tage. Comment étoit faite la vôtre?

LISANDRE.

taille superbe, les cheveux blonds, & un œil & mourant, le plus tendre du monde.

LA NOUVEAUTE'.

s bien, pour changer, prenez moi une brune :heveux d'ébenne, qui ait un œil vif & petillant :s manieres gayes & enjoüées.

LISANDRE.

h! je suis déja charmé du portrait que vous faites.

LA NOUVEAUTE'.

enez, voilà une personne qui vient à nous qui en roche assez.

LISANDRE.

h! je la trouve plus aimable que tout ce que j'ai lans ma vie.

LA NOUVEAUTE'.

aissez-moi apprendre ce qu'elle me veut, & viendrez dans l'instant nous rejoindre.

SCENE V

LA NOUVEAUTE', E

ELIANTE.

BOn jour, ma chere Nouveau noissez-vous?

LA NOUVEAUT

Si je vous reconnois? je vous jours.

ELIANTE.

Oh! ne dites pas cela; il y a près vous ne m'avez vûë. Je vous dirai qu din que vous m'aviez fait prendre à homme d'affaire, est absent depuis t Nous nous sommes quittez avec l protestations du monde; il devoit r de huit jours, je l'attendois avec in n'ai vû personne. Peut être a-t'il cru geant son absence, me donner plus s'est trompé, je me suis habituée ins ne le plus voir, & à la fin je l'ai o ment.

LA NOUVEAUTE

Il est vrai que l'absence réveille qu

es, mais quand elle est trop longue elle les é-
e tout-à-fait.

ELIANTE.

N'y pensons plus, Madame la Nouveauté, n'y
pensons plus, je veux désormais des Amans qui ne
fassent point de voyages.

LA NOUVEAUTE'.

Si vous vous déclarez pour les sedentaires, j'en ai
un à vous offrir, qui pendant un an n'a pas quitté
sa Maîtresse d'un pas ; il est à present à loüer.

ELIANTE.

Il faudra tâcher de s'en accommoder. Madame
la Nouveauté, faites nous voir un peu ce Phœnix.

LA NOUVEAUTE'.

Le voici qui vient à nous. Si-tôt qu'il vous a vûë,
il a été charmé de votre personne.

ELIANTE.

Ah, c'est un petit Maître de Robe. Je n'en ai
point encore eu dans ce goût, & je ne serai pas
fâchée que mon cœur contente là-dessus sa curiosité.



LISANDRE.

JE ne croyois pas, Madame, après le c
j'avois fait, pouvoir jamais rien trouve
au dessus; mais en voyant vos appas, je
mon erreur.

ELIANTE.

Si vous vouliez toujours juger des be
comparaison, vous en trouveriez encore b
au dessus de la mienne; mais je crois qu
Nouveauté qui m'attire aujourd'hui le com
que vous me faites.

LA NOUVEAUTÉ.

Entre nous, je crois y avoir un peu de p
je vous avouerai franchement que c'est
vous donne aujourd'hui tant de goût l'u
l'autre.

ELIANTE.

LISANDRE.

Seroit-il possible, charmante personne?...

LA NOUVEAUTE'.

Oh, doucement, je ne suis pas en situation d'entendre tout ce que deux Amans, qui se voyent pour la premiere fois ont à se dire, cela ne finiroit d'aujourd'hui, & j'ai d'autres Audiences à donner. Adieu, jusqu'au revoir...

LISANDRE.

Comment jusqu'au revoir? Ah, Madame la Nouveauté, il suffit que vous m'ayez mis une fois au comble de mes vœux; content de mon dernier choix, je vous proteste que je n'aurai de ma vie recours à vous.

LA NOUVEAUTE'.

Mille autres avoient promis la même chose, qui ont manqué de parole.

ELIANTE.

Pour moi, Déesse, je ne jure de rien.

LA NOUVEAUTE'.

Et vous faites bien. Mais quel est cet homme? Il a tout l'air d'un Nouvelliste.



SCENE X.

LA NOUVEAUTE', UN NOUVELLISTE.

LE NOUVELLISTE.

HE' bien, qu'est-ce, Madame la Nouveauté quelle nouvelle ? que nous apprendrez-vous d'Espagne, d'Italie, d'Allemagne, de Turquie d'Arabie, de la Chine, de la Cochinchine, de...

LA NOUVEAUTE'.

Le Roi d'Ethiopie est fort mal, & l'on ne croit pas qu'il en revienne.

LE NOUVELLISTE.

Ah, que m'apprenez-vous ? nous allons avoir à coup sûr une guerre civile dans ce pays-là.

LA NOUVEAUTE'.

Cela se pourroit.

LE NOUVELLISTE.

Mais ce qui m'embarasse le plus, c'est de sçavoir qui nous mettons sur le Trône. Son Fils aîné est imbecile, & les cadets ont une ambition démesurée.

LA NOUVEAUTE'.

Et qu'ils s'accommodent comme ils voudront

: quoi vous embarassez-vous ?

LE NOUVELLISTE.

De quoi je m'embarasse ! Et ne sçavez-vous pas, 'adame, que dans les choses les plus indifferentes, est bien mal aisé de ne pas prendre un parti, ne :-ce que pour le plaisir de le défendre, & d'entrer dispute avec ceux du parti contraire ?

LA NOUVEAUTE'.

Et que vous en revient-il ?

LE NOUVELLISTE.

Le contentement d'avoir été juste dans mes njectures.

LA NOUVEAUTE'.

quand vous vous êtes trompé ?

LE NOUVELLISTE.

Ah ! j'en ressens un chagrin mortel. Par exemple, : troubles de Perse m'empêchent toutes les nuits de ›rmir, & je me couchai l'autre jour sans souper rsque j'eus appris que le Siege d'Hispahan étoit solu ; j'avois gagé qu'il ne seroit pas.

LA NOUVEAUTE'.

Et qui êtes-vous, pour vous interesser ainsi à tous :s évenemens du monde ?

LE NOUVELLISTE.

Je ne suis rien. J'ai près de cent écus de revenu. e passe les journées entieres au Caffé à apprendre t à débiter des Nouvelles. Je tire un tribut de la éussite, ou des chûtes des Piéces de Théâtres. Voilà ous mon emploi.

& tel me vient débiter les larmes aux yeux,
laisse pas d'avoir un secret plaisir d'être le pre
m'annoncer. On ne m'y peint pas toujours tel
je suis, chacun me défigure selon ses interêt
ses conjectures. Cent mille hommes de plus
moins ne coûtent rien à expédier pour cela,
m'a fait souvent publier la victoire avant mê
la bataille fût donnée.

LE NOUVELLISTE.

Il est vrai, & c'est pourquoi je m'adresse
même pour avoir des nouvelles de la pı
main. Par exemple, on vous a annoncé p
jourd'hui sur le Théâtre François, y ser
bonne ou mauvaise?

LA NOUVEAUTE'.

Selon. Qu'en pensent vos Messieurs?

LE NOUVELLISTE.

Ma foi, pas grand'chose; voilà cependant

LA NOUVEAUTE'.

Et pour qui vous déclarez-vous ?

LE NOUVELLISTE.

Je resterai neutre, comme j'ai fait à l'Opera dans la dispute des Pellissi&ens des Mauriens.

C'est ainsi qu'on appelloit les Partisans de Mlles. Plissier & le Maur, Excellentes Actrices de l'Opera, lorsqu'elles joüoient le Rolle de Thisbé tour à tour.

LA NOUVEAUTE'.

C'est tout ce qu'on vous demande.

LE NOUVELLISTE.

Adieu, Madame la Nouveauté, jusqu'au revoir, je vous souhaite toute sorte de prosperités, Je vais débiter votre nouvelle d'Ethiopie à nos Nouvellistes, nous tiendrons tantôt Conseil là-dessus.

LA NOUVEAUTE'.

Fort bien; cela sera d'une grande importance à l'Etat.



CLAUDINE.

BOn-jour, Madame. N'est-ce pas vo appelle la Nouveauté?

LA NOUVEAUTE'.

Oui, ma Fille, c'est moi-même.

CLAUDINE.

Ah, Madame, que j'en suis bien aise! vous prier de me donner un visage nouvea

LA NOUVEAUTE'.

Un visage nouveau! Et le vôtre vous sie & il est si joli.

CLAUDINE.

Il est vrai que Colin le trouvoit autrefo me ça; mais depuis trois ans que nous mariez, il dit qu'il l'a tant vû, tant v

LA NOUVEAUTE'.

vous aimez donc votre mari aparemment ?

CLAUDINE.

e crois qu'oüi ; mais je ne serois pourtant pas ée de mon côté qu'il changeât aussi de figure, s'il eût celle du fils du Seigneur de notre Village, nsieur le Chevalier, qui est arrivé depuis huit s.

LA NOUVEAUTE'.

Comment ? vous aimeriez ce jeune Seigneur ?

CLAUDINE.

Oh, non pas autrement, je n'aime seulement son visage, sa taille, son esprit & ses manieres ; pour du reste...

LA NOUVEAUTE'.

J'entens votre affaire.

CLAUDINE.

Ah ! Madame, que je suis fâchée d'avoir promis Colin de n'aimer jamais que lui, & de voir qu'il nnuye de me regarder.

LA NOUVEAUTE'.

Il est un moyen de le désennuyer; c'est de lui donr de la jalousie, & de lui faire connoitre que vous ez du goût pour un autre.

CLAUDINE.

Oh, je n'ai garde, Madame, cela le fâcheroit ut-être.

cher les gens pour s'en faire aimer davan...
me paroît assez extraordinaire.

LA NOUVEAUTE'.

Oh ce sont des secrets qui sont incon...
lage.

CLAUDINE.

Hé, dites moi, Madame en fâchant...
cela me donnera-t'il un autre visage ?

LA NOUVEAUTE'.

Non, mais cela le donnera d'autres...

CLAUDINE.

Je voudrois bien qu'il eût ceux de ...
Chevalier. Ah Madame qu'ils sont beau...

LA NOUVEAUTE'.

Vous ne m'entendez pas. Je veux dire...
mari devenant jaloux, vous trouvera pl...
jamais.

CLAUDINE.

Oh, j'entens bien à present, Madam...

LA NOUVEAUTÉ.

En ce cas, laissons les choses comme elles sont, en arrivera ce qu'il pourra.

CLAUDINE.

N'est-il pas vrai ? Mais, Madame, je vous ... que je ne sois pas venuë vous consulter en vain, ... ne pouvant changer mon visage, donnez moi ... moins quelques nouvelles manieres de plaire, ... les autres femmes n'ayent pas encore inventées ; j'en ai déja essayé plusieurs qui m'ont renduë moins belle que je n'étois ; ce que je vous demande, au moins, c'est toujours dans le dessein, de plaire à mon mary ; si j'ai le malheur de plaire à quelqu'autre, ce ne sera pas ma faute.

LA NOUVEAUTÉ.

Vous me demandez une maniere de plaire qui ne soit pas commune ? restez dans votre naturel, mon enfant, c'est un secret dont peu de femmes se soient encore avisées, & que les hommes attendent depuis long-tems. Adieu. Mais d'où sortent ces deux figures extraordinaires ?

SCENE XII.

LA NOUVEAUTE', un vieux BA
une vieille BARONNE avec
PAGE, vêtus à l'ancienne mod

LE BARON.

QU'est-ce donc, Madame la Nouveau
veut dire tout ceci ? Vrayment no
avons bien de l'obligation, Madame la B
mon Epouse, & moi.

LA NOUVEAUTE'.

Comment donc, Monsieur, en quoi a
pû vous déplaire ?

LA BARONNE.

Avec vos changemens de mode perpetuel
êtes cause que nous venons d'être huës de
Cour.

LA NOUVEAUTE'.

Cela est surprenant ! & contez-moi un
pour rire.

LE BARON.

Vous sçauvez, Madame, pour vous
choses par ordre ...

LA BARONNE.

Oh, s'il vous plaît, mon cher Epoux, laissez-moi parler.

LE BARON.

Je suis plus au fait que vous, m'Amour, & avec votre permission j'expliquerai à Madame . . .

LA BARONNE.

Oh, expliquez donc, & dépêchez-vous.

LE BARON.

Et doucement, mon Cœur, je m'y prepare.

LA BARONNE.

Vous vous y preparez ; & moi je commence. Il faut sçavoir, Madame, qu'ennuyez du grand fracas de la Cour, nous nous étions retirez il y a environ quarante ans dans le fonds de nos Terres: ce fut aussi un peu votre jalousie qui en fut cause, Monsieur le Baron.

LE BARON.

Et corbleu, Madame, point de digression.

LA BARONNE.

Ennuyez dans la suite de cette vie champêtre, nous avons eu au bout de quarante ans la curiosité de revenir à la Cour ; & à notre arrivée, nous y venons d'être raillez de tous les Courtisans sur notre ajustement.

LA NOUVEAUTE'.

Est-il possible ?

LE BARON.

On y a pris Madame la Baronne pour une Baronne de Sotenville.

LA BARONNE.

Et Monsieur le Baron, pour un Baron de la Crasse; & je crois que si nous n'avions pas eu un Page, on nous auroit manqué tout-à-fait de respect.

LE PAGE.

Bon, Madame, n'ont-ils pas dit aussi que j'avois l'air du Valet de Careau? si vous sçaviez toutes les niches que les autres Pages m'ont faites.

LA NOUVEAUTE'.

Que voulez-vous que je vous dise? vous avez l'air un peu antique, au moins; & si vous m'aviez consultée avant que d'aller à la Cour, je vous aurois épargné le ridicule d'y paroître dans cet équipage.

LE BARON.

Comment? on ne reconnoît pas les *gens dans* ce pays-là au bout de quarante ans.

LA NOUVEAUTE'.

Bon, pas même quelquefois du jour au lendemain.

LE BARON.

Sçavez-vous bien, Madame, que lorsque j'en partis, il n'y avoit pas de Seigneur qui se mit plus galamment que moi, & voilà encore l'habit que je me fis faire à l'arrivée du Doge de Genes en France

LA BARONNE.

Et celui que vous me voyez, n'eſt-il pas le même que j'avois le lendemain de nos nôces, & qui fut admiré de tous les Courtiſans? je ne l'ai porté qu'une ſeule fois depuis ce tems-là, & on le trouve aujourd'hui extravagant.

LA NOUVEAUTE'.

Bon, j'ai changé cent fois les modes depuis. Mais ne pourriez-vous pas donner quelqu'air de nouveauté à vos habits?

LE BARON.

Hé le moyen? A commencer par les boutons, ceux de la Veſte ſont trois fois trop gros pour le Juſte-au-corps.

LA BARONNE.

Et moi, mon cher Epoux, c'eſt bien pis, on me trouve toute d'une venuë; & pour m'accommoder à la mode, il faut que je me racourciſſe d'un pied par le haut, & que je me groſſiſſe de quatre par le bas. Mais je n'en ferai rien, je vous jure.

LA NOUVEAUTE'.

En ce cas, il faudra vous donner patience. Je me repete quelquefois, & vous verrez peut-être dans peu ce qu'on admire à preſent trouvé auſſi ridicule que votre ajuſtement le paroit aujourd'hui.

LE BARON.

Oh parbleu, c'eſt une curioſité que je veux avoir,

& je ne reviendrai à la Cour que quand mes habits y seront de mode.

LA BARONNE.

Allons, mon Fils, allons, retournons à notre Château. Adieu, Madame la Nouveauté, nous suivrons vos avis quand vous serez devenue plus raisonnable.

LA NOUVEAUTE'.

Ils ont, après tout, quelque raison; & il faut avoüer que je suis souvent bien extravagante.

SCENE XIII.

LA NOUVEAUTE', LA CASCADE.

LA CASCADE.

LA là si ut là là ré... Ah, Madame la Nouveauté, il y a long-tems que je vous cherche sans pouvoir vous trouver.

LA NOUVEAUTE'.

Vous n'êtes pas le seul. Et qui êtes vous?

LA CASCADE.

Grand Maître de Musique, grand Compositeur d'Opera, & je me nomme Monsieur de la Cascade.

LA NOUVEAUTE'.

Vous travaillez pour l'Operà ? ah, je ne m'étonne plus si vous avez tant de peine à me rencontrer ; il y a long-tems que j'ai quitté ce Pays-là.

LA CASCADE.

On disoit pourtant que vous vous trouviez quelque fois parmi nos Demoiselles des Chœurs.

LA NOUVEAUTE'.

Bon, quels contes ! la Nouveauté parmi les Chœurs de l'Opera ! après tout vous ne seriez pas le premier qui s'y seroit trompé. Mais enfin, que voulez-vous de moi ? en quoi puis-je vous être utile ?

LA CASCADE.

Je voudrois, Madame, que vous m'aidassiez à faire passer une nouvelle idée qui m'est venuë ; je sçais qu'on passe bien des choses en faveur de la Nouveauté.

LA NOUVEAUTE'.

Quelquefois : voyons votre idée.

LA CASCADE.

La voici. Comme depuis long-tems on attribuë la chute de tous les Opera nouveaux aux Poëmes, je voudrois les retrancher, & faire representer un Opera sans paroles.

LA NOUVEAUTE'.

Comment ? vous croyez qu'on pourroit rester deux

heures & demie entieres à n'entendre que de la Musique ?

LA CASCADE.

Pourquoi non ? il y a des gens qui l'aiment assez pour cela.

LA NOUVEAUTE'.

Mais enfin, que feroient vos Acteurs sur le Théâtre ?

LA CASCADE.

Ils chanteroient seulement les notes, & gesticuleroient comme s'ils disoient les plus belles choses du monde ; & cela vaudroit mieux que de mauvaises paroles qu'on n'entend point. Voici un morçeau de l'Opera que j'ai composé dans ce goût là. Voulez vous voir ensemble l'effet que cela pourroit faire ? j'ai fort à propos amené avec moi des Violons.

LA NOUVEAUTE'.

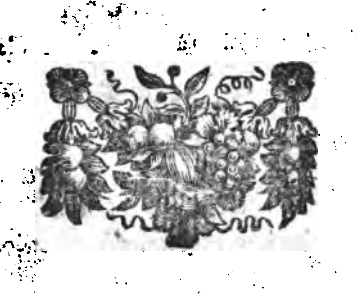
Oüi da, & je n'ai qu'à jetter les yeux là-dessus pour être au fait.

LA CASCADE.

Mon sujet est tiré de l'Histoire Romaine, mon Opera se nomme Antonin Caracalla, & voici la Sçene où cet Empereur ayant enlevé une Vestale de son Temple, la veut contraindre d'abandonner le culte de ses Dieux pour être Imperatrice . . . Allons Madame, figurez-vous que vous êtes Vestale ; c'est un Rôle qui convient assez à la Nouveauté ; & moi

suis Antonin Caracalla. Un prélude de Basse vous annonce mon arrivée, & je commence par vous déclarer mon amour. Vous êtes fort étonnée, & me répondez avec fierté; je ne me rebute point, je reviens à la charge; vous me dites des injures, vous ménace, vous vous retranchez toujours sur votre vertu: je vous fais entendre que c'est cette même vertu qui a fait naître mon amour, & je vous débite une Sentence accompagnée de deux dessus de Violon, pour vous prouver que la vertu doit ceder à l'amour. Vous combattrez mon sentiment, je l'appuye; ce qui forme un *Duo* contradictoire qui fera un effet merveilleux.

Ils chantent une Scene en solfiant & gesticulant comme s'ils chantoient une Scene d'Opera.



LA RIMAILLE.

Comment donc? que veut dire ceci? d
qui se querellent en Musique? est-ce qu
sommes ici à l'Opéra?

LA NOUVEAUTE'.

Ah! c'est vous, Monsieur de la Rimail
bien? qu'est-ce? comment va le Théâtre
ment vous portez-vous depuis votre dernier

LA RIMAILLE.

Si mal, que je ne veux plus rien comp
nouveau, j'ai un Magazin rempli de plus de
te mille vers de toutes especes, ceux qui en
besoin, viendront en acheter chez moi en
qu'ils revendront au Public en détail à leurs
& fortunes. Mais que faisiez vous donc là av
de la Cascade?

LA RIMAILLE.

s paroles ! & plût au Ciel qu'on en pût don-
s Musique ! Voilà trois Poëmes tout de sui-
es Musiciens m'ont fait tomber.

LA CASCADE.

ous m'aviez choisi, Monsieur de la Rimail-
la ne vous feroit peut-être pas arrivé.

LA RIMAILLE.

, vous dites tous cela, vous autres, & j'ai
le ne plus rien prendre sur mon compte ; les
ens n'auront qu'à inventer ou choisir leur su-
mêmes, en amener les Divertissemens à leur
e, & en composer la Musique, & ils trou-
chez moi des vers tout faits pour le rempliss-
'en ai d'amour, de haine, de dépit, de ven-
, d'infidélité, de constance. Pour les Dieux,
s Démons ; pour les Rois, pour les Ber-
nfin on trouvera de tout dans ma Boutique
é prix.

LA CASCADE.

leu, puisque la Nouveauté n'approuve point
rojet, j'ai envie de m'accommoder avec
'ai des sujets tout trouvez, de la Musique
aite, il ne me manque que des vers. Com-
e vendrez-vous là garniture complette d'un

LA RIMAILLE.

nt sçavoir si vous voulez trier les vers, ou

les prendre comme ils viendront, car vous p rïez m'enlever de mon Magazin tels vers qui droient un écu piéce.

LA NOUVEAUTE'.

Et quelle sorte de vers avez-vous dont qui so si rares ?

LA RIMAILLE.

De ces vers saillans & brillans qui renferm une pointe, une maxime, une sentence, dont il ne faut souvent qu'une demi douzaine po faire passer un Opéra. Par exemple :

Qui n'ose se venger, mérite qu'on l'outrage.

LA CASCADE.

Et mais cette pensée n'est pas trop nouvelle, je l'ai vûë dans la Tragedie d'Atrée.

Qui cede à la pitié, mérite qu'on l'offense.

LA RIMAILLE.

Vous avez raison, & vous pouvez dire qu'e encore dans Phocas d'Heraclius.

Qui se laisse outrager, mérite qu'on l'outrage.

LA NOUVEAUTE'.

Et si vous le prenez par là, c'est un vieux verbe.

Et qui se fait brebis, souvent le loup le ma

Le tout ne consiste qu'à y donner un tour de veauté.

LA CASCADE.

Il est vrai ; mais sçachons combien vo

-vez vos vers le millier à les prendre au hazard.

LA RIMAILLE.

Voulez-vous que je vous parle en conscience ? je puis pas vous les donner à moins de cent dix sols.

LA CASCADE.

Ah, Monsieur de la Rimaille !

LA RIMAILLE.

Non, c'est un prix fait, & vous ne les auriez pas s'en falloit une obole.

LA CASCADE.

Mais enfin.

LA RIMAILLE.

Vous en pouvez trouver autre part à meilleur marché ; mais il y a vers & vers, & pour ceux que je fais....

LA CASCADE.

Allons, Monsieur de la Rimaille, il se faut mettre à la raison ; songez qu'on ne vous demande que de petits vers.

LA RIMAILLE.

Je le crois parbleu bien : s'il vous faloit donner des vers de douze à treize pieds, je n'y trouverois pas mon compte.

LA NOUVEAUTE'.

Je vois bien qu'il faut que je vous accommode ensemble, cela est du ressort de la Nouveauté, de

se mêler d'un marché aussi bizarre & aussi no
Oh ça, combien faut-il de vers pour remp
fonds d'un Opéra ?

LA RIMAILLE.

Il en faut six cens, qui à les prendre à
l'un portant l'autre, feront cent toises.

LA NOUVEAUTÉ.

Vendre des vers à la toise !

LA RIMAILLE.

On y a bien vendu des Bibliotheques.

LA CASCADE.

Mais comment ajuster à ma Musique ceux
sont trop courts ou trop longs ?

LA RIMAILLE.

Cela vous sera aisé. Mes vers prêtent, ils
longent & se racourcissent comme on veut, &
en peut ôter ou y ajouter une épithete ou un
verbe, sans qu'il y paroisse. Par exemple :

Coulez, ruisseaux, sans murmure.

Si ce vers est trop court, vous pouvez l'allon
ger ainsi :

Coulez, coulans ruisseaux, murmurez, sans murmur
Et ainsi du reste.

LA NOUVEAUTÉ.

A merveille ; & sur ce pied-là, je condamn
Monsieur de la Cascade à vous donner ce que vou
demandez.

LA CASCADE.

J'y consens.

LA NOUVEAUTE'.

Allons, Messieurs, puisque vous voilà d'accord, secondez-moi dans l'exécution du petit Divertissement que j'ai préparé, & que tout célebre le triomphe de la Nouveauté.



ENTRÉE

De toutes sortes de Personnes [curi]-*reuses de la Nouveauté.*

DEUX SUIVANS *de la Nouveauté.*

DAns la Jeunesse,
Dans la Vieillesse,
Nous aimons la diversité.
Dans l'allegresse,
Dans la tristesse,
Nous cherchons sans cesse
La Nouveauté.

'ont plus pour nous d'agrémens,
Et les changemens
De tourmens
ont souvent dans les maux extrêmes,
Des soulagemens.

ENSEMBLE.

Dans la Jeunesse,
Dans la Vieillesse,
ous aimons la diversité.
Dans l'allegresse,
Dans la tristesse
ous cherchons sans cesse
La Nouveauté.

¤¤¤¤¤¤
¤¤¤¤¤
¤¤¤¤
¤¤¤
¤¤
¤

ENTRE'E

Des quatres Ages, & des Soucis qui les troublent, & leur font souhaiter la Nouveauté.

MENUET.

QUand une Beauté,
Cesse d'être inhumaine,
Vers l'infidélité
Mon cœur est bientôt porté.
En formant une nouvelle chaîne,
Nouveaux desirs,
Nouveaux soupirs,
Nouveaux plaisirs.



ENTRE'E

Des Nations amoureuses de la Nouveauté.

VAUDEVILLE.

VOus qui cherchez à faire emplette
De quelqu'innocente Beauté,
Printems prênez la Fillette ;
attendez pas jusqu'à l'Eté,
vous aimez riron rirette ;
vous aimez la Nouveauté.

Mon cœur abandonne Lisette
nt il fut toujours bien traité,
ar s'attacher à Colinette
ui n'a pour lui que cruauté ;
le tout pour riron rirette,
le tout pour la Nouveauté.

Je vois d'Agnés encor jeunette,
n vieux Philosophe entêté,

Elle est sotte, elle est indiscrette,
Elle n'a grace ni beauté;
Qu'a-t-elle donc ? riron rirette.
Qu'a-t-elle donc ? la Nouveauté.

Laïs jadis jeune Coquette,
Nous vendit bien cher sa beauté;
Il faut desormais qu'elle achete
Et paye autant qu'elle a coûté;
Elle n'a plus riron rirette,
Elle n'a plus la Nouveauté.

D'un Epoux l'on est satisfaite.
Il meurt. Ah, quelle cruauté !
Pendant un tems on le regrette,
Il seroit toujours regretté,
Sans l'amour de riron rirette,
Sans l'amour de la Nouveauté.

De mes Sœurs je suis la cadette,
De la maison l'Enfant gâté,
Des joujoux d'Enfans qu'on m'achette,
Maman croit mon cœur enchanté;
Mais j'espere à riron rirette,
Mais j'espere à la Nouveauté.

Puisqu'aujourd'hui chacun rejette,
tre vieux jeu trop répété,
ssieurs du moins grace au Poëte,
ui de vous plaire s'est flatté;
pplaudissez riron gaiette,
pplaudissez la Nouveauté.

CONTRE-DANCE.

FIN.



LES AMAZONES MODERNES,

COMEDIE.

Représentée en 1727.

ACTEURS.

ANGELIQUE, Générale des Amazones.
JULIE, Amante de Valere.
FINETTE, Sœur de Julie.
BELLONNETTE, } jeunes Amazones.
CLORINDE, }
LA MAJOR des Amazones.
SEVERIDE, Amazone.
NERINE, Suivante de Julie.
MARTON, Trompette de la Générale.
VALERE, Amant de Julie.
LEANDRE, Amant d'Angelique.
MAITRE ROBERT.
CRISPIN, Valet de Valere.
LORGNENVILLE, Petit Maître.
CORNARDET, Procureur.
PESTENVILLE, Poëte.
POUPIN, inutile.
CANON, Apoticaire.

AMAZONES, dansantes & chantantes.
Troupe d'AMANS.
Troupe d'ESCLAVES.
ACTEURS & ACTRICES d'un Opera de Campagne.
GARDES de la Générale.

La Scene est dans l'Isle des Amazones modernes.



LES AMAZONES MODERNES.

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre represente une Isle, on y voit d'un côté des Rochers affreux, & de l'autre des Tentes entourées de la Mer que l'on voit en perspective.

SCENE PREMIERE.

VALERE seul.

OU suis-je ! quel Pays est-ce ceci ? Après avoir marché long-tems à travers les Rochers les plus affreux, je me trouve enfin dans une Plaine plus agréables. Mais que vois-je ? des Tentes de

fait pas craindre qu'il vienne à moi dans un [illegible]vais dessein.

SCENE II.

VALERE, Me. ROBERT.

Me. ROBERT.

MOrgué, véla un drôle qui m'a tout l'air nouviau débarqué, il paroît encore tourdi du batiau. Que fais-tu là tout *seul*, Ami?

VALERE.

Qu'entens-je, il parle François! & son vi[sage] même ne m'est pas tout-à-fait inconnu.

Me. ROBERT.

camine & plus je crois. . . . feroit-ce vous, Seieur Valere?

VALERE.

Valere! il me connoît, quel bonheur! Pardons si votre habit extraordinaire vous déguise encre à mes yeux, & si . . . .

Me. ROBERT.

Quoi! vous ne reconnoissez pas Maître Robert, trefois le Jardinier de votre Pere?

VALERE.

Quoi! c'est toi, mon pauvre Robert, toi qui nous ittas il y a cinq ou six ans, pour aller voyager fur er dans le dessein d'y faire une fortune considerae.

Me. ROBERT.

Je ne l'ai pas faite mauvaise, puisque je suis ici Gouverneur & le Précepteur des Esclaves de la énérale des Amazones, son unique confident, son *ctotum*; en un mot, l'enfant gâté de sa maison, & orgué peut-être que bientôt je deviendrai autre ose, mais il faut être discret.

VALERE.

Quoi! feroit-ce ici l'Isle des Amazones, que je erché avec tant d'ardeur & d'impatience?

Me. ROBERT.

C'est elle-même. Mais avant que je vous en dise vantage, apprenez-moi un peu d'où diantre us venez?

VALERE.

Des Côtes d'Italie où j'étois allé de Marseille,

ſuivante, au retour d'un Bal qui s'étoit do
quart de lieuë de la Ville, & qu'alors mê
aimable perſonne étoit déguiſée en homme.

Me. ROBERT.

Ces chiennes d'Amazones ont le diable a
pour aller comme cela denicher des filles
côtez.

VALERE.

Sur cette nouvelle je me rembarque
tems après, je pars avec une flotte arm
nombre de jeunes gens de toutes Nations,
les Amazones en divers tems avoient au
vés leurs Maitreſſes. Nous voguons pend
mois avec un tems favorable, lorſqu'arriv
de ces lieux un coup de vent a ſéparé notr
& le vaiſſeau ſur lequel j'étois eſt venu
contre ces Rochers; tout l'équipage a pér
ſuis ſeul échapé ſur des débris

VALERE.

Ce que je regrette le plus, c'est mon valet Crisp-in, qui s'étoit embarqué avec moi, pour venir chercher ici sa femme.

Me. ROBERT.

S'aller noyer pour retrouver sa femme, morgué la un grand fou! pour une Maîtresse encore passe, vous êtes plus pardonnable que lui.

VALERE.

Dis-moi, n'as tu point entendu parler ici de lie?

Me. ROBERT.

Bon, le moyen; sitôt que les femmes étrangeres rivent ici, on leur fait changer de nom en les sant Amazones.

VALERE.

Je t'avoüerai que j'avois crû presque les Amazo-s une chose fabuleuse, & je n'aurois jamais pû e persuader....

Me. ROBERT.

C'est que vous n'aviez peut-être entendu parler e des Amazones du vieux tems, mais celles-ci appellons les Amazones modernes, & je vas ous en conter l'histoire tout de bout en bout. Il n'y pas dix ans que cette Isle servoit de retraite à des umeux de Mer, qui enlevions de tous côtez ce 'ils pouvions rencontrer de femmes & filles, qu'ils

Drôles s'en étoient revenus l'oreille déchirée
très petit nombre, d'un combat où ils avion
étrillez, nos Drôlesses prirent la resolution de l
la crête, & les ayant enyvrez, elles se sais
de leurs armes, & les mirent tretous en capilot
il n'en demeura pas un seul sur pied.

VALERE.

Ces barbares ne meritoient pas moins.

Me. ROBERT.

Drès le lendemain elles s'assemblerent, &
resolurent d'établir une Republique Feminine
pis elles firent une d'elles Générale d'Armée
Presidente du Conseil, à condition que ça cha
roit tous les ans, parce qu'elles vouliont être
toutes Maîtresse à leur tour.

VALERE.

Et quelles sont leurs Loix?

Me. ROBERT.

VALERE.

Cela est dans l'ordre.

Me. ROBERT.

Oüi, mais velà bien le diable. Qu'elles n'auront point d'habitude avec les hommes, & qu'elles fuiront l'Amour comme la peste.

VALERE.

Elles n'y songent pas, & voilà le moyen de rendre dans peu de tems leur Isle deserte.

Me. ROBERT.

Oh, elles ont remedié à cela ; elles vont de tems en tems faire des levées de femelles, de côtez & d'autres, & de tous les Vaissiaux qu'elles prenont, ou qui viennent échoüer sur leurs Rochers, elles en enrollent les femmes dans leurs troupes, & ont les hommes esclaves qu'elles obligent à travailler, pour se gausser d'eux, à tous les métiers à quoi on employe les femmes dans les autres pays, tandis qu'elles font la guerre, & rendent la justice.

VALERE.

Ah ! que me dis-tu là ? Me voilà bien tombé ! Hé, ne pourois-tu pas me garentir d'un indigne esclavage, toi qui est si bien auprès de la Générale ?

Me. ROBERT.

Morgué j'aurai bian de la peine, tout ce que je puis faire pour vous à present, c'est de vous déguiser promptement en femme ; comme vous êtes

Ne te mets point en peine : je suis charm
l'invention que tu viens de me donner, je sou
drai mon róle à merveille ; & ce déguisemen
facillitera les moyens d'avoir des nouvell
Julie.

Me. ROBERT.

Allez vous cacher à l'entrée de ce bois, da
moment j'yrai vous porter des habits.

VALERE.

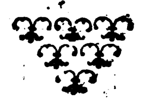
J'y cours, & je t'attens avec impatience.



SCENE III.

Me. ROBERT seul.

E pauvre garçon étoit perdu sans moi ; mais morgué je risque diablement, si la méche vient tre découverte, & il faut tenir ça bian secret, si bian que la pensée qui m'est venue dans l'ima- iation que mon encolure avoit baillé dans l'œil notre Générale. Depuis un mois elle soupire, : veut toujours me parler, & s'arrête tout court, devine que ça veut dire queuque chose, je ne sis : si niais que j'en ai la meine. Mais voici deux ivelles Amazones de la prise que nos Guerrieres faite il y a queuque tems ; laissons les ca- ter tout à leur aise, & allons songer à notre iire.



SCENE IV.

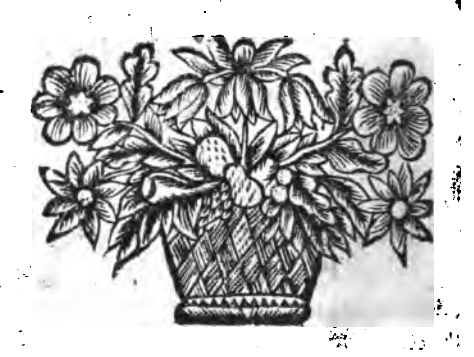
FINETTE, NERINE, Me. ROBERT.

NERINE.

HOla, Me. Robert, ne sçauriez-vous me dire si le Triomphe commencera bien-tôt?

Me. ROBERT.

Je vais prendre les ordres de la Générale pour ça, & je les communiquerai à la République.



SCENE V.

FINETTE, NERINE.

NERINE.

OUais ! ce Manant - là devient bien fier depuis quelques jours.

FINETTE.

C'est notre Générale qui le gâte, & d'ailleurs ne peut-on attendre d'un Rustre comme lui : Mais que dis-tu, Nerine, de notre triste situation ?

NERINE.

Je vous prie, Mademoiselle Finette, de ne me plus appeller Nerine, vous sçavez qu'il nous est ici ordonné d'oublier tout-à-fait nos anciens noms : accoûtumez-vous donc, s'il vous plait, à m'appeller toujours Martesie, comme je vous appelle Victorine, qui sont nos noms d'Amazones.

FINETTE.

J'ai toutes les peines du monde à me fourer dans la tête ces chiens de noms-là ; mais ce n'est pas la plus grand de mes chagrins, c'est la rigoureuse

deffenfe qui nous eſt faite de parler aux hon
Oh pour celui-là, il eſt inhumain...

NERINE.

Moi, je m'en mocque, & toutes les fois q
trouverai l'occaſion ſans qu'on s'en apperçoi
ne *la* manquerai pas. (En tout bien en tout
neur s'entend ;) d'ailleurs les hommes en ce
ci ne ſont pas indiſcrets comme en France, il
plus d'interêt que nous de garder le ſecret. Ma
plus grande inquiétude eſt de ſçavoir que va
nir votre Sœur Julie, paſſant ici pour hom
l'a fait Eſclave, & nous qui n'avons point
de Sexe on nous laiſſe la liberté, en nous t
avec toutes ſortes d'égards & de politeſſe.

FINETTE.

L'eſclavage de ma Sœur n'eſt pas bien rud
qu'elle eſt Eſclave de la Générale, & d'a
elle n'aura qu'à ſe découvrir pour être libre.

NERINE.

Je m'étonne qu'elle s'obſtine à vouloir dég
long-tems ſon ſexe, dans un Pays où les h
ſont ſi malheureux. C'eſt ce que je veux abſol
ſçavoir d'elle ; elle m'a donné ici rendez-vo
je l'y attens.

FINETTE.

Tâche donc de découvrir ſon ſecret ; moi,
trouver mes deux jeunes Compagnes, Clor
Bellonette, elles ſont toutes innocentes

élevées dans cette Isle dès leur enfance ; mais el-
ont curieuses, & me font sans cesse mille petites
tions naïves ; & je t'avouë que j'ai autant de
ir de les instruire, qu'elles enont d'aprendre.
u ma chere Martesie.

NERINE.

lieu ma belle Victorine. C'est dommage qu'une
ie enfant soit condamnée à rester fille toute sa
vec de si belles dispositions ; quel meurtre !
; d'où sort ce drôle-cy ?

SCENE VI.

NERINE, CRISPIN.

CRISPIN.

Un jour, Monsieur ou Madame, car votre
habit tient de l'un & de l'autre. De quel genre
vous ? du masculin, du feminin ou du neutre ?

NERINE.

suis Fille, & j'en fais gloire.... Mais vous,
tes vous vous-même ; car je n'ai point encore
'animal de votre espéce.

CRISPIN.

suis un malheureux Valet d'un Maître extra-
ant qui vient de perir dans le tems que j'ai

êtes dans le pays des Amazones, où tous
mes sont esclaves.

CRISPIN.

Ah! morbleu, que me dites-vous là?

NERINE.

Je vous dis la verité, si vous aviez au li
rencontré quelqu'une de nos *Amazones*
elle vous auroit mis sur le champ à l
mais comme je suis une nouvelle débarqu
pas encore contracté la dureté de cœur d
tres se font un mérite. Votre sort me f
Croyez-moi, retournez d'où vous venez,

CRISPIN.

Hé! Madame, où voulez-vous que j'
plonger dans la mer? je n'ai point d'aut
à prendre. J'aime encore mieux être escla
n'avez point d'autre conseil à me donne

NERINE.

ı, c'eſt bien dit ; mais comment trouver :s ſur le champ ?

SPIN *mettant ſon Manteau en juppe.*

ent ? Oh cela ſera bientôt fait. Tenez voi- ıe juppe.

NERINE.

ntion n'eſt pas mauvaiſe.

SPIN *mettant ſon mouchoir ſur ſa tête.*

mouchoir pourra fort bien me ſervir de

NERINE.

:nt ! donc ? vous êtes tout charmant en fem- vous aviez l'habit d'Amazone, vous pour- ȝt briller dans le Triomphe.

CRISPIN.

pellez-vous le Triomphe ?

NERINE.

que nos Guerrieres revinrent hier victo- e leurs Ennemis, & on celebre aujourd'hui nphe par des chants & des danſes ; on y lite de nos Amazones, en former la mar- vies des Captifs qu'elles ont fait dans le

CRISPIN.

udrois bien voir cette Fête-là ?

NERINE.

y pouriez aſſiſter ſi vous aviez un habit

CRISPIN.

Ah ! que j'aurois bon air dans cet équi[...]
que je vous ferois obligé.

NERINE.

Ne vous éloignez pas de ces lieux, v[...]
bien tôt de mes nouvelles.

CRISPIN.

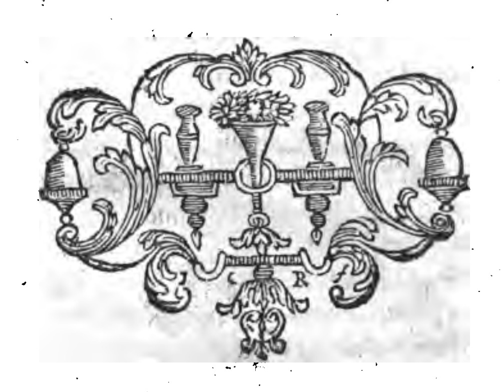
Je vais roder autour de ces rochers, de[...]
quelque mauvaise rencontre, vous n'aurez
faire signe, je ferai bien-tôt à vous.



SCENE VII.

NERINE seule.

VOilà une plaisante recruë que je viens de faire là pour la République ! Il faut que je sois folle, je ne crois pas qu'il y ait dans tout le monde une femme faite comme cela. Mais voici Julie ma maîtresse.



JULIE en homme, NERI

JULIE.

AH ! ma chere Nérine, j'ai bien des n à t'apprendre. Je ne m'étonne plus traitemens que j'ai reçus jusqu'ici de la G de cette Isle, malgré les rigueurs qu'on contre les hommes.

NERINE.

Que seroit-ce ?

JULIE.

Elle est amoureuse de moi.

NERINE.

Quoi ! cette Amazone si austere, qui a fout qu'ici avec tant de vigueur les Loix de la R que ? . . .

JULIE.

Elle m'aime à la fureur sous le nom de

NERINE.

Pourquoi diantre aussi vous donner le nom de Valere ? c'est un nom qui inspire la tendresse, & j'ai toujours vû dans les Comedies les Dames amoureuses de ceux qui portoient ce nom-là.

JULIE.

C'est le nom de l'Epoux qui m'étoit destiné, & il m'est plûtôt venu dans la pensée qu'un autre.

NERINE.

Ma foi si j'étois en votre place, je déclarerois mon sexe à la Générale, pour éviter toutes les suites fâcheuses qui pourroient arriver de votre déguisement : vous ne l'aviez pris que pour éviter le Serail, cette raison ne subsiste plus dans ce Pays ; croyez-moi quittez cet habit au plûtôt.

JULIE.

J'ai plus de raisons que jamais de le conserver. Si je me déclare Fille, on me fera aussi-tôt Amazone[1], & je ne pourrai plus sortir de cette Isle, je perdrai pour jamais l'espoir d'être unie à Valere : au lieu que sous cet habit ayant trouvé grace auprès de la Générale, elle pourra me renvoyer un jour comme elle a fait beaucoup d'autres. Tu sçais qu'elle a seule le pouvoir de donner la liberté aux esclaves.

NERINE.

Mais elle ne vous la donnera pas *gratis* ; cette il-

berté. Comment croyez-vous pouvoir répo sa tendresse ?

JULIE.

Ah ! je t'avouërai que je n'ai point de secr cela.

NERINE.

Mais, taisons-nous, la voici cette Génér

JULIE.

Vois-tu comme elle m'examine ?

SCENE IX.

LA GE'NE'RALE, JULI homme, NERINE.

LA GE'NE'RALE *à part.*

PLus je le vois, & plus je me répréfente le de Léandre, dont un sort fatal me s jamais, lorsque j'étois encore en France.

à Nerine.

Martesie, laissez-nous.



SCENE X.

GE'NERALE, JULIE en homme.

LA GE'NE'RALE.

Alere, je ne puis plus long-tems vous retenir dans cette Isle dans l'état où vous êtes; il que je vous renvoye, ou que je vous fasse escla. Mais je vous aime trop pour faire ni l'un ni re; ainsi avant que vous soyez plus connu, j'ai u de vous déguiser en fille pour vous garder ours auprès de moi.

JULIE.

h! Madame, que me dites-vous là? Me dégui. 1 fille! & comment pourrai-je joüer un pareil ?

LA GE'NE'RALE.

conçois que vous aurez d'abord de la peine; is enfin il le faut.

JULIE.

! Madame, songez à quoi vous vous exposez.

LA GE'NE'RALE.

t-ce à vous, cruel, à trouver des difficultez.

N'attribuez mon ſilence, Madame, qu'à
cès d'un bonheur auquel je n'aurois jamais osé
tendre; mais enfin, me voilà prêt à vous
Parlez que faut-il faire?

LA GE'NE'RALE.

Retournez dans mon Palais, où je vai
joindre dans le moment, & vous faire don
habits néceſſaires pour aſſiſter au Triomphe
commencer inceſſamment.

JULIE *à part, en s'en allant.*

Oh Ciel! Comment pourrai-je me tire
mauvais pas!

SCENE XI.

LA GE'NE'RALE seule.

A Quoi t'exposes-tu, malheureuse Angelique ? Au milieu des honneurs que tu reçois ici, tu t'a- aisses à l'amour d'un Etranger à qui tu n'es pas ire de plaire. Bien plus, tu trahis Léandre, que nouvelle dignité ne t'avoit pû faire oublier. Tu trahis sous le pretexte frivole que cet Etranger ii ressemble. Ah ! je devrois. . . ! Mais voici Mai- e Robert, il faut qu'il me serve dans tout ceci.



Me. ROBERT.

QU'avez-vous donc, Madame? Je vous ve tout je ne sçais comment, dans le te je viens vous avertir que tout est prêt p Triomphe que vous avez ordonné.

LA GE'NE'RALE.

Ah! mon cher Maître Robert, car tu e unique Confident & mon veritable ami, n découvrir mes secrets à aucune de nos fem dont la vertu austere me feroit des reproche glans, & me dégraderoit peut-être de *la di* où elles m'ont élevée. Apprens que j'aime.

Me. ROBERT.

Quoi ce n'est que cela? & morguó si vous m viez dit plûtôt, je n'aurois pas tant perdu de t

Me. ROBERT.

h que oüi, je m'en suis douté tout du premier
, & drès que j'ai vû que vous soupiriez, &
le tems en tems vous me regardiez tendrement
rien dire, je me suis dit à part moi, notre
érale en tient.

LA GE'NE'RALE.

est vrai que j'hésitois toujours à t'en parler.

Me. ROBERT.

è pourquoi cela? Est-ce que vous me preniez
r un petit cruel? Morgué il faudroit que j'eusse
cœur de roche pour n'avoir pas de la sensibilité
r des appas, dont les attraits avont tant de
rmes.

LA GE'NE'RALE.

uoi! tu crois que je pourrai être aimée?

Me. ROBERT.

é pargué vous l'êtes déja.

LA GE'NE'RALE.

: qui te l'a-dit?

Me. ROBERT.

é parguenne, je me le suis dit à moi-même.

LA GE'NE'RALE.

h, si tu n'as que ces assurances-là, tu pourrois
omper.

Me. ROBERT.

le tromper: hé parsanguienne je sçais bian si
le cœur tendre, ou non.

LA GE'NE'RALE.

Et qu'a de commun ton cœur avec celui de Valere?

Me. ROBERT.

Comment de Valere!

LA GE'NE'RALE.

Oüi, de Valere. C'est lui que j'aime.

Me. ROBERT.

Ouf! rengainons nôtre amour.

LA GE'NE'RALE.

Qu'as-tu donc? tu viens de soupirer.

Me. ROBERT.

Pardonnez moi, Madame, c'est que je m'imaginois dans le moment être Valere.

LA GE'NE'RALE.

Tu crois donc qu'il répondra à mon amour, malgré toute la froideur qu'il m'a fait paroître?

Me. ROBERT.

Il faudroit morgué qu'il fût bien dégoûté; où l'avez-vous donc pû voir ce Valere?

LA GE'NE'RALE.

Il y a un mois que je le tiens caché dans le Palais, dont il n'est sorti que d'aujourd'hui; je lui ai ordonné de se déguiser en fille pour le voir sans cesse auprès de moi.

Me. ROBERT.

Diable emporte si j'y comprens rien. Qu'est-ce que m'apprenez-vous là?

LA GE'NE'RALE.

Ce que je voudrois me cacher à moi-même. Mais enfin puisque tu sçais mon secret, c'est toi desormais que je charge d'avoir les yeux sur la conduite de Valere. Je veux que tu observes sans cesse ses démarches. Comme je doute encore de son cœur, je crains qu'au milieu de tant de beautez que l'on voit briller ici, quelqu'une tôt ou tard ne l'enleve à mon amour. Adieu, je vais me préparer pour le triomphe, à mon retour je t'en dirai davantage.

SCENE XIII.

Me. ROBERT seul.

MOrgué me velà aussi étonné que s'il m'étoit venu des cornes à sa tête. Comment diable, Monsieur Valeré! A moi qui suis votre ancien ami vous m'en baillez à garder! Vous me faites accroire que vous arrivez dans le moment; & il y a un mois que vous êtes caché dans cette Isle. Et pargué je n'avois que faire de me donner tant de peine pour lui trouver des habits de femmes; notre Générale y avoit déja songé. . . . Mais d'où diable sort cette nouvelle espece d'Amazone? Véla une plaisante figure. Holà, Madame, Madame.

SCENE XIV.

CRISPIN toujours son Manteau en juppe, Me. ROBERT.

CRISPIN *à part.*

AH ! je tremble !

Me. ROBERT.

Hé morgué vous vélà bien ahurie ! *Et que* faites vous ici toute seule? apparamment que vous avez été prise sur le Vaissiau qu'on amena hier dans le Port! Pourquoi ne vous a-t'on pas encore fait changer d'habit ? vous avez là un équipage bian lugubre.

CRISPIN.

Hélas, Monsieur, comme mon Mari fut tué hier dans le combat, j'ai prié qu'il me fût permis d'en porter le deüil au moins tout aujourd'hui, & je m'amusois en badinant à conter & à faire répeter mes doléances aux Echos de ces Rochers.

Me ROBERT.

Morgué, jeune & gentille comme vous êtes, je crois que votre Mari vous aimoit *bian.*

CRISPIN.

Oh terriblement, & il avoit bien raison ; il ne

rouvera jamais une femme comme moi.

Me. ROBERT.

Morgué je le crois bian, pisqu'il est mort, Et us-a-t'il laissé beaucoup d'enfans ?

CRISPIN.

Vingt, mon cher Monsieur. Seize déja tout drus, quatre à la mamelle.

Me. ROBERT.

Tatigué cela est boufon. Mais dites-moi, Maame, puisque vous vous trouvâtes au combat hier, ne pourriez-vous pas m'en faire le récit? Morgué je suis curieux de mon naturel.

CRISPIN

(*à part*) (*haut.*)

Que diable lui dirai-je... Excusez-moi, Moneur, ma douleur est si grande qu'elle m'a fait erdre la mémoire.

Me. ROBERT.

Et morgué je vous en prie.

CRISPIN.

Tout ce que je vous puis dire, mon cher ami, c'est u'il y faisoit diablement chaud. Au commencement du combat mon pauvre Mari eut son Cheval ué sous lui.

Me. ROBERT.

Et pargué, Madame, vous vous fagottez de noi. Est-ce qu'on combat à cheval sur la Mer ? C'étoit donc queuque Cheval marin.

CRISPIN.

Pardon, mon cher Monsieur, je suis encore si troublée que je ne sçai ce que je dis.

Me. ROBERT.

Hé, la, la, remettez-vous, & me contez tout ça de bout en bout.

CRISPIN.

Vous sçaurez donc pour achever mon discours, que notre Vaisseau ayant apperçû ceux des Amazones, commença à changer de visage; il tint ferme cependant, mais voyant qu'on avançoit sur lui, il se mit à se sauver à toutes jambes. On court sur nous, nous nous retournons; on nous attaque, nous nous deffendons, & nos gens disputent long-tems le terrain. Tantôt les Amazones avoient le dessus, tantôt elles avoïent le dessous. Bref enfin la Victoire se déclare pour elles; elles nous taillent en piéce, *& le combat finit faute de Combattans.*

Me. ROBERT.

Tatigué, comme vous contez-ça il n'y a pas de votre faute. Mais ce bruit de Trompettes nous avertit que le Triomphe est en marche, & je vous quitte pour m'y rendre au plûtôt. Tatigué ce sera là un drôle de corps d'Amazone, si elle est jamais enrollée parmi nos Troupes.

SCENE XV.

DIVERTISSEMENT.

On entend un bruit de Trompettes & de Timballes, après lequel commence la marche.

Me. Robert en espéce de Suisse à la tête. Deux Amazones portant des trophées d'Armes. D'autres conduisant les Prisonniers enchaînez. Une Amazone portant l'Etendart de la Republique. Plusieurs Amazones l'Epée à la main autour du Char de Triomphe sur lequel est la Générale. Troupe d'Esclaves enchaînez les uns trainant le Char, les autres le suivant.

La Marche est fermée par les Amazones. Après que la Marche s'est rangée on chante l'air suivant.

AIR.

UNE AMAZONE.

A Vos Vainqueurs rendez hommage,
Amans trompeurs, Maris jaloux.
Reconnoissez dans l'esclavage

Tout l'avantage
Que notre Sexe a sur vous.

ENTRE'E D'ESCLAVE

UNE AMAZONE.

Nous dédaignons de vaincre par nos charmes
Et nous désavoüons le pouvoir de nos yeux.
Notre Triomphe est bien plus glorieux,
Quand nous ne le devons qu'à l'effort de nos arm



ENTRE'E D'AMAZONES.

VAUDEVILLE.

I. AMAZONE.

PAr des raiſons prouvons aux Hommes
Combien au deſſus d'eux nous ſommes,
Et quel eſt leur triſte deſtin ;
Nargue du Genre Maſculin.
Faiſons voir quel eſt leur caprice,
Leur folie & leur injuſtice.
Chantons & répétons ſans fin :
Honneur au Sexe Féminin.

II. AMAZONE.

D'amour propre l'âme remplie,
Un Fanfaron ſouvent publie
Des faveurs qu'il pourſuit en vain ;

Nargue du Genre Masculin.
Mais la femme la plus Coquette,
Sur ses plaisirs toujours discrette,
Cache sa foiblesse en son sein ;
Honneur au Sexe Féminin.

III. AMAZONE.

L'homme ayant bû n'a plus de tête,
Moins raisonnable qu'une bête
Il ne peut trouver son chemin ;
Nargue du Genre Masculin.
Mais la femme en est plus aimable,
Plus riante, plus agréable,
Quand elle est en pointe de vin ;
Honneur au Sexe Féminin.

IV. AMAZONE.

L'homme corrigeant la nature,
Pour faire passer sa figure,
Se fait tondre soir & matin ;
Nargue du Genre Masculin.
La femme belle, aux yeux expose

L'éclat du Lys & de la Rose,

Que l'on voit briller sur son teint ;

Honneur au Sexe Féminin.

V. AMAZONE.

Pendant dix ans l'homme étudie,

Et quelquefois toute sa vie ;

Qu'en a-t'il de reste à la fin ?

Nargue du Genre Masculin.

Une Agnés sans experience,

Le confond avec sa ſçience,

Souvent il y perd son latin ;

Honneur au Sexe Féminin.

VI. AMAZONE.

Qu'à Cythere on fasse un Voyage,

Au retour du pélerinage

L'homme paroît toujours chagrin ;

Nargue du Genre Masculin.

La femme en revient au contraire

Plus éveillée & plus légere,

Elle y retourneroit soudain ;
Honneur au Sexe Féminin.

Le Triomphe finit en dansant au
des Trompettes.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE I.

FINETTE, BELLONETTE. CLORINDE.

FINETTE.

OH ça, mes cheres Compagnes, maintenant que nous voilà seules, & en lieu de discourir ensemble, contez-moi un peu vos petites affaires.

CLORINDE.

Nous voudrions avoir de vos lumieres sur des idées qui nous embarassent.

FINETTE.

Comment, ma petite Clorinde, des idées qui vous embarassent? vous n'êtes pourtant pas dans l'âge d'avoir des idées embarassantes; pour Bellonette, passe.

BELLONETTE.

Voici le fait. Comme vous n'avez pas été éle-

vée dans l'Isle ainsi que nous, nous voulo
demander la Carte des Pays que nous ne c
sons pas.

FINETTE.

Parlez sans préambule.

CLORINDE.

Volontiers. Nous entendons quelquefois l
des Amazones nouvelles. En soupirant el
noncent les noms de certains hommes qu'
pellent leurs Amans.

FINETTE.

Oüi dà.

CLORINDE.

Et nous sommes toutes deux fort curieuse
voir ce que c'est que des Amans. Il faut qu
des hommes bien méchans, puisqu'ils font a
rer de jolies personnes?

FINETTE.

Oh! ils ne les font pleurer que quand
éloignez d'elles; car quand ils sont ense
les font rire.

CLORINDE.

Ils les font rire? cela doit être fort réjoü

FINETTE.

Cela ne l'est pas toujours... Il y a de
tes qui ne sont pas contentes de leurs Ama

BELLONETTE.

Qu'appellez-vous les Amantes?

FINETTE.

Les Amantes sont ces jolies personnes qui font pleurer ou rire leurs Amants.

BELLONETTE.

Je voudrois bien être Amante.

CLORINDE.

Et moi aussi; mais je voudrois avoir un Amant qui me fit rire.

FINETTE.

Cela est naturel.

BELLONETTE.

Et dites-nous un peu; quand il y a des Amantes qui ne sont pas satisfaites de leurs Amans, de quelle maniere cela arrive-t-il?

FINETTE.

En cent façons. Premierement il y a des Amantes qui voudroient s'approprier des Amans qui appartiennent à d'autres.

CLORINDE.

Quelle friponnerie! ces Amantes là n'ont guére de conscience.

FINETTE.

Dites-moi un peu, ma petite conscientieuse, ne vous est-il jamais arrivé d'avoir envie de goûter d'une Tartelette, que vous lorgniez entre les mains de quelqu'une de vos Compagnes?

CLORINDE.

Oh! j'ai eu cent fois de ces tentations-là, & j'y ai toujours succombé.

Et même la treiziéme.

FINETTE.

Oh! la Goulue.

BELLONETTE.

Mais que font les Amans auprès de l
mantes?

FINETTE.

Oh pour répondre à ce que vous me dem
je vous dirai comme je l'ai oüi dire; qu'
Païs autant d'usages. Les Amans en Ita
sonnent leurs Amantes; en France ils les
courir, en Espagne ils les ennuyent, & en
gne ils les enyvrent.

BELLONETTE.

Je suis pour la France.

CLORINDE.

Et moi pour l'Allemagne.

FINETTE.

FINETTE.

C'est encore suivant le Païs ; l'Espagnol voit on Amante jusqu'à ce qu'elle meure, l'Italien jusqu'à ce qu'il l'ait fait mourir, l'Allemand voit la enne tant qu'il à soif, le Suisse après qu'elle t mere, & le François jusqu'à ce qu'elle le soit.

BELLONETTE.

Hom, je crois que vos Amans François sont e veritables Papillons.

FINETTE.

Il n'y a rien de gâté, leurs Amantes ne Papillonnent pas moins.

CLORINDE.

Mais dites-moi, ... car il me reste encore bien des difficultez ......

FINETTE.

Oh, reservez-les pour une seconde Audience, i vous plaidiez, & que l'on fût d'humeur à vous écouter, vous ne donneriez pas le tems aux Juges l'aller à la buvette.

SCENE II.

FINETTE, CLORINDE, BELLONETTE, CRISPIN en femme.

CRISPIN.

QUe parlez-vous de beuvette, mes Enfans! pourroit-on être de votre écot?

BELLONETTE.

Madame, nous n'avons pas l'honneur de vous connoître.

CRISPIN.

Et qu'importe, nous aurons bien tôt fait connoissance. Je n'aime point la conversation de toutes ces anciennes Amazones; j'aime à me réjoüir avec la jeunesse.

FINETTE.

Vous êtes assez bien tombée, car de notre côté nous ne haïssons pas la joye.

CRISPIN.

Hé bien, qu'est-ce? comment vous trouvez-vous dans cette Isle? depuis quel tems y êtes-vous?

FINETTE.

Je n'y suis que depuis un mois, & je commence à m'y accoutumer.

BELLONETTE.

BELLONETTE.

Pour nous depuis que nous y sommes, nous ne laissons pas quelquefois de nous ennuyer ; & nous voudrions être en âge de combattre.

CRISPIN.

Comment, vous ne combattez pas encore ?

BELLONETTE.

Non, Madame, nous sommes encore dans la Compagnie des Cadettes, & vous sçavez bien qu'on ne les occupe qu'à faire l'exercice, & à garder la Citadelle.

CRISPIN.

Cela est assez ennuyeux. Je parlerai à la Générale, pour vous faire marcher à la premiere Action.

BELLONETTE.

Nous vous serons bien obligées, Madame.

CRISPIN.

Bon, cela ne me coûte rien : Mais dites-moi, les Belles, comment vous appellez-vous ?

CLORINDE.

Mon nom de guerre est Clorinde.

BELLONETTE.

Et moi, Bellonette.

FINETTE.

Et moi, Victorine. Et vous, Madame ?

CRISPIN.

Crispinette.

Fille ? est-ce que vous prétendez vous mc
moi ?

FINETTE *riant.*

Pardonnez-moi, Madame ; mais c'est q
trouvons vôtre nom aussi plaisant que vôtr
Adieu, Madame Crispinette.

SCENE III.

CRISPIN *seul.*

MAugrebleu des petites Masques ! Je c
avoir rencontré là une espece de bonne
ne, & profitant de leur innocence. . . . Mai
perçois ici une Amazone qui me caracolle. H
c'est apparemment une connoisseuse qui n'est p

SCENE IV.

VALERE en Amazone, CRISPIN.

VALERE *examinant Crispin.*

SI je ne l'avois vû périr, je croirois que ce seroit lui.

CRISPIN.

Oh parbleu, c'est mon Maître, ou son ombre.

VALERE.

Crispin?

CRISPIN.

Valere.

VALERE.

Quoi, c'est toi, mon pauvre Crispin!

CRISPIN.

Quoi c'est vous, mon cher Maître!

VALERE.

Je te croyois péri avec le reste de l'équipage.

CRIPIN.

L'équipage n'est point péri, les autres Vaisseaux de la Flotte ont envoyé leurs Chaloupes pour le secourir. Pour moi, dès que j'ai senti la terre sous mes pieds, je n'ai pas voulu tâter davantage de la Mer. Mais à propos, Monsieur, vous êtes à charmer dans cet ajustement; parlez-moi sans détour:

Quelle Amazone compatissante, s'est chargée de vous mettre ainsi dans vos meubles ?

VALERE.

Il est inutile que je te fasse un détail de tout cela, de même que je ne m'informe pas d'où tu tiens ton déguisement. Tout ce que je puis te dire, c'est que je n'ai pû encore avoir des nouvelles de Julie, & que mille Beautez plus charmantes les unes que les autres, (mais qui ne sont point elle,) viennent m'accueillir tour à tour. Je les vois desarmées de cette fierté, & même de cette pudeur que le Sexe n'employe qu'auprès des hommes. Elles me font mille caresses innocentes, ausquelles je ne répondi qu'avec une retenuë, que je tremble à tout moment de laisser échaper.

CRISPIN.

Je suis à peu près dans le même cas ; mais enfin que leur dites-vous ?

VALERE.

Que veux-tu que je leur dise ! Hélas le plus souvent rien. Je les écoute.

CRISPIN.

Tant pis, morbleu, tant pis ; si vous gardez long-tems le silence, on s'appercevra bien-tôt que vous n'êtes pas femme. Pour moi je ne manque pas par le bec ; & quand je devrois mentir, ou ne dire que des fadaises, j'empêcherai qu'on me reconnoisse pour homme. Tel que vous me voyez, je suis un peu commere.

VALERE.

Sert toi donc de ces talens pour tâcher de découvrir ici Julie. Je t'ai fait voir assez souvent son portrait pour que tu la puisse reconnoître.

CRISPIN.

Oh que oüi ; il ne s'agit plus que de sçavoir si le portrait lui ressemble.

VALERE.

C'est de quoi beaucoup de gens m'ont assuré.

CRISPIN.

Tant mieux. Je vais donc battre l'éstrade, & passer toutes les Amazones en revûë ; heureux si en cherchant votre belle Julie, je puis rencontrer ma chere Marton !



SCENE V.

VALERE seul.

TAchons de notre côté de réjoindre Maîtr[e Ro]bert ; je lui ai fait voir le Portrait de J[...] & il m'a promis de faire une exacte recherch[e.] Mais le voici ; il aura peut-être découvert q[uelque] chose.

SCENE VI.

VALERE, Me. ROBERT.

Me. ROBERT.

OH oüi, morgué, j'ai découvert, & plus [que] je ne voulois.

VALERE.

Mais, quoi encore ?

Me. ROBERT.

Que vous étiez un imposteux, ou un fourbe[, ou] un menteux. Choisissez sti là des trois qui vous [convient] le mieux.

VALERE.

Comment?

Me. ROBERT.

Vous me faites accroire que vous arrivez tout chaudement ici, & il y a un mois que vous êtes à vous morfondre dans le Palais de la Générale, qui se plaint de votre froideur.

VALERE.

Qui t'a dit cela?

Me. ROBERT.

Et parguenne, elle-même. Et qui m'a baillé un coup de poignard en m'avoüant qu'elle vous aimoit.

VALERE.

Comment la Générale m'aime! es-tu fou?

Me. ROBERT.

Non morgué, je ne le fis pas; mais j'ai pensé le devenir en apprenant cette nouvelle-là.

VALERE.

Va, mon pauvre Robert, on s'est mocqué de toi. Je ne suis que d'aujourd'hui dans cette Isle, & je n'ay vû la Générale qu'à la cerémonie du Triomphe, qui n'a pas seulement tourné ses regards sur moi.

Me. ROBERT.

Morgué je m'y pars; & si vous me dites vrai il faut que j'aye rêvé tout ce que je croyois que la Générale m'avoit dit tantôt. Morgué l'Amour m'auroit-il fait tourner la carvelle, d'une pareille magniere?

peines du monde à ne m'y pas abandonner.

Me. ROBERT.

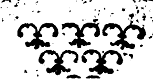
Sur ce pied-là, croyons donc que c'est un ou bien qu'en me parlant de Valere, la Géne voulu me parler de moi-même. Je me so qu'autrefois dans mon Village, quand je par Margot, c'étoit souvent à Jacqueline que j'en lois. L'Amour est comme ça inventif en inve pour déguiser les déguisemens.

VALERE.

Que diable veux-tu dire?

Me. ROBERT.

Il suffit, je m'entens bien. Adieu, je sçaura tôt à quoi m'en tenir; si vous m'avez tromp vous la garde bonne.



SCENE VII.

VALERE ſeul.

E pauvre Maître Robert eſt fou aſſurément. Mais après tout, le ſuis-je moins que lui ? Il ſe atte, il eſt heureux. Il a du moins le plaiſir de onnoître l'objet qu'il aime, de le voir ſans ceſſe. Ioi .... Mais quelqu'un s'approche d'ici ; c'eſt la énérale ſuivie d'une Amazone de ſa Cour... Que ois-je ! Cette Amazone reſſemble bien au Portrait ue j'ai de Julie, & je ſens dans mon cœur des ranſports qui me donnent la curioſité d'entendre ur converſation. J'eſpere en tirer quelque éclairciſement ſur ma deſtinée.



SCENE VIII.

LA GE'NE'RALE, JULIE en Amazone VALERE caché.

LA GE'N'ERALE *à Julie.*

APprochez-vous, Valere, que je vous exami

VALERE *à part.*

Maître Robert avoit raison. O Ciel! je suis d couvert.... Mais non, elle ne me regarde pas C'est à cette Amazone qu'elle adresse la parole.

LA GE'NE'RALE *à Julie.*

Oüi,, mon cher Valere, tout le monde vo prendroit à present pour la plus aimable de n Amazones, je sens qu'il m'auroit été impossible vivre sans vous.

JULIE.

Je ne suis pas digne des tendres sentimens q vous avez pour moi.

LA GE'NE'RALE.

Pourquoi ne cherchez-vous pas à les merite Parlez-moi franchement, ai-je une Rivale h reuse?

JULIE.

Je vous jure que vous n'avez pas une seule Ri & cependant....

LA GE'NE'RALE.

Et cependant vous ne pouvez reconnoître mon amour.

JULIE.

Ce n'est pas la reconnoissance qui me manque.

LA GE'NE'RALE.

Que vous manque-t'il donc, ingrat, pour payer mes tendres sentimens ?

JULIE.

Ah, Madame, bien des choses.

LA GE'NE'RALE.

O Ciel ! que d'indolence ! que de froideur !... Mais que me veut cette Trompette ?

SCENE IX.

LA GE'NE'RALE, JULIE, SEVERIDE, VALERE caché.

LA GE'NE'RALE.

QU'est-ce qu'il y a de nouveau ?

SEVERIDE.

Ah, Madame ! il vient d'arriver un grand malheur.

LA GE'NE'RALE.

Quoi donc ! que seroit-il arrivé ?

SEVERIDE.

Deux brigadieres de vos Troupes, Florin Celonide.

LA GE'NE'RALE.

Vous m'intriguez.... Que leur est-il arrivé

SEVERIDE.

Elles viennent de se battre en duel.

LA GE'NE'RALE.

Et pour quel sujet?

SEVERIDE.

Pour le droit d'ancienneté, qu'elle se disputoient l'une & l'autre.

LA GE'NE'RALE.

Deux femmes se disputer le droit d'ancienneté cela me surprend! Quoiqu'il en soit y a-t'il bien du sang de répandu?

SEVERIDE.

On les dit toutes deux blessées, mais légerement

LA GE'NE'RALE.

Et les a-t'on arrêtées?

SEVERIDE.

Oüi, Madame, elles sont actuellement dans notre Salle des Gardes.

LA GE'NE'RALE.

Tant mieux, je vais sur le champ m'informer à fond de leur querelle, & donner mes ordres pour que cette affaire n'ait point de suite, attendez-moi ici, mon cher Valere.... Voici Marcelie qui vous tiendra compagnie.

SCENE X.

ULIE, NERINE, VALERE.

VALERE *à part*,

viens-je d'entendre? pourquoi appelle-t'on
lere cette jeune & charmante Amazone?
uis ravi de ce qu'elle porte mon nom! Tâ-
découvrir si c'est l'aimable Marseilloise
ois épouser.... Elle est encore plus belle
ortrait, & cependant il m'avoit inspiré la
la plus vive.... Quel bonheur si c'étoit
ais contraignons-nous, & pénétrons s'il
es sentimens de son cœur, elle ne me con-
, & ce que je sçais de son Avanture me don-
moyens d'en apprendre le reste.

NERINE *bas à Julie.*

me, il me semble qu'on vous examine bien
ment. L'erreur de la Générale se seroit-elle
iquée, & cette lorgneuse-ci, ne vous pren-
e point aussi pour un homme?

VALERE *à Julie.*

ttez, charmante Julie....

JULIE *embarassée.*

Julie ! . . . Ah, Ciel, je suis trahie ! Madame, vous vous méprenez . . .

VALERE.

Non, Madame, votre surprise ne m'en dit que trop, & je ne sçaurois d'ailleurs me méprendre sur votre compte ; vous êtes trop aimable pour n'être pas reconnuë aisément.

JULIE.

Hé mais . . . Madame, d'où me connoissez-vous s'il vous plait ?

NERINE *à part.*

Je me défie furieusement de cette connoissance.

VALERE *à Julie.*

Belle Julie, j'ai resté long-tems à Marseille ; je sçais que vous êtes de Gênes ; je sçais encore que vous deviez épouser un certain Valere . . . .

JULIE.

Hélas ! depuis mon malheur, je n'ai point entendu parler de lui . . . . Mais comment en aurois-je entendu parler ? Depuis que j'ai été prise par les Amazones, elles m'ont traînées de mers en mers, & ce n'est que depuis un mois que je suis ici. Encore si j'étois sûre que Valere m'aimât, comme ses lettres me l'ont voulu persuader !

VALERE.

Valere vous adore, il a votre Portrait ; ce Portrait a frappé ses regards & son cœur, il n'aime que Julie.

JULIE

n'aime que Julie! Ah, s'il n'aimoit que Julie, uroit cherchée par toute la Terre! notre prise oit avoir fait assez de bruit pour l'animer à ir de rivage en rivage, pour avoir de mes relles; & peut-être à la fin seroit-il parvenu u'ici.

NERINE.

ue je lui veux de mal à ce Monsieur Valere! Son a, dit-on, assez de bien pour armer toute une te, & il nous laisse sécher dans une Isle où une fille est aimable en pure perte! Que nous sert oir des charmes, si nous n'avons pas ici de les mettre en usage.

VALERE *à Julie.*

ferai-je, Madame, vous demander ce que vous ez de Valere?

JULIE.

u'exigez-vous de moi, Madame?

VALERE.

rlez, je vous en conjure.

JULIE

é, mais, Madame, je crois que je ne pense le Valere, ce que devroit m'en faire penser indifference.

VALERE.

pliquez-vous de grace; achevez un discours nchanteroit Valere, s'il l'entendoit.

JULIE.

Puisque vous sçavez nos affaires, je me flatt Madame, que vous ne condamnerez pas le pe chant que je sentois pour un homme déstiné à é mon Epoux. Je ne l'ai jamais vû, mais j'en ai tendu parler; j'ai lû les lettres qu'il m'écrivoit; beauté de son caractere y est peinte, & je suis p sensible à la délicatesse des sentimens qu'à tout tre mérite.

VALERE *se jettant aux genoux de Juli*

Je ne sçaurois plus dissimuler... Mon bon est trop grand pour le cacher davantage... Julie, c'est Valere fidele, constant & charmé a le plaisir d'embrasser vos genoux.

JULIE.

Vous, Valere! Ah, quel surprenant bo pour moi!

NERINE.

Ma foi, j'avois quelque soupçon que cette zone étoit de contrebande.

VALERE.

Mais de grace, dites-moi, Madame, po je vous ai entendu nommer Valere?

NERINE.

Chut, c'est un mystere galand que ceci.

JULIE.

J'étois travestie en homme pour des rai je vous dirai dans la suite, quand j'ai été les Amazones.

NERINE.

Et Madame, quand on l'à présentée à la Génér-le, s'est donnée votre nom, parce que par ha-rd il lui est venu le premier dans l'eprit; vous de-iez sans doute comment ce hazard-là est arrivé.

JULIE.

Vous jugez, Valere, si l'on pensoit à vous.

NERINE.

La Générale prend Madame pour un joli hom-e; vous devinez bien encore la conséquence de te méprise.

JULIE.

Vous avez bien fait de vous déguiser en femme, habit vous sauvera de l'esclavage, & nous pro-era la facilité de nous voir.

VALERE.

Quels doux momens suivent tant de peines & iquiétudes! Que la Fortune me récompense bien maux qu'elle m'a causé!

(*Il baise la main de Julie.*)

NERINE *appercevant la Générale.*

Oüi, mais la Fortune a tort de prendre la Gé-ale pour témoin de ces récompenses-là.



VALERE, NERINE.

LA GE'NE'RALE *à part.*

QUe vois-je ? une Amazone inconnuë b[...] main de Valere !

Bas à Julie.

Ah, perfide Valere ; vous me trahissez !

JULIE.

Moi, Madame !

NERINE *à part.*

Nous allons voir bien du qui-pro-quo.

LA GE'NE'RALE *bas à Julie.*

Qu'elle est cette Amazone qui vous parlo[...] des gestes si tendres ?

JULIE.

C'est... C'est une jeune personne de Ge[...] me demandoit des nouvelles de son Pere.

NERINE

LA GE'NE'RALE *à part.*

Je n'ose éclater ; cependant je sens bien qu'on me joüe.

SCENE XII.

LA GE'NE'RALE, VALERE, JULIE, NERINE, CRISPIN en Amazone.

CRISPIN *à part.*

OU diable est mon Maître ? Je le cherche par tout ; j'ai les meilleures nouvelles du monde à lui donner . . . Mais le voici.

Haut.

Réjoüissez vous, Seigneur Valere, vous verrez enfin votre chere Julie ; on vient de m'assurer qu'elle étoit dans cette Isle.

NE'RINE *bas à Crispin.*

Tais-toi, misérable.

CRISPIN *haut.*

Pourquoi me tairois-je ? Il n'y a personne ici de trop.

NERINE *bas.*

Le Bourreau !

CRISPIN *haut.*

Apprenez ...

NERINE *bas à Crispin.*

Apprenez, Monsieur le bavard, que vous jez devant la Générale, & qu'il ne fait pas bo pour les Amazones de votre espece.

CRISPIN *à part.*

Sur ce pied-là, plions bagage.

SCENE XIII.

LA GENERALE, JULIE VALERE, NERINE.

LA GENERALE *bas à Julie.*

VOus voyez, trompeur Valere, que je s malgré vous, tous vos secrets ... Vous a cette Julie qu'on vous annonce avec tant de On vous apprend devant moi qu'elle est dans Isle, & je vois clair dans vos projets; il n'est question de dissimuler avez moi. Non, ingrat lere, n'esperez pas que je sois votre dupe.

NERINE *à part.*

Elle a beau dire, elle ne peut pas manque tre la dupe du Valere qu'elle aime.

LA GE'NE'RALE *bas à Julie.*

Ah, Valere ! en vous déguisant, je croyois vous r près de moi, & au contraire je vous procu- la liberté de chercher ma Rivale ?

JULIE.

Je vous répetterois cent fois que vous êtes dans reur, sans pouvoir vous le persuader....

LA GE'NE'RALE.

C'est pousser trop loin une pareille négative, je suis plus maitresse de mon courroux.... Hola, rdes, qu'on l'arrête.

SCENE XIV.

A GE'NE'RALE, JULIE, VALERE, NERINE, GARDES AMAZONES.

VALERE.

I vous préparez quelque supplice à Valere, c'est moi.

NERINE *bas.*

Autre étourdi.

LA GE'NE'RALE *à Valere.*

Ah, tu es apparemment cette Julie, puisque tu

veux te faire arrêter pour Valere! Mais tu seras contente. Gardes, ôtez l'épée à cette Amazone.

A Julie.

Et toi perfide Valere, retire-toi, je te laisserois peut-être punir suivant la rigueur de nos Loix, si tu étois une fois prisonnier ; mais je me vangerai de toi sur ma Rivale. Qu'on la mene dans la Prison des Amazones.

(*Les Gardes emmenent Valere.*)

NERINE *à part.*

Bon, on appelle cela enfermer le loup dans la Bergerie.

JULIE.

Allons chercher les moyens de l'en tirer.



SCENE XV.

LA GENERALE seule.

Que je suis malheureuse ! Ah, Léandre, quelque part où tu sois, que le Ciel me punit bien de t'avoir voulu trahir pour un ingrat, dans le tems que tu m'es plus fidele que jamais.

SCENE XVI.

LA GENERALE, Me. ROBERT.

Me. ROBERT.

Madame, je viens vous avertir que Madame la Major de la Place va se rendre ici ; où j'ai conduit les passagers de la prise d'hier, j'ai fait mettre les Officiers & les Soldats aux arrêts jusqu'à nouvel ordre ; & l'on a distribué les Matelots sur les Vaisseaux de la République.

LA GENERALE.

Tu as bien fait.

Me. ROBERT.

Morgué comme vous me dites cela tristement.

LA GE'NE'RALE.

Ah, Maitre Robert, je suis la plus malheureuse personne du monde ! Ce Valere dont je t'avois parlé en aime une autre que moi.

Me. ROBERT.

Comment morgué, ce n'est donc pas un rêve que ce que vous m'avez dit tantôt.

LA GE'NE'RALE.

Et plût au Ciel que ç'en fût un ! Le cruel aime Julie, & pour m'en venger je viens de la faire arrêter.

Me. ROBERT.

Oh pour le coup, je ne sçais plus où j'en suis. Allez, Madame, ce *Valere-là est un impertinent*; & si vous m'en croyez, vous vous en vengeriez autrement.

LA GE'NE'RALE.

Et comment?

Me. ROBERT.

Morgué, si j'étois en votre place, je ne regarderois pas à la biauté ; je prendrois *queuque* bon lourdaut qui vous aimit, là, tout à la franquette, & pour peu que le cœur vous en dise, j'en connois un . . . qui . . .

LA GE'NE'RALE.

Et qui seroit assez hardi ici pour m'aimer, & pour me manquer de respect au point ? . . .

Me. ROBERT.

Oh, ce que j'en dis, ce n'est pas que j'en parle.

.... mais queuquefois que sçait-on?

LA GE'NE'RALE.

Non, Maître Robert, il n'y a ici personne assez mieraire pour oser porter ses desirs jusqu'à moi, je le punirois rigoureusement de la moindre idée ?il auroit pû concevoir de me rendre sensible.

Me. ROBERT.

Oh, je le sçais morgué bian, qu'il n'y feroit ıs bon de s'y frotter, & qu'il faut que ça vienne : vous. Parlons d'autre chose; N'attendez-vous ıs ici Madame la Major, pour voir les Escla- :s que vous voulez retenir, & ceux que vous vou- z renvoyer?

LA GE'NE'RALE.

Non, je n'ai pas l'esprit assez tranquille pour la. Dis à Madame la Major que je m'en repose : elle.

¤ ¤ ¤ ¤ ¤ ¤
¤ ¤ ¤ ¤ ¤
¤ ¤ ¤ ¤
¤ ¤ ¤
¤ ¤
¤

SCENE XVII.

Me. ROBERT seul.

HE' bien, Monsieur Me. Robert ? vous v bien que vous êtes un sot avec toutes vos fagornuës. Allons, allons, congediez m plûtôt votre amour, & qu'il n'en soit plus p *Mais* voici Madame notre Major.

SCENE XVIII.

LA MAJOR, Me. ROBER

LA MAJOR.

HE' bien, Me. Robert, tu n'as pas enc verti notre Générale ?

Me. ROBERT.

Pardonnez-moi, Madame, mais comm se trouve fatiguée, elle vous prie de faire l revûë des Prisonniers, & de garder ou de re ceux que vous jugerez à propos.

LA MAJOR *bas.*

Mais, notre Générale depuis un tems me paroît
ı indifferente sur son pouvoir ? se lasseroit-elle ?

Haut.

Oh, parbleu si j'en suis la Maîtresse, je n'en
lerai gueres. Le sort de ces malheureux me
pitié ; quoique Major j'ai le cœur tendre. Où
t-ils ?

Mc. ROBERT.

Les voici.

(*On amene les Prisonniers.*)



SCENE XIX.

LA MAJOR, M. ROBER UN PETIT MAITRE, U PROCUREUR, UN POET UN APOTICAIRE, plusie Acteurs d'un Opera de Campagne.

Le Petit Maître file avec une Qu nouille

Le Procureur cout du Linge.

Le Poëte carde de la Laine.

L'Apoticaire fait de la Tapisse

Un autre Personnage fait Nœuds.

Les Acteurs de l'Opera de Cam gne font diverses autres Bagatell

Me. ROBERT *continuë.*

JE leur avois donné à chacun leur tâche, , me vous voyez, pour connoitre à quels mé ils sont propres; mais il me paroit qu'ils n'on encore fait beaucoup de besogne.

LA MAJOR.

En effet, & je m'apperçois que le Vaisseau que nous avons pris étoit chargé d'assez mauvaise marchandise.

Me. ROBERT.

Voici la liste de leurs noms & sur-noms., je vais les appeller, & vous pourrez les interroger tour-à-tour.

il lit.

Bonavanture Papillottin de Lorgnenville.

LORGNENVILLE.

Me voilà.

LA MAJOR.

Ton état ?

LORGNENVILLE.

Garçon.

LA MAJOR.

Ton Pays ?

LORGNENVILLE.

Paris.

LA MAJOR.

Ton métier ?

LORGNENVILLE.

Petit Maitre.

LA MAJOR.

De Robe ou d'Epée ?

LORGNENVILLE.

Amphibie.

LA MAJOR.

Condamné à filer la Quenoüille.

Me. ROBERT *lit.*

Yves Fiacre Cornardet.

CORNARDET.

Me voici.

Me. ROBERT.

Cornardet ! oh, pargué celui-là sera mari à coup sûr.

CORNARDET.

Hélas, il n'est que trop vrai !

LA MAJOR.

Ton Pays ?

CORNARDET.

Je suis Manceau.

LA MAJOR.

Ton métier ?

CORNARDET.

Procureur.

LA MAJOR.

Nous n'avons pas besoin ici de Procureur, il s'y juge militairement. As-tu été pris avec ta femme ?

CORNARDET.

Non, avant de m'embarquer je l'avois fait fermer par Arrêt de la Cour.

LA MAJOR.

Tu as fait enfermer ta femme ! aux Galeres ?

CORNARDET.

Quel diable de Pays est-ce ici ?

LA MAJOR.

Allons, à d'autres.

Me. ROBERT *lit.*

Anonime de Peſtenville.

LA MAJOR.

Ton état?

PESTENVILLE.

Veuf.

Me. ROBERT.

Tant mieux.

LA MAJOR.

Ton Pays.

PESTENVILLE.

Normand.

Me. ROBERT.

Tant pis.

LA MAJOR.

Ton métier?

PESTENVILLE.

Poëte Satyrique.

LA MAJOR.

Poëte Satyrique! condamné à la baſtonnade.

PESTENVILLE.

Mais, Madame, j'en ai déja reçû dans mon Pays.

LA MAJOR.

Cela te paroitra moins étrange.

Me. ROBERT *lit.*

Gabriël Poupin. Oh, celui-là eſt garçon, ſans doute?

POUPIN.

Vous l'avez dit.

LA MAJOR.

Ton Pays?

POUPIN.

Toulousin.

LA MAJOR.

Ton métier ?

POUPIN.

Rien.

Me. ROBERT.

Rien ! hé, morgué voilà un métier qui ne pa-roît pas propre à grand'chose.

LA MAJOR.

Condamné à faire des nœuds.

POUPIN.

Oh pour cela, j'en fais à merveille.

Me. ROBERT *lit*.

Fleurant Cuirace Canon.

CANON.

C'est votre petit Serviteur.

LA MAJOR.

Canon ! Diable, voilà un nom bien guerrier. Est-ce que vous êtes Bombardier ?

CANON.

Non, Madame, Apoticaire pour vous servir.

LA MAJOR.

Ah fi !

CANON.

J'ai un secret merveilleux pour rafraichir les Dames.

Me. ROBERT.

Nos Amazones ne prennent point leurs rafraichissemens chez les Apoticaires.

LA MAJOR.

LA MAJOR.

›ns, allons, renvoyez tout au plûtôt. Mais ıs, qui sont ces autres ?

Me. ROBERT.

: un rapsodi d'un Opera de Campagne, ›sé de chant & de danse.

LA MAJOR.

s renvoyerai en France; il a là des Academies sique qui ont grand besoin d'être recru-

Me. ROBERT.

ardez-vous pas les femelles?

LA MAJOR.

ntrebleu qu'en faire dans nos Troupes ? nous : pas ici de Financiers à mettre à contribu-

Me. ROBERT.

ıorgué, Madame, puisque vous en renvoyez ue ferez-vous ici de ces trois ou quatre ma- ue vous avez condamnez ?

LA MAJOR.

ır donne grace à tous.

Me. ROBERT.

, sans rançon, Madame ?

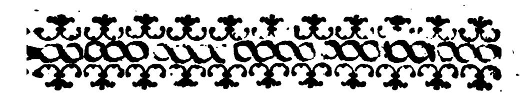
LA MAJOR.

rançon.

Me. ROBERT.

C'est morgué bian dit, les Danseurs nous payeront en cabriolles. Allons, mes Enfans, réjoüissez-vous d'être tombez en si bonnes mains; & baillez-moi ici un petit plat de votre métier, pour faire passer mon chagrin.





DEUXIE'ME DIVERTISSEMENT.

UNE ACTRICE de l'Opera.

n'est point de felicité,
ans la charmante Liberté,
rté, Liberté, Liberté.

Oiseau dans la plus riche cage,
la tristesse est tourmenté:
us chante dans son ramage,
est point de felicité,
s la charmante Liberté,
rté, Liberté, Liberté.

orsque l'on est dans l'esclavage,
les plaisirs est-on flatté?
a, tout blesse, rien ne soulage,
hait jusques à la beauté.
s l'Hymen le plus souhaité,
pense souvent au Veuvage.

Il n'est point de felicité,
Sans la charmante Liberté,
Liberté, Liberté, Liberté.

ENTRE'E

De Danseurs de l'Opera

UN ETRANGER.

Des Amazones à jamais
Honorons la memoire,
Chantons, chantons leur gloire,
Publions par tout leurs bienfaits.

CHOEUR.

Chantons, chantons leur gloire,
Publions par tout leurs bienfaits.

UN ETRANGER.

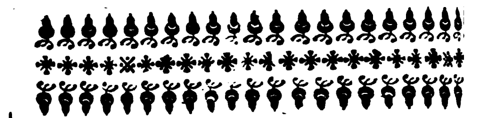
Pour relever l'éclat de ce Sexe charmant,
Qui fait de l'Univers le plus digne ornemen
Que chacun de nous s'humilie;
A nôtre honte rappellons,

Dans tous les états de la vie,
Combien peu nous vallons.

ENTRÉE

Esclaves qui se réjoüissent d'avoir recouvré la liberté.





VAUDEVILLE

UNE AMAZONE.

DAns notre Isle on conduit souvent
Des Esclaves de peu de mise,
Et par douzaine on les prend
Sans tirer les frais de la prise.
Oh ! que les hommes d'apresent
Sont piétre Marchandise !

UNE ACTRICE *de l'Opera*

Un petit Maître chantonnant
Chez le Sexe s'impatronise,
Il promet toujours hardiment,
Et jamais il ne réalise.
Oh ! que les hommes d'apresent
Sont piétre Marchandise !

II. ACTRICE.

En amour un Gascon Normand
Ne prônoit que sa vaillantise,

Sa Maîtresse au même moment
Chantoit sur le gazon assise :
Oh ! que les hommes d'apresent
Sont piétre Marchandise !

III. ACTRICE.

Le jour de la Nôce souvent
Femme croit Mari qui se prise,
Mais le lendemain on l'entend
Se recrier avec surprise :
Oh ! que les hommes d'apresent
Sont piétre Marchandise !

UNE JEUNE ACTRICE.

Je veux avoir plus d'un Amant
Pour en décider sans méprise ;
Loin de blamer étourdiment,
Je veux voir avant que je dise :
Oh ! que les hommes d'apresent
Sont piétre-Marchandise !

ENTRE'E GENERALE.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE I.

LA GÉNÉRALE seule.

O Ciel! dans quelle triste situation me trouvai-je aujourd'hui ? Valere que j'avois fait déguiser en femme, vient d'être reconnu , & arrêté par les Amazones qui l'avoient prise sur Mer ; & je me vois obligée de faire assembler le Conseil de guerre pour le condamner moi-même selon la rigueur de nos Loix. Ah ! malheureuse Angelique ! verras-tu perir un Homme dont ton amour a fait tout le crime ! que dis-je ? un homme dont les traits te rappellent sans cesse l'image de Léandre, que tu as tant aimé ! Ah ! je ne pourrai jamais consentir à sa perte ! je sçai que je puis lui faire grace après l'avoir condamné;mais il faut que quelqu'une de nos Amazones me la demande, & c'est ce qui m'a fait tirer de prison cette Julie dont son cœur est épris.

Cruelle extremité ! faut-il que j'aye recours à ma rivale, pour sauver l'ingrat que j'aime !

SCENE II.

LA GE'NE'RALE, MARTON.

LA GE'NE'RALE.

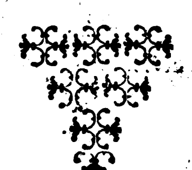
HE' bien, Trompette, avez vous sonnez par tout l'Assemblée du Conseil?

MARTON.

Oüi, Madame, & me voilà bientôt à la fin de ma course. Cependant je vous donne avis qu'on viént de découvrir une flotte inconnuë, qui faisoit voile vers cette Isle.

LA GE'NE'RALE.

Une flotte inconnuë ! que pourrois-ce être ? je vais donner ordre qu'on l'aille reconnoître, & faire redoubler par tout la Garde. Cependant ne vous éloignez pas en cas d'allarme.



COuais ! notre Générale me paroît bien
ferente sur la nouvelle que je lui appor
lasseroit-elle d'avoir une Armée de femme à
mander ? Cela se pourroit bien, car la su
nation est souvent blessée parmi des Troup
n'aiment pas l'obéissance, & qui ne sçauroi
ecouter sans répondre. Quoiqu'il en soit, ach
de sonner l'Assemblée du Conseil.



SCENE IV.

MARTON, CRISPIN en femme.

CRISPIN *à part.*

JE suis curieux de sçavoir ce que signifie ce bruit de Trompette que j'entens depuis un quart d'heure. Si c'est pour aller combattre je suis déja mort. Ces chiennes d'Amazones ne sçauroient-elles demeurer un moment en repos ?

MARTON *à part.*

Voilà une plaisante Amazone ! & la République a fait là une jolie acquisition.

CRISPIN *à part.*

Voici la Sonneuse, à son aspect je me sens émû fortement. Mais... oüi c'est.... c'est ma femme Marton. Courons l'embrasser. Mais, non, je vois qu'elle ne me reconnois pas ; profitons de son ignorance pour sçavoir un peu qu'elle vie elle a ménée depuis notre séparation.

Haut.

Madame, comme je suis une jeune Amazone nouvellement enrôlée, je prens la liberté de vous demander votre nom.

MARTON.

Je m'appelle Tintamare.

CRISPIN *à part.*

Quelle est bien nommée ! sa Maraine la connoissoit.

MARTON.

Et je suis Trompette de la Générale.

CRISPIN *à part.*

On sçait ici distribuer judicieusement les emplois.

à Marton.

C'est apparemment à cause de votre humeur pacifique qu'on vous a donné cette charge ?

MARTON.

Voulez-vous que je vous régale d'une petite Fanfare.

(Elle sonne de la Trompette.)

CRISPIN *l'arrêtant.*

Quartier, Madame, quartier, je n'ai pas les oreilles si belliqueuses que vous, je n'ai été bercé qu'avec le son des Musettes.

MARTON.

Fi ! quel goût dépravé pour une Amazone ! nos Musettes ici sont les Tambours, & nos Brunettes les volées de Canons.

CRISPIN.

Pour moi, Madame, je n'ai pas encore osé regarder un Canon en face.

MARTON.

Il faudra pourtant bien que vous vous accoutumiez à leur phisionomie, si vous voulez vous avancer dans nos Troupes.

CRISPIN.

En verité, Madame, Tintamare, je n'ai point d'ambition ; je ne crois pas que je puisse jamais me pousser comme vous.

MARTON.

Vous avez pourtant un teint, qui semble avoir été enfumé par l'Artillerie.

CRISPIN.

Je vous jure que mon teint a toujours été fort conservé ... Mais, Madame, vous qui paroissez si attachée aux goûts de la Republique, n'auriez-vous point par excès de zéle travaillé à sa propagation ?

MARTON.

Qu'entendez-vous par là ?

CRISPIN.

J'ai oüi dire, ou lû, que les Amazones faisoient tous les ans des détachemens de femmes vers leurs voisins, pour y aller emprunter les secours nécessaires pour empêcher leur Isle de manquer, & que des fruits qui en revenoient, elles gardoient les filles & renvoyoient les garçons à leur Pere. Parlez-moi sincerement, Madame Tintamare, n'avez-vous

jamais été détachée pour aller à ces sortes d'expé ditions ?

MARTON.

Bon, ce que vous nous débitez-là ne concerne que les Amazones du temps passé ; les modernes agissent d'une maniere bien opposée, elles n'ont aucun commerce avec les hommes....

CRISPIN *bas.*

Ah ! je respire.

MARTON.

Mais vous m'arrêtez ici trop long-tems, laissez-moi exécuter les ordres qui me sont donnez.

(*Elle sonne de la Trompette.*)

CRISPIN *l'arrêtant.*

Communiquez-moi vos ordres je vous prie.

MARTON.

De faire assembler le Conseil, pour juger un homme qui s'est déguisé en femme.

CRISPIN *allarmé.*

Que lui fera-t'on ?

MARTON.

On lui cassera la tête simplement.

CRISPIN.

Ah, barbare Marton ! ah malheureux Crispin !...

MARTON.

Crispin ! qu'entens-je ! & que vois-je ! oüi malgré ce déguisement je le reconnois, c'est *lui*, c'est mon mari.

CRISPIN *pleurant.*

Oüi, qui passera bientôt simplement par les armes, si vous n'avez pitié de lui.

MARTON.

Mon pauvre Crispin, comment es-tu débarqué dans cette Isle ? fais-moi un long recit de tes avantures.

CRISPIN.

Il est bien tems de demander des recits, quand il faut tout mettre en action pour me dérober à la Justice de vos chiennes d'Amazones. Allons donc, ma chere Madame Tintamare, vous devez avoir ici du crédit, vous qui êtes dans un poste qui fait tant de bruit. Ne sçavez-vous pas quelque moyen pour me sauver ?

MARTON.

Oh oüi, toutes les Amazones ont chacune pendant leur vie le privilege de donner la grace à un homme coupable.

CRISPIN *riant.*

Ma chere Marton, je compte sur votre privilege.

MARTON.

Je l'ai employé une fois en faveur d'un jeune Officier.

CRISPIN.

En faveur d'un jeune Officier ? je suis perdu ! mais voyez parmi vos Compagnes s'il n'est pas encore de privilege à conceder.

MARTON.

Tous les privileges sont remplis.

CRISPIN.

Ne me voilà pas mal. (*Bas.*) Ah coquine ! si je rechape de ce danger, tu me payeras le jeune Officier.

MARTON.

Le secret unique qui me reste pour te soustraire à la sévérité de nos Loix, c'est de te conseiller d'ôter promptement cet habit d'Amazone & de reprendre le tien.

CRISPIN.

Je l'ai aussi sur moi.

MARTON.

Et je te ferai passer pour un Esclave oublié dans la derniere revûë.

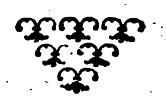
CRISPIN.

Soit, je ne serai pas long-tems à ma toilette.

MARTON.

Adieu, je te quitte de peur qu'on ne nous trouve ensemble, & que l'on ne me croye d'intelligence avec toi, & je vais achever ma course.

(*Elle s'en va en sonnant de la Trompette.*)



SCENE

SCENE V.

CRISPIN seul.

AH, Madame Tintamare, je vous la garde bonne. Cependant sans elle je n'avois plus de tête. Mais que vois-je? Ah, je ne la porterai pas loin, & voilà une ronde Majore Feminine qui ne vient pas à moi dans un bon dessein:

SCENE VI.

SEVERIDE, DEUX GARDES, CRISPIN.

LA PREMIERE GARDE.

DOucement, l'ami, il n'est pas necessaire de vous deshabiller; ce n'est pas de ce moment qu'on a des soupçons contre vous, & je vous arrête de la part de la République.

CRISPIN.

Madame, vous ne me trouvez déguisé qu'à moitié, on ne doit pas me faire mourir tout-à-fait.

SEVERIDE.

Bon, bon, des Privileges! il n'est pas r
tems en tems de faire des exemples. Gardes,
l'emmene.

SCENE VII.

SEVERIDE seule.

VOilà encore un plaisant magot, pour
perer que quelqu'une de nos Amazo
mande sa grace! elles sçavent mieux gard
bisque pour ne la prendre que bien à propos.
voici l'heure du Conseil, allons y prendre

SCENE VIII.

(On ouvre une Ferme, & les Amazones paroissent assemblées.)

LA GE'NE'RALE, LA MAJOR, SEVERIDE, plusieurs Amazones.

LA GE'NE'RALE.

BRaves Compagnes de Bellone, généreuses Amazones, vous sçavez le sujet qui nous assemble ici? Un jeune homme ayant rencontré sa Maîtresse sur nos terres, s'est déguisé en femme pour la voir plus facilement, & éviter en même-tems l'Esclavage. Voilà le fait, c'est à vous à juger.

LA MAJOR.

Nous avons des Loix, il faut les suivre.

SEVERIDE.

Je conclus à la mort.

PREMIERE AMAZONE.

Et moi de même.

SECONDE AMAZONE.

Et moi.

LA GE'NERALE.

Faites entrer le criminel.

SEVERIDE.

Le voici.

SCENE IX.

LA GE'NE'RALE, LE CONSEIL, JULIE en Amazone.

LA GE'NE'RALE.

Approchez, quel est votre nom ?

JULIE.

Valere.

LA GE'NE'RALE.

On vous accuse d'avoir déguisé votre Sexe.

JULIE.

Je ne m'en deffens pas.

LA GE'NE'RALE *allarmée.*

Vous nous répondrez sans doute, que vous ne sçaviez pas les Loix du Pays, & vous rejetterez votre crime sur celle qui vous a conseillé de vous déguiser?

JULIE.

Toutes les gehennes du monde ne seroient pas capables de tirer de moi un tel secret, & si je n'ay pû répondre à ses bontez, du moins je ne ternirai point sa gloire.

LA GE'NE'RALE *allarmée.*

On dit que vous aimez Julie?

JULIE.

Moi, aimer Julie! elle qui cause aujourd'hui l'infortune de Valere, & qui l'expose.....

A part.

Mais je me trahis moi-même.

Haut.

Faites-moi perir, c'est tout ce que je demande.

LA GE'NE'RALE.

Faites entrer Julie.

SEVERIDE.

La voilà.

SCENE X.

LA GENERALE, LE CONSEIL, JULIE, VALERE en Amazone.

LA GE'NE'RALE.

AMazone, avancez. Connoissez-vous Valere?

VALERE.

Comme moi-même.

LA GE'NE'RALE.

L'aimez-vous?

VALERE.

Non.

LA GE'NE'RALE.

Vous n'aimeriez point Valere? seroit-il possible!

VALERE.

Non, je n'aime, je n'adore que Julie.

LA GE'NE'RALE.

Comment? vous êtes amoureuse de vous-même?

LA MAJOR.

Elle n'est pas la seule.

LA GE'NE'RALE.

Je croyois pourtant Valere l'objet de tous vos voeux.

VALERE.

J'estime si peu Valere, que je vous demande sa mort.

LA GE'NE'RALE.

Elle n'est pas éloignée puisqu'il est déja condamné; mais je vous avoüerai que j'attendois plus de genérosité de votre part, je vous aurois accordé sa grace, si vous me l'aviez demandée.

VALERE.

Hé quand Valere perd tout ce qu'il aime, qu'a-t'il besoin de la vie?

LA GE'NE'RALE *à Julie.*

Valere. Sont-ce vos sentimens?

VALERE.

Oüi, Madame, & je vous avoüerai ....

LA GE'NE'RALE.

Ce n'est pas à vous que je parle, c'est à Valere.

VALERE.

Quoi, Madame, est il possible que vous puis-

siez être si long-tems dans l'erreur ? & que vous ne connoissiez pas que je suis Valere, & Madame, Julie.

LA GE'NE'RALE

Quoi vous voulez encore m'en imposer ?

LA MAJOR.

Et parbleu, Madame la Générale, c'est vous qui vous abusez vous-même. Je vois bien que je m'y connois mieux que vous. Tenez, voilà surement Valere, & voilà Julie. Les Majors ne se trompent pas en hommes.

LA GE'NE'RALE.

Seroit-il possible ? Ah ! que je suis confuse d'une telle méprise !

LA MAJOR.

Ce qui m'étonne le plus, c'est de voir qu'un Conseil aussi éclairé, ait pû si long-tems s'y méprendre.

LA GE'NE'RALE.

Hé bien Mesdames, que ferons-nous à tout cecy ? recommencerons-nous la Procedure contre le veritable Valere ?

LA MAJOR.

Ma foi ce seroit dommage. Son intrépidité m'a charmée, j'aime les braves gens.

SEVERIDE.

Mesdames, voici encore un coupable du mêm crime : Un homme qui s'étoit aussi déguisé en fem me.

SCENE XI.

LA GENERALE, LE CONSEI
VALERE, JULIE, CRISPI
à moitié habillé en Amazone.

CRISPIN *en tremblant.*

SErviteur à toute l'honorable Compagnie. 1
dames vous voyez un pauvre Diable qui a
jours eu tant de vénération pour votre S
qu'il a souhaité mille fois d'être femme ; ma
pouvant y parvenir, il a tâché de pouvoir
ressembler du moins par quelque endroit ; &
ce qui m'a fait prendre cet habit.

LA GE'NE'RALE.

Qui es tu ?

CRISPIN.

Je me nomme Crispin, Valet du Seigneur
lere, & Mari de Madame Tintamare.

LA GE'NE'RALE.

LA GE'NE'RALE.

Et tu venois ici sans doute, dans le dessein de nous enlever ta Femme ?

CRISPIN.

Oh point, je vous assure ; & j'en aurois dix de son humeur que je vous prierois de les garder toutes.

LA MAJOR.

Mesdames, voilà deux coupables du même crime, il n'en faut faire perir qu'un, & faire grace à l'autre. Voyons, à la pluralité des voix lequel nous ferons mourir.

CRISPIN.

Ah, ce sera moi sans doute, & je n'aurai pas une voix en ma faveur ?

LA MAJOR.

Que sçais tu ?

CRISPIN.

C'est que dans mon Pays lorsque deux femmes plaident l'une contre l'autre, la plus jolie est toujours sûre de gagner son Procès.

LA GE'NE'RALE.

Ce n'est pas ici de même.

CRISPIN.

Non, quand il s'agit de juger des femmes. Tenez, Mesdames, pour qu'il n'y ait point de tricherie, qu'on nous fasse tirer à la courte-paille.

SCENE XII.

Me. ROBERT, LA GE'NE'RALE, LES ACTEURS de la Scene précédente.

Me. ROBERT.

AH, palsangué, Mesdames, voilà de belles affaires ! tout est perdu, songez à vous, une Armée de jeunes gens de toutes Nations, vient de faire une descente dans votre Isle, sans que les Amazones de Garde ayent osé seulement se mettre en deffense.

LA GE'NE'RALE.

Ah ! qu'entens-je ? Mesdames, suspendons le Jugement de ces criminels, & courons vîte aux Armes. Faites sonner par tout l'allarme ; battez Tambours, sonnez Trompettes.



SCENE XIII.

LES ACTEURS de la Scene précédente ; MARTON.

MARTON.

BOn, Madame, il est bien tems, à l'approche de cette Armée qui porte pour Etendart un Amour triomphant entourré de cœurs percez de fléches ; les trois quarts de vos Amazones ont déja deserté, & se sont allez rendre prisonnieres de guerre.

LA MAJOR.

Ah ! tête ! ah ! ventre ! ah mort !

MARTON.

Hé Madame la Major, ne jurez pas tant, & songez vous-même à vous rendre.

LA MAJOR.

Moi, me rendre sans combattre ! oh les ennemis verront que je ne me rend pas si aisément.

SCENE XIV.

LES ACTEURS de la Scene précédente, NERINE.

NERINE.

RAssurez-vous, Mesdames, l'Armée ennemie que je viens de reconnoître, n'est composée que de jeunes Amans rassemblez de toutes parts, qui viennent ici reclamer leurs Maîtresses ; & leurs intentions sont si bonnes, qu'avant que de répandre du sang, ils vous envoyent un Député pour vous faire des propositions de paix.

Me. ROBERT.

Allons morgué, ça est bien naturel.

LA GENERALE.

Où est ce Deputé ? Mesdames, il le faut écouter.

NERINE.

Le voici que j'ai conduit moi-même jusqu'ici.

LA GENERALE *à part, & mettant la main devant son visage.*

Que vois-je ?

LA MAJOR.

Qu'avez-vous donc, Madame la Générale? Est-ce que vous vous trouvez mal!

SCENE DERNIERE.

LA GE'NE'RALE, LEANDRE, Me. ROBERT, LA MAJOR, JULIE, VALERI, MARTON, CRISPIN, & les Acteurs de la Scene précédente.

L'EANDRE.

Illustres Amazones, une armée triomphante conduite ici sous les Etendarts de l'Amour, bien loin de vouloir abuser de sa victoire, vient vous demander des fers. Oüi, Mesdames, à l'aspect de tant de beautez, les Vainqueurs se confessent vaincus, & ne veulent opposer à vos armes redoutables que des soupirs. Je parle au nom de ceux qui m'ont député vers vous; car pour moi j'avouërai qu'après la perte que j'ai faite du plus digne objet qui fût jamais sous les Cieux, je ne puis avoir desormais que de l'estime pour toutes les autres; & si je

perds l'espoir de retrouver parmi vous ma chere Angelique, que je cherche depuis si long-tems, ces lieux seront bien-tôt arrosez de mon sang.

(LA GE'NE'RALE *ou Angelique se découvrant.*)

Ah, Léandre!

LE'ANDRE.

Qu'entens-je? que vois-je, c'est elle-même! e suis si transporté que je ne puis parler.

CRISPIN.

Vivat. Voilà toute la procedure au néant.

Me. ROBERT.

Comment morgué! ma veuve a des culottes!

CRISPIN.

Oüi, mon cher ami, peu s'en est fallu que Madame Tintamare n'ait éte veuve de moi.

LA MAJOR.

Que veut dire ceci, Madame la Générale? il me semble que vous molissez?

LA G'ENE'RALE.

Je retrouve Léandre, je ne suis plus à moi-même.

LE'ANDRE.

Ah belle Angelique!

JULIE.

Ah Valere!

CRISPIN.

Ah, Marton!

MARTON.

Ah Crispin!

LA MAJOR.

Hé quoi, je n'entends de tous côtez que des soupirs ! quelle foiblesse ! ainsi donc la République ne vit plus qu'en moi. Mais je me sens encore assez de vigueur pour en soutenir moi seule tous les droits. Oh ça, Monsieur le Député, capitulons un peu ensemble.

LE'ANDRE.

Vous pouvez nous dicter des loix, toute notre armée est prête d'y souscrire, & n'a point d'autre ambition que de vivre avec vous dans une amoureuse union, que rien ne pourra jamais troubler.

CRISPIN.

Ma foi, Madame la Major, il faut se rendre à cela ; heureusement j'ai sur moi de l'encre & du papier, & je vais écrire les articles de la Capitulation.

LA MAJOR.

Non, non, avec moi la parole vaut le jeu. *Primo.* Point de subordination entre le Mari & la Femme.

LE'ANDRE.

Accordé.

LA MAJOR.

Secondo. Les Femmes pourront étudier, avoir leurs Colleges & leurs Universitez, & parler Grec & Latin.

LE'ANDRE.

Accordé.

Me. ROBERT.

Tatigué, que j'allons voir de Docteurs féminins!

LA MAJOR.

Tertio. Elles pourront commander les Armées, & aspirer aux Charges les plus importantes, de la Justice & de la Finance.

LE'ANDRE.

Accordé.

LA MAJOR.

Ultimo. Nous voulons qu'il soit aussi honteux pour les Hommes de trahir la foi conjugale, qu'il l'a été jusqu'ici pour les Femmes, & que ces Messieurs ne se fassent pas une gloire d'une action dont ils nous font un crime.

CRISPIN.

Diantre, voilà un article que les Dames ont souvent mis sur le tapis, & je crains qu'il ne soit encore débattu.

LEANDRE.

Non, non, nous accordons tout.

LA MAJOR.

A ces conditions vos Troupes peuvent entrer ici, Tambour battant, méche allumée.

DIVERTISSEMENT.

MARCHE D'AMANS.

UN AMANT.

TAmbour battant, mêche allumée,
Une Belle mene un Amant,
Tant qu'elle n'est point animée
Du feu qui cause son tourment ;
Mais d'abord qu'elle est enflammée,
Soudain par un juste retour,
Le Galant la mene à son tour
Tambour battant, mêche allumée.

ENTRE'E

I. VAUDEVILLE

UN AMANT.

TErminons enfin nos allarmes,
Goûtons les momens pleins de charmes,
Que nous assure un si beau jour.
Que la paix régne sur la Terre,
Rendons en graces à l'Amour,
Qui vient de terminer la Guerre.
Relon ton plon, toure loure.
Toure loure lirette,
Sonnez Trompette,
Battez Tambour.

UNE AMAZONE.

L'Espagnol discret quand il aime,
Voudroit se cacher à lui-même
Le tendre secret de son cœur.
Le François épris d'une Belle,
N'en est pas plutôt la Vainqueur,
Qu'il court publier la nouvelle.
Relon ton plon, toure loure.
Toure loure lirette,
Sonnez Trompete,
Battez Tambour.

II. VAUDEVILLE.

FINETTE.

Orsque le Sexe, Feminin.
Querelle avec le Masculin
a paix est facile à conclure,
1 les faisant changer de ton,
'Amour qui sçait la tablature,
:s met bientôt à l'unisson.
La fillette
Est faite
Pour le garçon,
Minon minette:
Et le garçon
Pour la fillette
Minette minon.

Frere Philippe faux prudent,
iit croire en vain à son enfant
ıe fille jolie est une oye,
adolescent tout sot qu'il est,
1 la voyant pâme de joye,
est le seul oyseau qui lui plaît.
La fillette

Eſt faite
Pour le garçon,
Minon minette ;
Et le garçon
Pour la Fillette,
Minette minon.

En vain la ſevere Maman,
Du devoir fâcheux truchement,
Du matin au ſoir moraliſe ;
Car tandis qu'elle prêche, helas !
Le tendron qu'elle tyranniſe,
Aſſez ſouvent chante tous bas,
La fillette
Eſt faite
Pour le garçon,
Minon minette ;
Et le garçon,
Pour la fillette ;
Minette minon.

Un jour certain grave Avocat,
A ſon Epouſe ſans éclat,
Conſeilloit de fuir le Scandale,
Il touſſa quand il eut tout dit ;
A ſa triſte mercuriale,
Sa femme gayement répondit,
La fillette

Eſt faite
Pour le garçon,
Minon minete;
Et le garçon
Pour la fillette,
Minette minon.

Un jour le vigneron Lucas,
Tenant en main ſon échalas,
Se promenoit ſous une treille,
Il trouva la jeune Fanchon,
Il s'en fut lui dire à l'oreille,
Ne lanternez plus, mon bouchon.
La Fillette
Eſt faite
Pour le garçon,
Minon minette;
Et le garçon,
Pour la fillette,
Minette minon.

Quoi toujours d'un air d'Opera,
Le fade Tircis m'ennuyera?
Il ne ſort point de la brunette,
Vive Colin, j'aime le ton,
Qu'inceſſamment il me repette.
Il ne ſçait que cette chanſon.
La fillette
Eſt faite

Pour le garçon,
Minon minette:
Et le garçon
Pour la fillette,
Minette minon.

Vainement mon Maître à chanter;
Les Cantates vient me vanter,
Et sur leur prix aime à s'étendre;
Je n'entends rien à sa leçon,
Jamais je ne sçaurai comprendre,
Que le gout de cette Chanson.
La fillette
Est faite
Pour le garçon,
Minon minette:
Et le garçon
Pour la fillette,
Minette minon,

CLORINDE.

J'entens prôner que les Amans,
Trahissent pas fois leurs sermens,
Quand leur cœur a ce qu'il desire;
Il faut les craindre me dit-on;
Mais quoique l'on en puisse dire,
Je veux voir si l'on a raison.

La fillette
Eſt faitte
Pour le garçon,
Minon minette;
Et le garçon
Pour la fillette
Minette minon.

Me. TINTAMARRE.

A preſent que le Feminin
ccorde avec le Maſculin,
ez l'Amour on verra la preſſe,
ai dans chaque carrefour,
ſemblant toute la jeuneſſe,
lier au ſon du Tambour.
La fillette
Eſt faite.
Pour le garçon,
Minon minette;
Et le garçon
Pour la fillette,
Minette minon.

AU PARTERRE.

Meſſieurs, nos ſoins & nos deſirs
ont pour objet que vos plaiſirs,

C'est tout ce qui nous interesse :
Puisse le Parterre content,
Loin de critiquer notre Piéce,
S'en aller souper en chantant :
La fillette
Est faite
Pour le garçon,
Minon minette ;
Et le garçon
Pour la fillette,
Minette minon.

FIN.



